

10 OCTOBRE 2019 / N°22

Polices de la pensée
Contrôle social
Manipulation du vivant...



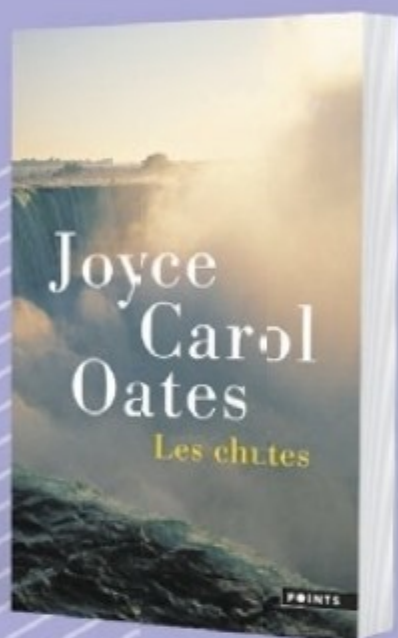
DOSSIER
18 PAGES

M 07952-22 - F: 5.90 € - IM



L'immense Joyce Carol Oates

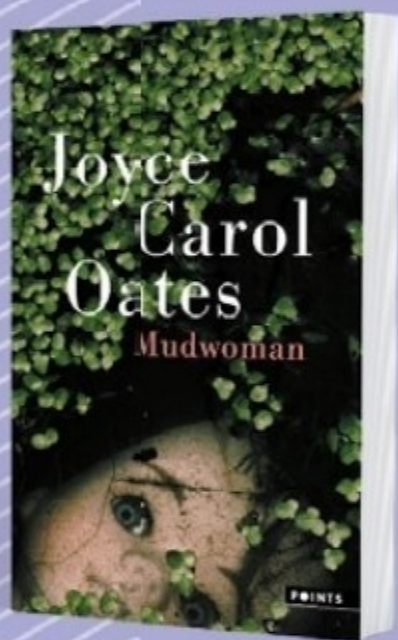
Disponible en Points



Les Chutes

« L'un de ses meilleurs romans, un des plus aboutis, où l'on retrouve les grandes obsessions de la célèbre romancière américaine. »

Le Monde



Mudwoman

« La romancière américaine poursuit son exploration du genre humain dans le magistral *Mudwoman*. Un réquisitoire cinglant contre une élite intellectuelle dévoyée. »

Lire



Petite sœur, mon amour

« D'un fait divers qui a déchaîné les médias, elle fait un livre majuscule. »

ELLE



Amours mortelles

« Un chef-d'œuvre perturbant à l'écriture époustouflante... les quatre mondes qu'Oates nous offre ici absorbent le lecteur jusqu'à ce qu'il soit trop fasciné pour s'en détacher — même quand ils deviennent terrifiants. »

The Boston Globe

Haut-le-cœur

Par Nicolas Domenach

« **L'**homme civilisé est celui qui se retient. » Ce rappel à l'ordre de l'humanité selon Albert Camus vaut plus que jamais aujourd'hui alors que la bassesse s'exhibe jusque dans les hauteurs. Car la vulgarité obscène sévit aux sommets. Les offenses publiques faites à Brigitte Macron par des membres du gouvernement Jair Bolsonaro et ratifiées par lui-même faisaient insulte à une femme d'excellence et à la France. Cette attaque *ad feminem* était aussi une nouvelle démonstration de grossièreté de la part de ces chefs populistes qui « ne se retiennent pas », tels Donald Trump, Matteo Salvini ou Boris Johnson. Dans ce manque de retenue, l'on peut voir un signe que la civilisation est attaquée, et ce, de l'intérieur, puisque ses plus grands dirigeants lui et se manquent de respect.

Mais sommes-nous en situation de donner une leçon alors que nous patageons dans le vulgaire ? Où est passé l'esprit français, la distinction de sentiment, l'élégance, le panache, le respect de l'autre, la pudeur ? Se multiplient au contraire les expectorations de miasmes infantiles, les flatulences de l'intime, les rots de la satisfaction narcissique. S'exhibent les cultes du moi, de l'émoi, et de l'argent toujours plus insolent. Il ne s'agit pas que du Net, cloaque toujours plus méphitique, alors que c'était un espace fabuleux de liberté et de connaissances. Non, ce qui nous brise les oreilles, et le cœur, car nous sommes transformés malgré nous en voyeurs honteux, c'est ce déballage généralisé qui a transformé la rentrée littéraire en champ d'épandage de sales dessous personnels et de règlements de comptes familiaux haineux.

« La vulgarité est une bassesse qui se proclame elle-même », écrivait Aldous Huxley

dans le prophétique *De la vulgarité en littérature*. Dans les livres médiatisés en cette rentrée, ce ne sont que papas tortionnaires, mamans sadiques, enfants tourmentés et « tourmenteurs ». Mon père ce zéro, mon fils ce « saloupiaud », ma mère ce bourreau. On ne cesse de vous prendre à témoin des pires turpitudes, par exemple des horreurs paternelles comme le fait Georges Buisson, enfant blessé de Patrick Buisson (ex-conseiller de Jean-Marie Le Pen puis de Nicolas Sarkozy), dans son livre *L'Ennemi*. Le père

“ On ne cesse de vous prendre à témoin des pires turpitudes. ”

battait sa femme, mais aussi enregistrait à son insu le président de la République ; et le fiston de faire de même avec son paternel... Stop, on n'en peut plus. La coupe de fiel est pleine et nous écœure. Et quand Sophie Fontanel, à l'inverse, tranche dans *Nobelle*, en proclamant : « J'ai utilisé l'amour pour écrire », on traque la cornette, la bonne sœur à enfermer d'urgence au couvent. Car ce qui fait événement, ce qui fait de l'audience et se vend, c'est l'impudeur arrogante. Des tripes et des secrets puants exhumés du caveau familial.

Certes, « Familles, je vous hais » ne date pas d'aujourd'hui. La littérature, en brisant la « cellule familiale », a donné des chefs-d'œuvre. La brutalité et la grossièreté ont aussi pu avoir du style. Mais qui s'attache encore aux œuvres littéraires ? Il y a pourtant bien un « génie français » (*lire p. 10-17*). Mais Camus nous manque, qui écrivait encore : « La grandeur de l'homme est d'être plus fort que sa condition. » ■

« Enfin un atlas historique pour les lecteurs du XXI^e siècle ! »

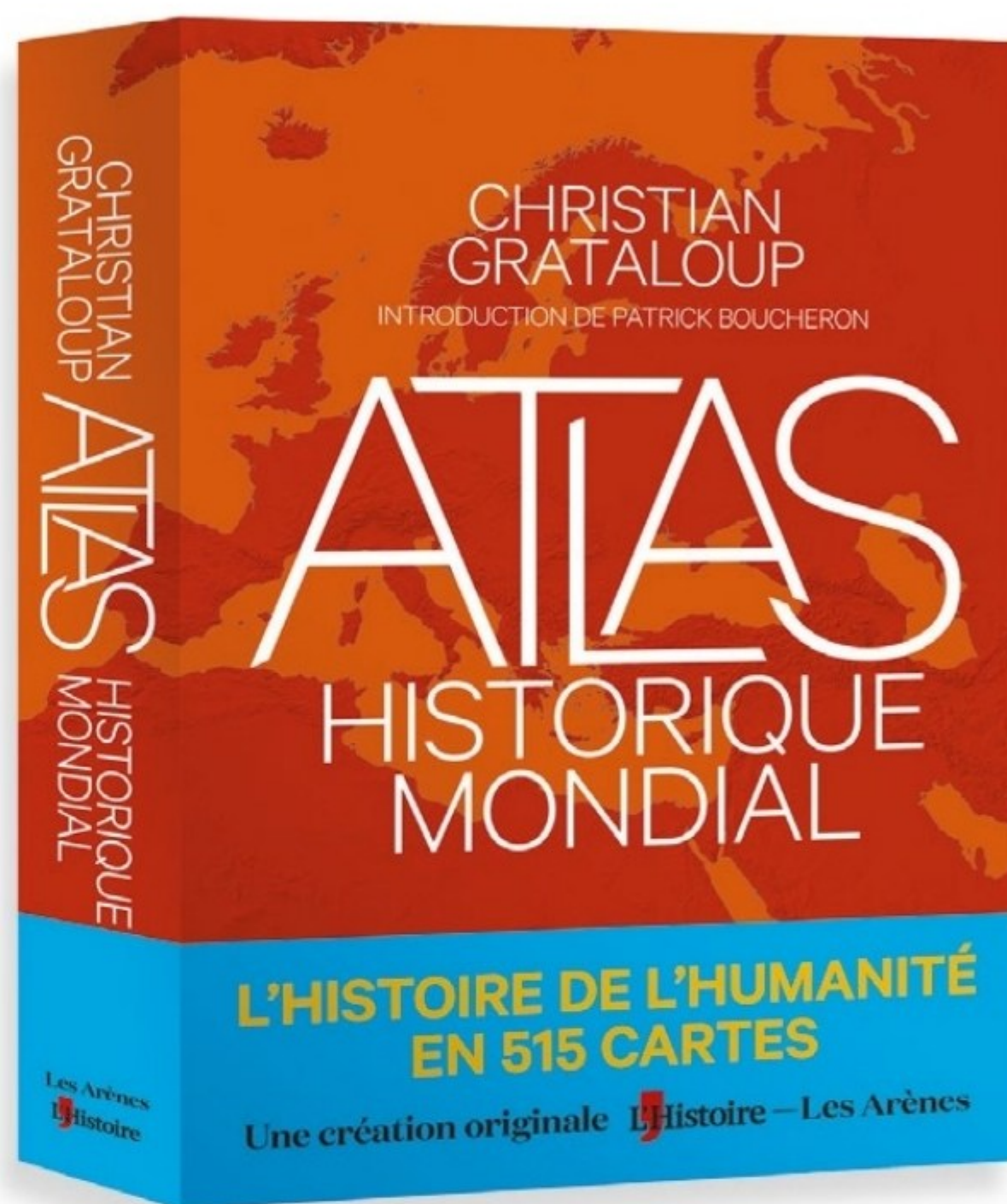
Delphine Papin – *Le Monde*

Depuis 40 ans, aucun grand projet d'atlas historique généraliste n'avait été réalisé.

En **515 CARTES INÉDITES**

Christian Grataloup et la revue *L'Histoire* nous racontent la marche du monde, **des origines de l'Humanité à aujourd'hui**.

Un atlas à la fois **à la pointe** de la recherche historique et **accessible** au plus grand nombre. Avec une introduction de Patrick Boucheron.



29,90€

Des cartes de grande taille et très lisibles

Des commentaires historiques

Des renvois vers d'autres cartes

Des chronologies détaillées

Des cartes téléchargeables en PDF sur le site : www.lhistoire.fr/atlas

L'Histoire – Les Arènes

sommaire

Le Nouveau Magazine littéraire • N° 22 • Octobre 2019

- 3 Édito par Nicolas Domenach
6 Bien commun

les idées

- 10 Y a-t-il un « génie français » ?
par Patrice Bollon
14 De Gaulle, nouvelle
biographie par François Bazin
16 « Le génie français,
c'est la liberté ! »
entretien avec Laurent Joffrin
18 Thomas Piketty : *Capital*,
le remix
par Patrice Bollon

en couverture

Orwell-Huxley, pourquoi ils ont raison

- 24 Au nom du pire
par Alexis Brocas
et Aurélie Marcireau
28 Eugénisme appliqué
et foire aux immortels
par Axel Kahn
31 Lexicologie
par Alexis Brocas
32 Enquête de reconnaissance
par Gregory Claeys
34 Dystopies : les symphonies du
nouveau monde
par Alexis Brocas
37 Les faux frères de Big Brother
par Fabrice Colin

les récits

- 38 Bonnes feuilles : sois Nobel
et tais-toi par Olivier Truc
42 Julien Green, immortelles
voluptés par Noël Herpe

le portrait

- 44 Zahia Dehar, une fille sérieuse
par Marie-Dominique Lelièvre

Ont également collaboré à ce numéro :

Fabrice d'Almeida, Simon Bentolila, Eugénie Bourlet,
Gérald Bronner, Kerenn Elkaïm, Franz-Olivier Giesbert,
Manon Houtart, Jean Hurtin, Philippe Langest, Marilyn Maeso,
Iain O'Hurting, Juliette Savard, Arnaud Viviant.

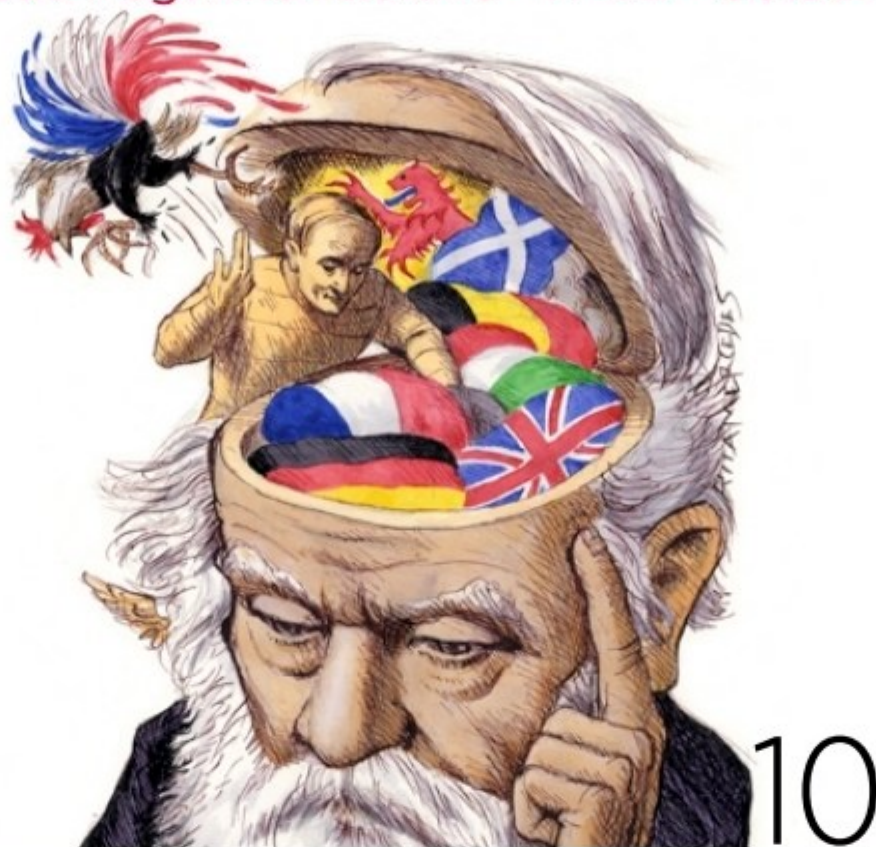
En couverture, illustration Ugo Bienvenu pour *Le Nouveau Magazine littéraire*.

© ADAGP-Paris 2019 pour les œuvres de ses membres
reproduites à l'intérieur de ce numéro.

Ce numéro comporte 4 encarts :

1 encart abonnement *Le Nouveau Magazine Littéraire* sur les
exemplaires kiosque France, 1 encart abonnement Edigroupe
sur les exemplaires kiosque Suisse et Belgique, 1 encart
Sophia Boutique sur les exemplaires abonnés, 1 message
abonnement *Sciences & avenir* sur les exemplaires abonnés.

idées, débats, récits...
www.nouveau-magazine-litteraire.com



10



22



48



80

critiques fiction

- 48 Patrick Modiano
par Alain Dreyfus
50 Thomas Gunzig
par Jacques Braunstein
51 Sylvain Prudhomme
par Camille Thomine
53 Seth Greenland
par Bernard Quiriny
56 James Frey
par Alexis Brocas
57 Tommy Orange
par Fabrice Colin
58 Richard Powers
par Pierre-Édouard Peillon
60 Paula McGrath
par Marie Fouquet

il faut relire

- 62 Nathalie Sarraute
par Alexandre Gefen

critiques essais

- 68 Edgar Morin
par Maxime Rovere
71 Frédéric Joly
par Patrice Bollon
72 Raphaël Kempf
par Marie Fouquet
73 Pierre Serna
par François Bazin
74 Dave Eggers
par Bernard Quiriny

sortir

- 76 Alejandro Jodorowsky
par Donatien Grau

dossier

Littérature érotique

- 82 Légendes des sexes
et offrandes lubriques
par Claudine Brécourt-Villars
85 Georges Bataille et Laure
par Gabriela Trujillo
86 « Ma douce petite putain » :
correspondances fameuses
par Sarah Chiche
87 Eugène Savitzkaya
par Gabriela Trujillo
90 Les elles du désir
par Camille Koskas
92 BD : les chefs de la bande
par Bernard Joubert
94 Années 1990 : la chair
est triste et lasse
par Olivier Bessard-Banquy
96 Rêves sous cellophane
par Christophe Bier



la chronique
de Franz-Olivier
Giesbert

Vos gueules !

Chez moi, en Provence, les cigales font, chaque été, un boucan de tous les diables, du lever du soleil à la montée du soir. Entretemps, c'est un festival d'appels sexuels comme des coups de cymbales. Les cigales passent leur vie (entre quatre et six ans) sous terre à sucer les arbres par la racine, avant de sortir à l'air libre, quelques semaines, pour fornicer. De grâce, un peu de décence ! La solution pour en finir avec le cauchemar : passer tout le terrain à l'insecticide. C'est ce que j'ai fait cette année. Non, c'est une blague, mais elle est déjà devenue réalité : des vacanciers ont demandé au maire du Beausset, dans le Var, s'il n'avait pas un produit pour éradiquer les cigales. Même les hérissons sont en accusation. La police d'Augsbourg, en Allemagne, a reçu, cet été, des appels téléphoniques de personnes qui ne supportaient plus le tapage nocturne provoqué par leurs ébats sexuels, des concerts de grognements, de soufflements, dignes d'un film pornographique. Édifiante est l'histoire du coq Maurice qui, sur l'île d'Oléron, a la fâcheuse habitude de chanter tôt le matin. Des voisins, qui possèdent une résidence secondaire à côté de son poulailler, voulaient faire taire l'animal. Dieu merci, il a gagné son procès. Tous les gallinacés n'ont pas, hélas ! la chance de tomber sur un juge intelligent. « On devrait construire les villes à la campagne, car l'air y est plus pur », disait jadis Alphonse Allais. Que ne met-on pas aujourd'hui les campagnes dans les villes pour ne pas dépayser les urbains qui préfèrent les bruits de klaxon au chant du coq ! ■

ILLUSTRATION ANTOINE MOREAU-DUSAUT POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE



Marjan Minnesma, directrice de la fondation néerlandaise Urgenda, en 2018.

Microclimat judiciaire

Dans son dernier essai, Judith Rochfeld montre comment les procès climatiques font de bons outils de mobilisations.

Les scientifiques le répètent : il faut réduire nos émissions de gaz à effet de serre de moitié d'ici à 2030. L'heure des « petits pas » est passée. « L'accord de Paris a instillé ce paradoxe, explique la juriste Judith Rochfeld, dans *Justice pour le climat*. Il porte des objectifs tout en ne les imposant pas ; mais il reconnaît que des acteurs autres que les États puissent légitimement se préoccuper du respect de ces affichages. » Il est alors dans l'intérêt de la société civile de se saisir de ces principes généraux devant un tribunal pour les « reterritorialiser » – à l'échelle d'une ville, ou d'un pays – afin de les voir appliqués. Dans l'arène judiciaire,

le procès Urgenda fait figure de nouveau modèle. En 2018, cette fondation néerlandaise a réussi à imposer aux Pays-Bas l'objectif d'une baisse de 25 % d'émissions de gaz à effet de serre d'ici à 2020, contre les 20 % prévus initialement. Les arguments cités par Urgenda s'appuyaient sur l'accord de Paris et sur les textes néerlandais, qui garantissent le droit à vivre dans un environnement sain.

Si tous les procès climatiques n'ont pas eu ce succès, la diversité d'arguments qui y sont débattus permet de nouvelles réflexions, notamment sur notre conception du bien commun, et sur le contrat social entre un État et ses citoyens.

Sandrine Samii

Main tendue aux carnivores



— Dans leur livre *Quand la faim ne justifie plus les moyens* (Les Liens qui libèrent) les activistes anti-élevage industriel de L214 ne font plus du véganisme un présupposé absolu. Ils appellent à une union de tous. « Nous savons que d'autres, tout en prenant au sérieux les intérêts des animaux, sont partisans d'une simple modération de la consommation de viande. [...] Le questionnement sur l'opportunité ou non de manger les animaux est crucial. Toutefois, il ne doit pas nous paralyser ni alimenter des oppositions stériles quand l'urgence est de lutter contre l'élevage intensif : celui-ci est de loin le principal enjeu, pour ce qui est de la souffrance comme du nombre d'animaux tués. »

Jacques Braunstein

FRED TANNEAU/AFP

NOTRE SALE ROMAN

► Pour le romancier américain Jonathan Safran Foer, l'apathie qu'inspirent les rapports successifs sur le réchauffement climatique n'a rien de surprenant : cette catastrophe fait tout simplement une très mauvaise histoire. Dans l'essai *L'avenir de la planète commence dans notre assiette*, à paraître en français le 17 octobre, il écrit : « La crise planétaire – abstraite et complexe comme elle est, lente à se manifester comme elle est, et en manque de porte-paroles iconiques et de moments représentatifs – semble impossible à décrire d'une manière qui soit à la fois fidèle à la vérité et captivante. » L'écrivain tente d'y remédier en procédant par associations, cherchant des parallèles avec la crise actuelle dans des événements historiques certains de provoquer une émotion viscérale – de la décision de sa grand-mère de quitter la Pologne en 1942, faisant d'elle la seule survivante de l'Holocauste de sa famille, aux petits sacrifices auxquels la population américaine consentit pour soutenir l'effort d'une guerre lointaine, jusqu'à la coopération qui permit d'envoyer trois hommes sur la Lune. À cet exercice, il passe un quart du livre à laisser en suspens le sujet précis de son essai, soit l'effort collectif qui permettrait d'éliminer l'une des causes principales d'émissions de gaz à effet de serre : réduire notre consommation de produits d'origine animale. S. S.



Jonathan Safran Foer.



À LIRE

L'avenir de la planète commence dans notre assiette, Jonathan Safran Foer, traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Amfreville, éd. de l'Olivier, 350 p., 21 €.

ILLUSTRATION ANTOINE MOREAU-DUSAUT POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

la chronique philo

de Marilyn Maeso



Pardonnez-Moix !

Yann Moix demande pardon. Certains le lui accordent volontiers, en faisant valoir son engagement contre l'antisémitisme. Et d'autres le lui refusent catégoriquement. Étrange « égarement de jeunesse » que celui qui conduit à fréquenter des négationnistes après 40 ans. Et difficile d'accueillir sans réserve un aveu qui n'est pas offert spontanément, mais arraché à contrecœur par des révélations médiatiques. Polémiste hypocrite protégé par son cénacle ? Homme meurtri par celui qu'il fut et honnêtement décidé à se racheter ? L'un n'empêche pas l'autre. On peut être un lâche de bonne volonté. Un enfant battu et un bourreau. Une belle plume et un sale con. Moix est-il haïssable ? Son personnage médiatique s'est donné du mal pour le devenir. Est-il impardonnable pour autant ? Le décréter serait faire bien peu de cas du pardon, au sujet duquel Derrida disait : « Pardonnez le pardonnable,

Il sollicite une indulgence dont lui-même s'est montré avare.

le véniel, l'excusable, ce qu'on peut toujours pardonner, ce n'est pas pardonner. » Mais Moix sait-il seulement ce qu'il demande ? Le pardon est la capacité d'aller au-delà de sa colère, de ses rancœurs, de ses blessures, et de se faire violence pour conjurer celle que l'on a subie. La faculté d'exiger de soi avant d'exiger des autres, et d'embrasser ce que



Yann Moix et les médias (ici en 2013).

Jankélévitch appelle une « éthique hyperbolique » – celle du dépassement de soi, qui invite à relever le défi que nous pose le crime d'autrui et à lutter contre l'envie de l'enfermer dans son acte comme dans une cellule dont on jetterait la clé. Ce travail exigeant et douloureux est mis à mal à l'ère des polémiques interminables et des jugements à l'emporte-pièce servis quotidiennement sur les réseaux sociaux et les plateaux de télévision. Une société qui distribue sans compter les verdicts immédiats, cinglants, sans appel ni nuance, ne peut voir le pardon que comme une faiblesse ou un scandale. Cette société des juges, devant laquelle le chroniqueur contrit s'agenouille aujourd'hui, il a contribué à l'édifier. Depuis son trône médiatique, au fil de ses sentences publiques où le mépris, la provocation et les imprécations ne tarissaient pas. Il sollicite une indulgence dont lui et nombre de ses pairs se sont jusqu'alors montrés plutôt avares. Il en appelle à une humanité qu'il nous faut construire, ou reconstruire. Malgré lui. ■



Voltaire dans un fauteuil

Maguère la France était partagée en deux camps. D'un côté, se tenaient les rousseauistes. Souvent de gauche, frisant le communisme, se réclamant de la raison, et fiers de se penser meilleurs citoyens que les autres. Mai 68 avait rehaussé leur étoile et son idéal égalitaire. Face à eux les voltairiens, longtemps considérés avec condescendance par leurs adversaires, tentaient de répondre, mais ils doutaient que le vent de l'histoire fut en leur faveur. Et puis est venue la chute du mur de Berlin, et la recomposition spirituelle du monde après 1990. Depuis plus de deux décennies, donc, Voltaire a plié le match. Il est désormais le penseur du temps. Livres, émissions de télévision, discours politiques... Partout, il est loué pour sa défense de la liberté d'expression, son éloge de la tolérance religieuse. Même ses textes islamophobes

Depuis deux décennies, il a plié le match.

ont leurs adeptes. On en oublie son antisémitisme, sa misogynie et ses propos homophobes. Voltaire, célébré par les libéraux, a triomphé de Jean-Jacques Rousseau, moqué et relégué au musée des précurseurs du stalinisme. À Rousseau, on concède tout juste un droit de lecture pour ses *Rêveries du promeneur solitaire*, à cause de la voix intérieure qui y fait écho aux troubles de nos affects. Mais Voltaire, Voltaire! Oui, nous vivons un moment voltairien. La dernière preuve apportée au dossier se trouve dans le plaisir – que dis-je, la joie! – que nous avons à le voir mis en scène. Dans *Voltaire (très) amoureux* (Les Arènes), le deuxième volume de la série que lui consacre Clément Oubrierie, le personnage est à la fois drôle et

Professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris-III-Panthéon-Assas, **Fabrice d'Almeida** est l'auteur de nombreux ouvrages, dont un « Que sais-je? » sur *Nelson Mandela* (PUF, 2018).

profond. Alors qu'il rencontre Émilie du Châtelet, pour laquelle il aura une folle passion, Voltaire aborde la quarantaine. Nous sommes en 1733 et Paris résonne des pas d'une police politique qui traque la subversion. Le philosophe la redoute, car il a déjà connu les chaînes. Il garde ses propos séditieux pour son fidèle disciple Linant, qui tente désespérément de noter chaque saillie. Et le voici qui affûte ses critiques contre les défenseurs de l'académisme. Aucune fiction dans ce récit. Les images de Clément Oubrierie reconstituent l'atmosphère de l'époque avec réalisme et poésie. Tout y est, des cadrages somptueux de chemins forestiers, des maisons à colombages, des plans de ville en relief, plus vrais que nature, des portraits de marquise et des corps dont la volupté ferait rougir un puritain. Le texte n'est pas en reste. Il emprunte aux dialogues de Voltaire

et de son entourage. On goûte cette langue, toute en allusion, grignée comme une étoffe du Grand Siècle. On s'amuse à voir Voltaire combattre en karatéka les théories de Descartes auxquelles il était pourtant attaché. Mais Mme du Châtelet l'a déniaisé. Il y a dans l'œuvre de Voltaire même une justification du travail de ce roman graphique qui descend le philosophe de son piédestal. Il fait de Voltaire un Candide dont les mésaventures illustrent une philosophie de notre temps. Car un constat s'impose. Le philosophe du XVIII^e siècle préparait l'avenir, mais il a passé l'essentiel de sa vie avant la grande transformation historique révolutionnaire de 1789; il profitait des derniers feux d'un système. Comment ne pas faire le parallèle avec notre époque? Son hédonisme augure d'une mutation profonde. Derrière les douceurs d'une jouissance accessible se profile une autre révolution, plus collective et brutale sans doute, revanche de Rousseau, après ce cycle voltairien. Et pour la connaître nous attendrons les prochains volumes de Clément Oubrierie. ■

Édité par Le Nouveau Magazine pensées et littéraire
8, rue d'Aboukir, 75002 Paris
Courriel : courrier@magazine-litteraire.com
Internet : www.nouveau-magazine-litteraire.com
Pour joindre votre correspondant, veuillez composer le 01 70 98 suivi des quatre chiffres figurant à la suite de chaque nom.

Pour toute question concernant votre abonnement :
Tél. : 0155 56 71 25

Le Magazine littéraire, Service abonnements
4 rue de Mouchy - 60438 Noailles Cedex
Courriel : abo.maglitteraire@groupe-gli.com
Tarifs France : 1 an, 10 n° + 1 n° double, 60 €. Tarif pour l'étranger, nous consulter

Président-directeur général et directeur de publication : Claude Perdiel
Directeur général : Philippe Menat
Directeur éditorial : Maurice Szafran
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie
Directeur délégué : Jean-Claude Rossignol
Conception graphique : Dominique Pasquet

RÉDACTION DU NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE
Comité éditorial : Nicolas Domenach, Maurice Szafran, Guillaume Malaurie, Claude Perdiel

Directeur : Nicolas Domenach
Rédacteur en chef : Hervé Aubron (1962)
haubron@magazine-litteraire.com
Rédacteur en chef adjoint : Alexis Brocas (1964)
abrocas@magazine-litteraire.com
Rédactrice en chef adjointe : Aurélie Marcireau (1961)
amarcireau@magazine-litteraire.com

Directrice artistique : Blandine Scart Perrois (1968)
bperrois@magazine-litteraire.com
Responsable photo : Janick Blanchard (1963)
jblanchard@magazine-litteraire.com
Secrétaire de rédaction-correctrice : Valérie Cabridens (1965)
vcabridens@magazine-litteraire.com
Rédactrice-secrétaire de rédaction : Marie Fouquet
Rédactrice-designer : Sandrine Samii

Assistante de rédaction : Gabrielle Monrose (1906)
Fabrication : Christophe Perrusson (1910)

Activités numériques : Bertrand Clare (1908)
Responsable administratif : Nathalie Tréhin (1916)
Comptabilité : Teddy Merle (1915)
Directeur des ventes et promotion : Valéry-Sébastien Sourieau (1911)
Ventes messageries : À juste titres - Benjamin Boutonnet - Réassort disponible : www.direct-editeurs.fr - 04 88 15 12 41.
Agrément postal Belgique n° P207231.
Diffusion librairies : Difpop : 01 40 24 21 31
Responsable marketing direct : Linda Pain (1914).

Responsable de la gestion des abonnements : Isabelle Perez (1912).
iperez@sophiapublications.com
Communication : Marianne Boulat (06 30 37 35 64)
mboulat@sophiapublications.fr

RÉGIE PUBLICITAIRE :
Médiaobs
44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris. Fax : 01 44 88 97 79.
Directrice générale : Corinne Rougé (01 44 88 93 70, crouge@mediaobs.com).
Directeur commercial : Christian Stefani (01 44 88 93 79, cstefani@mediaobs.com).
Publicité littéraire : Quentin Casier (01 44 88 97 54, qcasier@mediaobs.com)

COMMISSION PARITAIRE
n° 0420 K 79505. ISSN - 2606-1368
La rédaction du Nouveau Magazine littéraire est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, illustrations et légendes. Copyright © Nouveau Magazine Littéraire
Le Nouveau Magazine Littéraire est publié par Le Nouveau Magazine pensées et littéraire, Société par actions simplifiée au capital de 750 000 euros.
Siret : 837 772 284 00019
Dépôt légal : à parution

IMPRESSION
Elcograf Spa (Vérone - Italie), certifié PEFC
Origine du papier : Autriche
Taux de fibres recyclées : 0%
Eutrophisation : P_{Tot} = 0,008 kg/tonne de papier





EN TOUTES LETTRES



En partenariat média avec



2



Avec le soutien de



Grand mécène

Centre Pompidou

les idées

Politique · Économie · Société

Écrivains nationaux

Y a-t-il un « génie français » ?

Dans son dernier pamphlet, Régis Debray soutient que notre grand « écrivain national » n'est pas Stendhal mais Hugo, tandis qu'Anne-Marie Thiesse retrace, dans un ouvrage universitaire, l'histoire de cette notion. L'occasion de s'interroger sur notre « exception française »... et sur son existence.

Par Patrice Bollon

il faut un certain aplomb, en ce début de XXI^e siècle, pour intituler un livre *Du génie français*. Ce genre d'expression est certes encore utilisé, mais à des fins avant tout polémiques, comme on l'a vu lors du débat lancé en 2017 par la phrase de Macron selon laquelle « il n'y a pas une culture française ; il y a une culture en France, et elle est diverse, et elle est multiple », perçue par certains comme une négation multiculturaliste intolérable de notre « spécificité » héritée. Mais, intellectuellement, le vocable ne tient plus. Il paraît aujourd'hui déplacé, ringard. Il sent bon ces idées de « caractères nationaux » et autres « âmes des peuples »

qu'aimaient tant le XIX^e siècle et le début du XX^e mais qui ont été déconsidérées par leur chauvinisme. Régis Debray n'en use, il est vrai, qu'avec parcimonie. Son livre a un autre but. C'est un pamphlet contre la France actuelle.

Se saisissant de l'« information » – réelle ou inventée ? – d'après laquelle, cherchant le nom du pavillon français

représentatif et aurait obtenu comme réponse le nom de Stendhal, l'essayiste en tire une suite de variations sur l'auteur du *Rouge et le Noir*. Il voit en son œuvre, dont il montre une assez fine connaissance, un reflet prémonitoire de nos temps individualistes et matérialistes d'où toute notion de solidarité a disparu au profit d'un « enrichissez-vous » personnel sans limite. Bref, il fait de Julien Sorel, de Lucien Leuwen et de Fabrice del Dongo des sortes de « premiers de cordée » avant la lettre, mus exclusivement par

“ Qu'a donc à voir avec Hugo et Lautréamont notre « esprit de mesure » tant vanté ? ”

pour la prochaine Exposition universelle de Dubaï en octobre 2020, « la présidence de la République » aurait demandé à la Société des gens de lettres qui de nos écrivains était le plus

leur « égotisme ». Comme nous, ces personnages seraient sortis de l'histoire. Ils ne la prendraient plus au sérieux, mais pour la simple toile de fond de leur préoccupation d'ascension sociale. Cela

...



... ne les rendrait pas antipathiques mais vides et, quoique Debray n'utilise pas le terme, au fond, « décadents ». À quoi il oppose l'élan collectif, malgré ses boursofflures, de Victor Hugo, sur lequel il est bizarrement moins disert. *Du génie français* n'est pas vraiment une réflexion sur cette notion, plutôt un exercice assez réussi, en dépit d'une certaine lourdeur de style et de ruptures de ton énervantes (Debray y multiplie, à des fins de démonstration, les anglicismes et recourt au cliché éculé du « tout-à-l'ego », etc.), sur les correspondances entre le *Zeitgeist* de la monarchie de Juillet et celui de notre époque.

UNE ENTREPRISE INTERNATIONALE

Dans un ouvrage très informé mais d'une platitude rare, aussi fade que le rapport d'une commission de l'Unesco, Anne-Marie Thiesse retrace, de son côté, les stades de *La Fabrique de l'écrivain national*. Elle remarque d'abord qu'on ne saurait parler d'« écrivain national » que s'il existe une nation, ce qui renvoie la création de cette notion au XVIII^e siècle sinon à sa toute fin, avec la Révolution française. C'est alors que, dans une démarche de réinvention d'une continuité historique manquante, les nations nouvelles sont parties à la recherche de leurs « racines ». Elles ont élaboré ce que l'historienne Suzanne Citron a l'une des premières nommé nos « romans nationaux » (*lire encadré ci-contre*). Et c'est dans ce cadre qu'a surgi l'idée qu'il pouvait y avoir des écrivains susceptibles d'incarner mieux que d'autres nos « traditions » et les traits de caractère et de style qu'elles sont supposées porter.

Anne-Marie Thiesse voit le processus débiter en Europe avec l'« affaire Ossian », ce barde écossais présumé du III^e siècle dont on aurait retrouvé par hasard les *Chants*, comme *Fingal* (publié en 1762), référant à un « fonds gaélique » antérieur à la romanisation d'où aurait procédé toute la littérature anglaise. On sait aujourd'hui qu'il s'agissait d'un faux, concocté par son prétendu découvreur, le poète James Macpherson

(1736-1796). Mais il eut une importance décisive dans toute l'Europe. En ont découlé aussi bien Walter Scott, l'auteur d'*Ivanhoé* (1819), que, chez nous, les romans historiques de Dumas et le *Notre-Dame de Paris* de Hugo. On voit combien la formation des écrivains nationaux fut une entreprise en réalité internationale.

Dans ces conditions se pose la question de savoir ce qu'il peut bien y avoir de spécifique chez des écrivains natio-



Illustration de l'opéra *Ossian*, de Jean-François Le Sueur (1760-1837).

naux s'influençant à ce point les uns les autres. L'interrogation vaut aussi pour la référence dans le théâtre à Shakespeare, laquelle, sous l'influence de la célèbre préface de *Cromwell* de Hugo

en 1827, a donné naissance en France au courant romantique. Ce fut une véritable « mode », avec des habits, une architecture (la *Notre-Dame de Paris* revue par Viollet-le-

Duc), un mobilier, une décoration intérieure, etc., et même des poses et un parler, tous présentés comme « gothiques » ou « moyen-âgeux ». Comme le rappelle Anne-Marie Thiesse, il s'en ensuivit même une étrange querelle en paternité entre les nations – les Allemands soutenant que

l'auteur de *Macbeth* n'était pas à proprement parler anglais mais « saxon » et donc un des leurs...

PAS LE MOINDRE POINT COMMUN

Ni Debray ni Thiesse ne traitent de la question de fond que soulève cette « nationalisation » abusive des arts. Le premier ressasse ses invectives par histoire interposée ; la seconde ne problématise jamais. Son idée, aujourd'hui dominante dans la sociologie histo-

rique, de « construction » des identités nationales la mènerait logiquement à dénier toute réalité à de quelconques « caractères nationaux » liés à nos langues, nos traditions, nos paysages. Mais elle esquive le pas. Peut-être voit-elle que cette idée a, malgré tout, une relative pertinence. Sans elle, on retombe en effet dans une conception universaliste déniait toute notion de diversité culturelle entre les peuples – ce qui est intenable. Pour surmonter cette contradiction, sans doute faudrait-il ici différencier les cultures nationales des civilisations qui les englobent. Il n'y a pas un « génie français »

qu'on pourrait clairement définir et opposer aux autres prétendus génies nationaux européens. Qu'a donc à voir avec Hugo ou Lautréamont notre « esprit de mesure » tant vanté ? Notre dite « élégance » avec Céline ? Quant à notre « économie de style », elle est le strict contraire de la prose de Proust. Ces écrivains qu'on dit profondément « français » n'ont, pour ainsi dire, pas le moindre point commun. Leur manière dérive de leur personnalité mais aussi des partis pris esthétiques de leur temps, et tous furent influencés par des écrivains étrangers eux aussi déclarés « nationaux ». Cette idée d'artistes venant représenter notre « génie », vu à la manière d'un esprit immuable traversant les siècles pour plonger dans une « origine » spécifique, tient du mythe complet.

“ Les langues européennes ont baigné dans une même civilisation. ”

Il y a en revanche d'incontestables liens entre toutes les littératures européennes, car, à l'exception du finnois et du hongrois – deux idiomes de même origine qui n'étaient plus parlés au XIX^e siècle mais furent « recréés » pour des raisons nationalistes –, nos langues ont toutes baigné dans une même civilisation où les effets d'imitation se sont constamment exercés. L'idée de « nation », qui revient en force, brouille les cartes, montant en épingle de petites singularités, qui occultent les grandes, entre les civilisations. Car c'est une attitude courante chez les adorateurs des cultures nationales que de croire en même temps en l'universalité de « nos » valeurs.

Ce n'est donc pas qu'il n'existerait pas de différences culturelles entre les peuples, mais celles qui passent entre la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, etc., sont surévaluées. Elles relèveraient de ce qu'on pourrait appeler des « couleurs locales » d'une même culture. Les vraies divergences concernent les grandes aires civilisationnelles, elles mettent en jeu des représentations du monde d'ordre métaphysique ; et chacune a intérêt à s'intéresser aux autres afin de pouvoir, au besoin, se renouveler. L'idée étroite de « génies nationaux » européens – que Régis Debray reprend en sous-main et qu'Anne-Marie Thiesse conforte en ne la discutant pas – est, de ce point de vue, une des pires qu'on puisse concevoir. Elle empêche nos pays de s'inscrire en tant qu'ensemble culturel commun dans le monde nouveau global en train d'émerger. ■

À LIRE



Du génie français,
Régis Debray,
éd. Gallimard,
128 p., 14 €.



La Fabrique de l'écrivain national. Entre littérature et politique,
Anne-Marie Thiesse,
éd. Gallimard,
440 p., 26 €.

Suzanne Citron REFAIRE L'HISTOIRE

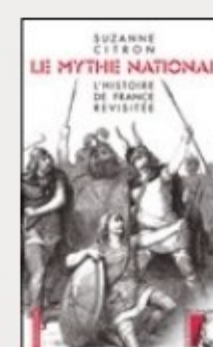
On réédite en poche *Le Mythe national*, de Suzanne Citron, un ouvrage décapant, paru en 1987 et toujours pertinent.



L'historienne Suzanne Citron (1922-2018).

Née Grumbach, dans une famille juive laïque bourgeoise de Paris, devenue Citron après son mariage avec un professeur de lettres, Suzanne Citron, disparue l'année dernière à 95 ans, était une forte personnalité. Cette ancienne résistante, qui avait échappé de peu à la déportation, fut d'abord professeur de lycée, pour n'accéder que tardivement au poste de maître de conférences à l'Université ; et *Le Mythe national* fut son premier – et unique – « vrai livre ». À sa publication en 1987, elle avait 65 ans, l'âge de la retraite. Mais c'est cette longue maturation et des options politiques fermes – elle était une militante anticolonialiste résolue – qui donnent à son livre sa puissance inentamée. Parce qu'elle avait longtemps enseigné l'histoire des manuels – celle du cours d'Ernest Lavisé élaboré en 1884 et sans cesse réédité depuis ou simplement adapté par d'autres jusqu'à la fin des années 1960 –, elle savait à quel point on se trouvait en présence avec elle d'un récit mythologique – moins un cours d'histoire qu'une leçon d'instruction civique républicaine. La France y était présentée – c'est encore la vision de Zemmour – comme une entité

transhistorique héritière en droite ligne d'une « Gaule » déjà formée et dotée d'une population homogène, à peine modifiée par les Romains, les Francs et nos autres envahisseurs historiques, alors que les Gaulois disparurent de notre historiographie pendant un millénaire et demi pour ne resurgir qu'après la défaite de Sedan. *Le Mythe national* ne se contente pas de déjouer les images d'Épinal de notre « roman national ». Il se présente aussi comme une réflexion critique sur notre façon de traiter de l'histoire. Suzanne Citron n'a eu ainsi de cesse de dénoncer cette quête d'une continuité historique illusoire propre à faire du présent la « synthèse » du passé pour le glorifier ; et elle n'hésitait pas à s'en prendre aux ténors de la « Nouvelle Histoire », comme Fernand Braudel, dont elle jugeait à juste titre qu'ils n'avaient pas toujours su s'émanciper du récit républicain assermenté. Elle concluait sur la nécessité d'une histoire ouverte, plurielle et par en bas, qui tienne compte de ses discontinuités et de l'influence des autres civilisations, préfigurant cette *Histoire mondiale de la France* dirigée par Patrick Boucheron qui connut en 2017 le succès que l'on sait. On parle affectueusement du « Petit Lavisé », en tant que reflet d'un temps républicain qu'on prétend (très abusivement) enfui. Ne serait-il pas temps de célébrer aussi « le Citron » comme l'ouvrage pionnier d'une vision alternative, plus réaliste, moins mythologique, de notre histoire ? **P. B.**



Le Mythe national. L'Histoire de France revisitée,
Suzanne Citron,
éd. de l'Atelier/poche,
358 p., 15 €.

De Gaulle, nouvelle biographie

Charles fait toujours parler

Est-ce parce que Julian Jackson est anglais ? Toujours est-il qu'il a trouvé la bonne distance pour une biographie hyper-documentée de celui dont le nom est indissociablement relié à la France.

Par François Bazin

Qu'est-ce qu'un classique ? Italo Calvino a répondu en son temps pour ce qui concerne la littérature : « Le classique, c'est ce qui n'a jamais fini de dire ce qu'il a à dire. » Cette définition a ceci de limpide qu'elle excède son objet. Elle vaut aussi pour ce que de Gaulle a appelé dans ses *Mémoires de guerre*, s'agissant de Churchill et de Roosevelt, « les grands artistes d'une grande histoire ». Comme toujours

lorsqu'il évoque la figure de ses pairs, le général pensait d'abord à lui-même et à ce qu'il croyait incarner, c'est-à-dire la France. Un jour, à Londres, Charles de Gaulle a créé son propre personnage, qu'il a célébré sous le nom du « général de Gaulle ». « Au commencement était le Verbe ? Non ! Au commencement était l'Action » : cette phrase du *Faust* de Goethe qu'il avait placée en exergue de l'un de ses premiers livres, *Le Fil de l'épée*, sorte d'autoportrait du

héros avant le lever du rideau, vaut d'abord pour ce qu'elle annonce : la gloire et la légende mêlées.

Dès lors, quel intérêt y a-t-il à réunir une fois encore « Charles » et « le Général » dans une de ces biographies au long cours dont le poids – 968 pages en comptant les notes pour celle de Julian Jackson, la dernière en date – semble autant témoigner de l'importance de l'œuvre accomplie que du caractère « énorme » de celui qui en fut à la fois l'acteur, le scénariste et le barde ? C'est là qu'on revient aux « classiques ». Relire de Gaulle au travers de sa vie, c'est comme reprendre d'un même souffle l'intégrale de *Tintin* ou le Dumas des *Trois Mousquetaires*, de *Vingt ans après* et du *Vicomte de Bragelonne*. Si le plaisir est intact, c'est que chaque épisode que l'on croyait connaître retrouve à chaque époque une saveur nouvelle, un goût inimitable et un sens surtout qu'on n'imaginait plus.

UN NOUVEL ÉCLAIRAGE

Il n'y a sans doute plus grand-chose à découvrir dans la vie du Général, et, comme l'avait dit Jules Roy, « on ne regarde pas un lion au microscope, on ne cherche pas des puces dans sa crinière ». Si la biographie de Julian Jackson est une superbe réussite, c'est sans doute que l'auteur a tout lu, qu'il est allé aux archives autant qu'aux témoignages, que sa culture politique est impeccable et qu'il fait preuve d'une impressionnante sûreté de jugement. Avec lui, c'en est fini des biographes à thèse qui se regardent écrire comme dans un miroir. Sur de Gaulle, Julian Jackson (bien qu'anglais ou parce qu'anglais ?) est d'abord laïc. On ne veut pas dire par

DES APPELS À LA PELLE



De Gaulle, Londres, 18 juin 1940.

De Gaulle a contrôlé de très près le recueil officiel de ce qu'il appelait « les choses importantes » ; Julian Jackson montre à quel point il faut les traiter « avec un esprit critique ». Ainsi les textes des cinq volumes de *Discours et messages* publiés en 1970 : « Le premier et le plus célèbre est l'Appel du 18 juin 1940. Ce que nous lisons est sans aucun doute ce que de Gaulle aurait voulu prononcer mais, vraisemblablement sous la pression des Britanniques, les deux premières phrases du discours qu'il a effectivement lu à la radio

ce jour-là sont différentes. Le discours suivant est daté du 19 juin, mais de Gaulle n'a pas prononcé de discours ce jour-là parce que les Britanniques lui en ont refusé l'autorisation. De plus, ce prétendu discours du 19 juin tel qu'il est publié fait référence à des événements postérieurs : il a donc dû être écrit après, sans avoir jamais été prononcé. Le recueil nous livre ensuite deux discours que de Gaulle a bien prononcés les 22 et 24 juin, mais il omet un court discours du 23 juin qu'il a rétrospectivement préféré passer sous silence parce qu'il y annonçait la formation d'un comité placé sous son autorité mais qui n'a jamais vu le jour en raison de l'opposition britannique. » En résumé, conclut Julian Jackson, « les six premières pages des discours officiels de de Gaulle présentent donc un premier discours effectivement prononcé mais pas tel que nous le lisons, un deuxième qui n'a jamais été prononcé (ni même écrit le jour où il est censé l'avoir été) et il nous manque une déclaration qui a, quant à elle, bel est bien existé ».

F. B.



Le général de Gaulle à Londres, le 5 mai 1943.

là qu'il épuise le sujet pour toujours mais que son regard d'historien, servi par une plume alerte, a ceci de juste qu'il sait exprimer les passions sans essayer de faire le tri entre celles qui seraient acceptables et celles qu'il faudrait condamner. Alors que débute dans le monde de l'édition les cérémonies anniversaires du départ (1969) et de la mort du général (1970), cette entame est d'un souffle et d'une qualité qui placent la barre au plus haut. On ne s'en plaindra pas.

HÉRITAGE ET POSTÉRITÉ GAULLISTES

L'historien britannique, ce faisant, dément Alain Peyrefitte. « La vérité » de de Gaulle n'est pas « dans sa légende ». Ou, pour le dire autrement, « la légende » n'est qu'une part de sa « vérité », qu'elle éclaire, mais ne résume pas. En ces temps de gaullisme universel, il n'est pas inutile de le dire. Décréter, comme Malraux, que « tout le monde a été, est ou sera gaulliste »,

c'est reconnaître qu'un jour ou l'autre tout le monde a été, est ou sera anti-gaulliste pour la simple raison que la biographie révèle et qu'illustre une autre formule de l'auteur des *Antimémoires* – « Le général fait des coups d'éclat comme le pommier fait des pommes » –, à laquelle Raymond Aron avait répondu dans les années 1960 : « Par la magie du verbe, avec de Gaulle, une phase honorable de l'histoire de France devenait un moment de l'histoire universelle. »

Au-delà de sa « vérité », variable au demeurant selon les époques, l'actualité du gaullisme est tout entière dans ce débat-là et non dans celui de savoir, comme on l'a entendu encore récemment, si la vertu d'un président se mesure au soin qu'il met à payer de sa poche le goûter de ses petits-enfants lorsqu'ils sont invités à l'Élysée. À ce jeu stérile, tant il est anachronique, mieux vaudrait d'ailleurs s'interroger, à la lumière par exemple des événements

DE GAULLE ET SES BIOGRAPHES

« Tout biographe doit se garder de la tentation d'imposer une cohérence excessive à son sujet », écrit Julian Jackson. Avec de Gaulle, ce risque est d'autant plus fort que, au-delà de sa vie et de son œuvre, c'est l'essence du « gaullisme » qu'évidemment chacun tente de définir, quitte à conclure, comme Stanley Hoffmann, à « sa vacuité idéologique ». Pour cet universitaire américain, le gaullisme était « une posture, non une doctrine ». Julian Jackson signale ce débat sans y entrer lui-même. En revanche, il souligne ce qui distingue son travail des trois biographies dites de référence. La première est celle de Jean Lacouture publiée entre 1984 et 1986. L'historien britannique y voit un exercice d'admiration tardif, venant d'un homme de gauche longtemps féroce à l'égard du général. Son jugement n'est guère différent s'agissant de la dernière version (1999) de la biographie signée par Paul-Marie de La Gorce. Pour ce dernier, « la décolonisation restera sans doute la plus inefaçable marque que de Gaulle aura pu apporter à l'histoire de ce siècle ». Julian Jackson juge que « cette image du décolonisateur prophétique mérite d'être [...] nuancée ». C'est enfin pour la biographie la plus récente, celle d'Éric Roussel (2002), que Julian Jackson se montre le plus sévère, même s'il note qu'elle est la moins « gallocentriste » et la plus « rigoureusement documentée ». Pour lui, celui qui est aussi le biographe de Pompidou procède trop souvent par « insinuation » afin de construire « le portrait d'un de Gaulle nationaliste, réactionnaire et archaïque ». **F. B.**

À LIRE

De Gaulle, Jean Lacouture, éd. Folio, 3 vol., env. 800 p. et 9,60 € chacun.

De Gaulle entre deux mondes, Paul-Marie de La Gorce, éd. Fayard, 768 p., 30 €.

Charles de Gaulle, Éric Roussel, éd. Tempus, 2 vol., 1600 p., 22,50 €.

... en Algérie, sur le poids de la parole donnée face aux exigences de la raison d'État. Car c'est là que le gaullisme conserve une dimension sans pareille dans l'histoire française contemporaine. Du début à la fin, il est théâtre, mise en scène et donc représentation. Ce qui se joue avec lui, c'est le rapport que la République n'a jamais su régler entre démocratie et incarnation, l'une exigeant la mesure et l'autre une part de démesure. Faut-il être nécessairement « fou », « cinglé », « dingue », comme de Gaulle l'a entendu dire tout au long de sa vie, y compris par des voix qui n'étaient pas ennemies, pour que le verbe et l'action se rejoignent jusqu'au bord du gouffre et que, de cette tension, naisse autre chose que drame ou chaos.

Le plus étonnant dans l'examen de l'héritage gaulliste, c'est finalement – on y revient toujours – ce que sa biographie montre dans le moindre détail et qui est un usage constant de

De Gaulle se prenait pour de Gaulle, qui se prenait pour la France.

l'histoire, vécue sur le mode immémorial, qui préserve la communion du héros et de la France dans une fidélité intacte à son identité, à ses principes et donc à sa grandeur. De Gaulle se prenait pour de Gaulle, qui lui-même se prenait pour la France. Il était génial parce que d'un esprit simple. Le risque, après lui, au poste qu'il a imaginé pour sa gloire, est que des simples, animés par la seule ambition, se croient naturellement géniaux. Toute ressemblance avec des personnes existantes est bien entendu fortuite. ■

À LIRE



De Gaulle,
Julian Jackson,
traduit de l'anglais
par Marie-Anne
de Béru,
éd. du Seuil,
968 p., 27,90 €.

Laurent Joffrin

« Le génie français, c'est la liberté ! »

À l'opposé du repli identitaire de Zemmour, le directeur de *Libération* nous livre une histoire de France jubilatoire qui se nourrit de révoltes et d'indépendance. Entretien.

Le génie français, c'est ce qui fait la substance du *Roman de la France* ?

Laurent Joffrin. – C'est une idée, la France. Un patrimoine. Un héritage. Il y a des racines chrétiennes, mais ce qui fait sa force, c'est la liberté, première valeur du triptyque républicain. Je la raconte comme un roman, avec des personnages qui sont les produits de structures : économique, sociale, mentale... Les structures, c'est le décor. Si on ne parle que de ça, on s'ennuie à périr.

Où votre saga débute-t-elle ?

La France prend corps à Bouvines. Le royaume de France, c'est Philippe Auguste. Avant, ce n'est pas la France, même si elle existe comme telle dans la mythologie nationale. Par exemple, ce que l'on retient des Gaulois, c'est leur volonté d'être libres, mais pas libres dans le sens moderne (droits de l'homme, libertés publiques, etc.), même si chez les Gaulois il y avait certains éléments de pouvoir populaire ; ce que l'on retient, c'est leur lutte pour l'indépendance.

Quel est le fil rouge de notre, de votre histoire ?

La liberté. Elle est souvent vaincue ou écrasée, mais elle reste présente comme idéal. C'est toujours le même combat qui est à l'œuvre. Ce qui oblige à revoir l'histoire autrement. Ce que l'on nous a enseigné, c'est une mythologie de la construction d'une nation et d'un État. On a tendance à être indulgent avec ceux qui construisent l'État et très négatif envers ceux qui le contestent. Je fais

l'inverse. Philippe le Bel a commencé à construire une administration centralisée, mais la révolte des Jacques ou la saga d'Étienne Marcel me paraissent plus importantes.

Le génie français, c'est notre côté cabochard ?

Il faut réhabiliter la constitution cabochienne. La révolte des bouchers à Paris pendant la guerre de Cent Ans a été portée par des bouchers, avec à leur tête Simon Caboche. Ces révoltes ont fondé une constitution qui ressemble à celle de 1789. Dans l'histoire classique, on les présente comme des émeutiers sanglants, hirsutes. Idem pour Étienne Marcel, qui essaie d'unifier la population parisienne. C'est la liberté selon la bourgeoisie. De la même manière, l'histoire républicaine est indulgente avec Louis XIV, alors qu'il s'agit d'un régime épouvantable. Versailles, c'est bien, mais le reste est horrible : le Code noir par exemple, élaboré par Colbert, est l'un des documents les plus sinistres de l'histoire de l'humanité. Avec ses guerres incessantes, Louis XIV a ruiné le pays.

Vous déboulonnez quelques mauvais génies...

Prenons Saint Louis, perçu comme un personnage positif. Une journée de Saint Louis est un festival d'obscurantisme et de bigoterie. C'est lui qui a inventé l'étoile jaune : catholique fanatique, il considérait que toutes les autres religions devaient être éradiquées. Il a aussi déclenché trois croisades, qui ont creusé un

fossé avec le monde musulman dont on souffre toujours.

Les mauvais génies de notre histoire contre lesquels l'esprit de liberté combat, c'est l'absolutisme et le fanatisme religieux...

C'est ce contre quoi les philosophes des Lumières se sont insurgés. Tout cela a abouti au XVIII^e siècle et à la Révolution française. Déjà, au XVIII^e, une grande partie de l'intelligentsia s'insurge contre ces principes d'absolutisme, de censure, de pensée unique, avec un roi en accord avec l'Église, mais qui laisse une certaine latitude dans le jeu social. Louis XIV autorisait certaines pièces de Racine ou de Molière alors que leur contenu allait contre l'Église, mais la censure s'exerçait aussi. Les penseurs du XVIII^e siècle veulent un gouvernement rationnel et libre.

Tout est né en Angleterre. Tous les leaders de 1789 et de 1793 étaient nourris des philosophes du XVIII^e siècle, eux-mêmes nourris des réflexions et avancées venues d'Outre-Manche. Mais les philosophes n'auraient pas fait la révolution. Ils étaient pour la réforme, ils voulaient une monarchie limitée, ou une monarchie éclairée.

Votre livre est-il un anti-Zemmour ?

J'ai commencé mon bouquin avant que Zemmour n'écrive le sien. Mais, quand j'ai lu son livre, j'étais horrifié. Il reprend à son compte toute la mythologie nationaliste et les pires historiens du passé. Zemmour, c'est un Juif de l'Action française. C'est un oxymore, mais c'est ça. Tout ce que je raconte le contredit, puisque même les rois ne considéraient pas que la culture française fût quelque chose d'immobile et de menacé. François I^{er} est resté dans l'histoire notamment parce qu'il a promulgué l'ordonnance de Villers-Cotterêts, qui

“ Le Code noir, élaboré par Colbert, est un des documents les plus sinistres de l'humanité. ”

oblige les fonctionnaires à rédiger les actes en français et non plus en latin ou en dialecte local. Le même passe une alliance de revers, pour des raisons géopolitiques, avec le monde musulman, laquelle a duré trois siècles, jusqu'à l'arrivée de Bonaparte en Égypte, qui rompra la complicité entre les musulmans et la monarchie française. Si on avait dit à François I^{er}, devenu quasi italien, qu'il ne protégeait pas la culture

À LIRE



Le Roman de la France, de Vercingétorix à Mirabeau. Une histoire de la liberté, Laurent Joffrin
éd. Tallandier,
480 p., 21,90 €.

française, il aurait trouvé cela ridicule. Il a demandé qu'on ouvre des chaires d'études de l'arabe à la Sorbonne.

Pourquoi a-t-on envie de se faire raconter une histoire nationaliste rabougrie ?

C'est l'angoisse de l'ouverture. On la trouve dans les classes populaires, parce qu'elles en ont souffert. Mais ce ne sont pas les classes populaires qui achètent Zemmour, c'est une frange des classes moyennes et de la bourgeoisie qui s'estime assiégée et qui pense que la France traditionnelle s'est perdue dans la mondialisation et l'Europe, qu'il faut reconstituer cette souveraineté apprise à l'école. Et puis il y a eu aussi le choc de 1940, l'effondrement de l'armée française. Ça, c'est le mauvais génie français. Il y a une arrogance française doublée d'une angoisse de chute.

Propos recueillis par Nicolas Domenach



François I^{er} recevant dans la salle des Suisses de Fontainebleau (devant *La Grande Sainte Famille* de Raphaël), par Gabriel Lemonnier (c. 1814).

Économie

Capital, le remix

C'est l'essai de la rentrée. Un programme de « socialisme participatif », sorte de « super social-démocratie ». La possibilité d'un nouveau contrat social qui pourrait nous extraire de notre crise économique et politique semble toutefois éloignée.

Par Patrice Bollon

depuis la dissolution de l'URSS en 1991, le capitalisme n'a plus de contre-modèle réel – la Chine n'en proposant qu'un mode de gestion centralisé, économiquement performant mais, comme le montrent les événements de Hong Kong, politiquement peu exaltant. Il n'y a plus vraiment non plus d'« alternative », de représentation intellectuelle crédible d'un autre système possible – l'écologie pouvant difficilement passer pour telle, d'autant qu'elle peut bien se combiner avec un capitalisme intelligent. Ainsi que l'écrivait Jean Baudrillard il y a déjà vingt ans, elle lui offre la perspective d'un développement illimité car fondé sur un recyclage permanent.

Si elle ne l'explique pas, cette situation a indiscutablement favorisé l'essor de ce capitalisme d'« hubris », lancé dans une fuite en avant vertigineuse sans se soucier des dégâts collatéraux – l'explosion des inégalités, l'étranglement salarial des classes moyennes, le recours compensateur au crédit, etc., et tous les désordres qui en ont résulté : la crise globale de 2008, celle qui, inéluctablement, vient, l'instabilité sociale



Thomas Piketty.

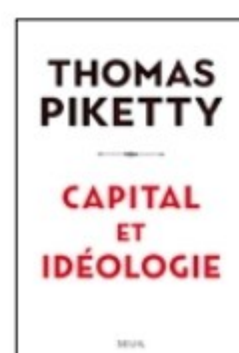
et politique, la montée des « populismes »... Cette situation est la toile de fond aussi bien de la réflexion conjoncturelle du journaliste économique Romaric Godin (*lire p. 21*) que du nouvel opus de Thomas Piketty, *Capital et idéologie*, six ans après le succès mondial (2,5 millions d'exemplaires) du *Capital au XXI^e siècle*, dont il constitue en quelque sorte la « suite ».

POUR UNE SOCIÉTÉ « OUVERTE »

Le second terme du titre donne la clé de l'ouvrage : pour l'auteur, les « régimes inégalitaires » apparus dans l'histoire ne reposent pas sur des raisons économiques ou technologiques. Il n'y a pas pour cet antimatérialiste, comme pour Marx, un développement des « forces productives » qui déterminerait l'apparition de « modes de production » successifs et leur remplacement par de plus adaptés. Ceux-ci ne tiennent que

par leur « idéologie », au sens du système d'idées qui les « légitime » et d'où procèdent toutes leurs institutions. S'ensuit une interminable première partie dans laquelle l'essayiste passe en revue les divers modes historiques d'organisation de l'inégalité : du système « trifonctionnel », fondé sur la division en trois classes, les religieux, les guerriers et les producteurs et marchands, dont Georges Dumézil avait fait la caractéristique des sociétés indo-européennes, au présent « hypercapitalisme », en passant par les régimes esclavagistes, coloniaux, le « propriétaireisme » (le système de sanctification de la propriété privée) des XIX^e et début du XX^e siècles européens, et la social-démocratie de l'après-1945.

Thomas Piketty ne respecte pas toujours l'objectif proclamé de son enquête : expliquer comment ces régimes obtiennent le consentement de leurs sujets grâce à leurs discours justificateurs. S'il montre bien que, avant de se muer en une chape de plomb, la propriété privée a rempli un rôle émancipateur face aux ordres de l'Ancien Régime, il a plus de mal – on le comprend – à faire une démonstration similaire sur l'esclavagisme et le colonialisme, lesquels ont pourtant été défendus par de grands esprits comme Aristote et Tocqueville. Il n'appartient pas à la gauche morale pour rien... Mais cela n'est pas si grave. Ce large tour d'horizon historico-social lui permet d'actualiser certaines de ses études antérieures, en particulier sur les



Capital et idéologie,
Thomas Piketty,
éd. Seuil, 1232 p., 25 €.



inégalités de patrimoine, bien plus aiguës encore que celles de revenu – les 50 % les plus pauvres n’ayant jamais possédé, dans tous les systèmes, que des miettes de la propriété totale, de zéro et même moins de zéro dans les sociétés esclavagistes (en raison du statut de « débiteurs » des esclaves à l’égard de leurs maîtres propriétaires) à 5 % et 10 % au maximum ailleurs. Ce panorama lui permet de rejeter l’idée que l’égalité serait un trait naturel à certaines cultures et non à d’autres. Il montre ainsi combien le discours républicain français d’une « nation de petits propriétaires » égaux entre eux est un leurre, la Révolution ayant accouché d’un système aussi clivé sur ce point que l’Ancien Régime. Il

rappelle que le pays occidental actuellement le plus inégalitaire, les États-Unis, fut jusqu’en 1910-1920 à la pointe du combat pour une société « ouverte » ; et, à l’inverse, qu’avant de s’imposer comme le paradis de la social-démocratie égalitaire (ce qu’elle est de moins en

“ Le discours républicain d’une nation de propriétaires égaux est un leurre. ”

moins depuis 1990), la Suède était au début du XX^e siècle celui où le pouvoir de la propriété se faisait le plus écrasant car associé à un système politique censitaire particulièrement fermé.

Cette partie historique fournit à Thomas Piketty l’occasion de revenir

sur les limites d’une social-démocratie pour laquelle il éprouve une sympathie non dissimulée, mais qui s’est révélée incapable de « réaliser l’égalité » – ce dont il rend responsable son manque de renouvellement en matière d’idées et son repli sur un cadre national. On

comprend alors très vite quel contre-programme il va lui opposer. Mais, avant cela, il insère un long développement sur l’évolution de la base des partis politiques. Celle-ci n’est plus « classiste », déterminée par des enjeux de revenu et de patrimoine, mais fondée sur un système d’« élites multiples ». Les partis de gauche, en France, aux États-Unis (les démocrates) et en Grande-Bretagne (les travaillistes), ne représentent plus les

••• ouvriers et employés. Ils sont devenus les organisations des plus diplômés. En a surgi ce que l'économiste nomme la « gauche brahmane » – un vocable appelé à un grand avenir –, à laquelle il oppose une « droite de marché », avec des empiètements constants de la seconde sur la première. Là aussi, on comprend où il veut en venir : la désaffection des classes populaires à l'égard de la gauche et leur choix pour des populismes, qu'il préfère appeler des « nativismes » (parce qu'ils reposent sur la défense des « natifs » vis-à-vis des non-natifs immigrés), n'ont rien de fatal. On peut changer cette donne par un programme agressif de sortie du capitalisme, celui-ci étant défini comme l'« extension du propriétérisme à l'âge de la grande industrie ».

À cet effet, Thomas Piketty préconise le retour à un impôt sur les revenus très fortement progressif, avec des taux de 80-90 % sur les plus élevés, venant financer un large État social, notamment sur le plan éducatif – l'éducation étant pour lui la clé de la lutte contre les inégalités. Il propose l'instauration d'un impôt annuel sur les patrimoines lui aussi très progressif et un renforcement radical des taxes sur les successions, afin que la propriété se renouvelle en permanence, qu'elle devienne « temporaire ». Et il adjoint à ces mesures un approfondissement, dans les entreprises, du système de propriété sociale de la cogestion allemande, avec, en bonus, une dotation

en capital remise à chaque individu à 25 ans, à la manière d'un « héritage pour tous » permettant à chacun de démarrer dans la vie à armes égales. Il fixe même cette dotation à 60 % du patrimoine moyen, soit pour la France à 120 000 euros. Enfin, pour déjouer la concurrence et l'évasion fiscales, il milite pour des accords transnationaux – son projet étant appelé, pour rester viable, à s'internationaliser.

BÂTIR UNE ALTERNATIVE

Ce programme de « socialisme participatif » n'a bien sûr rien d'anodin. En un temps où une droite rance croit avoir gagné la « bataille des idées » parce qu'elle fait du bruit dans les médias, il montre que la gauche a les moyens de reprendre l'initiative. Et il va sans nul doute influencer les débats en Europe et aux États-Unis chez les démocrates, tentés par la désignation d'un candidat « socialiste » pour les élections de 2020, capable de rameuter les minorités contre Trump. Mais, en dépit de sa cohérence et de son caractère « concret », chiffré dans ses moindres détails – on croit lire la plateforme d'un ex-courant de gauche du PS –, ce projet est-il en mesure de réaliser ce « dépassement du capitalisme » qu'il vise ? Il repose presque exclusivement sur des mesures fiscales. Or, outre la difficulté de surmonter les égoïsmes nationaux, comme l'illustre cette taxe Gafa si lente à s'établir alors qu'elle bénéficierait à

tous les États (sauf, bien sûr, à l'Irlande, devenue au sein de l'UE un paradis fiscal...), sa principale faiblesse vient du fait qu'il ne traite de la question de l'égalité que sous l'angle de la redistribution de la richesse produite, non de sa production. *Capital et idéologie* n'inclut aucune théorie économique qui viendrait asseoir son projet. On n'y trouve ni réflexion poussée sur la financiarisation explosive actuelle ni analyse en profondeur des causes et des effets potentiels de la politique de taux d'intérêt zéro des banques centrales.

Thomas Piketty est un économiste qui ne fait, au fond, pas d'économie. Il

“ Thomas Piketty est un économiste qui ne fait pas d'économie. ”

établit des statistiques, en tire des actions politiques, mais sans jamais préciser le lien entre les unes et les autres, sinon *via* la victoire électorale d'une gauche redevenue subitement, par enchantement, « classiste ». Or, contrairement à ce qu'il soutient, la dérive de la social-démocratie dans les années 1980-2000 ne s'explique pas seulement par son manque d'imagination. Elle relève surtout de sa difficulté à bâtir une « alternative » de l'intérieur d'un système où certains éléments contraires demeurent actifs. Expliciter, même à titre d'hypothèse, la dynamique du régime que l'on prétend changer n'est, dans ces conditions, pas un luxe inutile. C'est la condition *sine qua non* d'une transformation réelle réussie.

Malgré ses qualités informatives, *Capital et idéologie* apparaît de ce fait un peu comme un remix politique du *Capital au XXI^e siècle*, loin de l'élaboration d'un nouveau contrat économique et social analogue à ce que fut dans l'après-guerre l'organisation « fordiste », issue en partie de la *Théorie générale* de Keynes. Celle-ci n'a certes pas aboli le capitalisme. Mais elle en a permis une version économiquement florissante et plus juste sur le plan social. Avec son projet abstrait et volontariste, le navire de Piketty paraît, lui, plus ou moins condamné à rester à quai. ■



Le G7 organisé en France en août 2019.

L'ACTE II DU QUINQUENNAT MACRON RESSEMBLERAIT-IL À SON ACTE I ?

Dans *La Guerre sociale en France* (La Découverte), Romaric Godin soutient que le macronisme correspond à la conversion forcée de la France, après plusieurs tentatives avortées, au néolibéralisme. Une thèse qui minore les possibles évolutions imposées par la conjoncture.



Le 17 novembre 2018, commençait le mouvement des gilets jaunes.

FREDERIC SCHEIBER/HANS LUCAS/VIA AFP

Par son titre, qui évoque celui de la célèbre brochure de Marx sur la Commune de Paris, *La Guerre civile en France* (1871), et la collection où il paraît, les « Cahiers libres » de La Découverte, *La Guerre sociale en France* affiche d'emblée son caractère « engagé ». La thèse de son auteur est particulièrement offensive : Macron représenterait, après les essais infructueux de Raymond Barre en 1976, de Juppé en 1995, de Villepin en 2005-2007, etc., la première tentative aboutie d'implanter en France le néolibéralisme – Romaric Godin le définissant non comme un ultra-libéralisme mais comme un « libéralisme d'État », dans lequel ce dernier abandonne sa neutralité pour favoriser le capital aux dépens du travail. On reconnaît ici l'argument marxiste classique qui fait dériver la « révolution conservatrice » opérée dans les pays développés à partir des années 1980 d'une lutte contre la baisse des taux de profit. Et il n'est pas

entièrement indu. Depuis une trentaine d'années, le partage du revenu entre capital et travail évolue au détriment de ce dernier. La suppression par Macron de l'ISF, l'introduction d'une *flat tax* proportionnelle (et non plus progressive) sur les revenus du capital, la baisse des impôts sur les sociétés, etc., ainsi que la loi Travail 2018, correspondent bel et bien à une stratégie de cet ordre. En même temps, l'analyse reste incomplète. Romaric Godin oublie en effet que l'ancien « modèle hybride » français, un mixte de social-démocratie et de libéralisme faible qui a ses faveurs, est loin d'avoir rencontré le succès dont il le crédite. Alors que les PIB par habitant, une des mesures les plus pertinentes de la création de richesse par les pays, de la France et de l'Allemagne étaient quasi équivalents en 2008, celui des Allemands est aujourd'hui supérieur de 5 000 euros annuels au nôtre. C'était d'ailleurs là un des thèmes de la

campagne de Macron en 2017, et qui avait séduit une partie de la gauche : la nécessité d'une « modernisation » de notre pays afin qu'il « reste dans la course ». Le problème est que Macron, dans son acte I, s'en est tenu à cet objectif, générant la révolte des gilets jaunes. Or celle-ci modifie les données. Elle a poussé le gouvernement à une relance de la consommation et, comme le montre le renvoi des mesures sur les retraites à l'après-municipales, l'a rendu plus circonspect quant à sa volonté de réforme. Ce changement d'attitude est corroboré par la conjoncture actuelle : la crise des gilets jaunes a eu paradoxalement l'effet positif – on pourrait parler d'une « ruse de la raison » hégélienne – d'assurer cette année à la France une croissance certes modeste (1,3-1,4 %) mais qui tranche avec l'état de quasi-récession dans lequel l'Allemagne, du fait de la guerre commerciale entre les États-Unis et la Chine, est entrée. Les conclusions dramatisantes de l'auteur sur un accroissement de la guerre sociale en France et l'apparition d'un « libéralisme autoritaire » venant le contrecarrer ne semblent, de ce fait, plus aussi automatiques. On peut même imaginer que de ce nouveau contexte naisse une politique plus équilibrée entre la nécessaire modernisation de la France et la tout aussi indispensable solidarité économique et sociale. Contrairement à ce que soutient Romaric Godin, rien n'est donc joué. Mais le chemin n'est pas aisé qui conduirait à un nouveau « contrat social » plus satisfaisant pour l'avenir de notre pays et sa stabilité politique. C'est tout l'enjeu de l'acte II du quinquennat Macron. **P. B.**

en couverture

Police de la pensée, contrôle

ORWELL

POURQUOI ILS

I TOLD YOU...

ILLUSTRATION UGO BIENVENU POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE



social, manipulation du vivant...

- HUXLEY ONT RAISON

NO, I TOLD YOU !





KEVIN LAMARQUE/REUTERS

Donald Trump en conférence de presse à la Maison Blanche, février 2017. Ci-dessus, à gauche, l'intronisation de Trump, à droite, celle d'Obama.

Littératures comparées

Au nom du pire

Aldous Huxley prévoyait une dictature *soft*, George Orwell un régime de surveillance hyper-autoritaire. Et si – en même temps – ils avaient eu tous les deux raison ?

Par Alexis Brocas et Aurélie Marcireau

des passages de *1984* ré-écrits dans des exemplaires vendus sur Amazon par des éditeurs sauvages, de sympathiques assistants vocaux qui vous espionnent, un leader mondial qui prône les « faits alternatifs »... George Orwell l'avait imaginé dès 1948. De grandes entreprises dont l'objectif est de capter notre attention et

de conditionner nos comportements d'achat, un chercheur chinois – He Jiankui – qui modifie des embryons pour les rendre résistants au VIH, une oligarchie qui détient plus de la moitié des richesses mondiales... Huxley, n'en demandait pas tant quand il écrivait *Le Meilleur des mondes* en 1931. Orwell et Huxley n'ont jamais été aussi actuels, et notre monde semble souvent mêler le pire de leurs univers. Ce sont ces auteurs

de dystopies (*définition p. 31*) pensées à l'heure des totalitarismes du XX^e siècle qui peuvent nous servir de grilles de lecture au XXI^e siècle.

En 1985, Neil Postman, dans son essai *Se distraire à en mourir*, estimait que *1984* était passé et définitivement dépassé, tandis que le cauchemar de Huxley était en train de se réaliser. « Obnubilés que nous étions par la sombre vision d'Orwell, nous avons oublié une autre



US NATIONAL PARK SERVICE/HO/AFP-EWEL SAMAD/HO/AFP

prophétie un peu moins bien connue mais tout aussi inquiétante : celle d'Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes*, écrivait le grand théoricien de la communication. Puis les événements de 1989, et notamment la chute du mur de Berlin, ont semblé enterrer les totalitarismes, et avec eux Orwell. N'allions-nous pas vers le meilleur des systèmes possibles ?

L'OBSESSION DU BONHEUR

Voilà que, trente ans plus tard, l'élection de Donald Trump a propulsé *1984* en tête des ventes. Le rapport à la vérité, thème central du chef-d'œuvre d'Orwell, est redevenu l'une des questions clés de nos sociétés alors que la Chine nettoie son histoire récente, que Trump valide des fausses informations et qu'aux États-Unis un réseau d'intellectuels organise une « guérilla des archives » pour compiler et conserver les données notamment climatiques afin d'éviter qu'elles soient altérées par l'administration Trump. Altérées ? Oui, comme le fait Winston, anti-héros de *1984*, qui réécrit les journaux officiels en permanence pour les adapter aux vérités fluctuantes du gouvernement de l'Océania.

Dans *1984*, la vérité n'a plus cours, le langage est appauvri à dessein pour réduire la pensée, et la surveillance est omniprésente. Comme si la réalité de Winston était un peu la nôtre, et son télécran un ancêtre de nos objets connectés. Les minutes de haine du régime ressemblent aux torrents de boue déversés sur les réseaux sociaux. Et que dire de

Biographies

IN MY POINT OF VIEW...

Tous deux visionnaires, l'un issu de la classe supérieure, l'autre de la classe moyenne, Huxley et Orwell ne voyaient pas l'avenir du même œil.

Huxley et Orwell eurent en commun la capacité de projeter leur imagination dans l'avenir et leurs idées dans un roman, une inclination vers le pacifisme ainsi que la nationalité britannique. Pour le reste, difficile de les rapprocher sur le plan personnel. D'un côté, Huxley, malade des yeux, né dans une famille d'intellectuels portée sur la littérature et la science, qui dépeint la bonne société dans le roman *Contrepoint* (1928). Un penseur iconoclaste, aussi, qui s'intéressa aux drogues et aux philosophies orientales, devint une vedette aux États-Unis et demanda sur son lit de mort une injection de LSD (qu'il obtint). De l'autre, Eric Blair, le futur Orwell : un enfant de la classe moyenne britannique, qui fut boursier pendant toutes ses études, puis policier en Birmanie, explora les bas-fonds de Londres et de Paris (*Dans la déche à Londres et à Paris*) (1933) et partagea la vie des mineurs du nord de l'Angleterre (*Le Quai de*

Wigan) (1937). Esprit engagé, Orwell combattit en Espagne dans les rangs du Poum, organisation marxiste antistalinienne, fut socialiste et pacifiste, puis, avec la Seconde Guerre mondiale, socialiste et patriote. Il écrivit néanmoins en pleine guerre *La Ferme des animaux* – qui embarrassa l'Angleterre par sa critique implicite de Staline, alors un allié. Après avoir achevé *1984*, il mourut de la tuberculose, qui l'avait affligé toute sa vie. C'est peu dire que les deux hommes ne considéraient pas l'avenir depuis la même perspective. Et pourtant, leurs visions se rejoignent. Et leurs vies se sont croisées bien avant qu'ils ne connaissent la célébrité. Cela eut lieu en 1918, au collège d'Eton, dans les environs de Londres, où Orwell étudiait et où Huxley fut, un an durant, un professeur de français chahuté, et cependant charismatique. Plus tard, ils se sont lus et ont correspondu (*lire l'extrait d'une lettre p. 27*). **A. B.**



THE GRANGER COLL. NY/AURIMAGES

Aldous Huxley (1894-1963).



BRIDGEMANIMAGES.COM

George Orwell (1903-1950).

... cette consommation croissante d'opiacés aux États-Unis, de drogues, de médicaments pour dormir et d'antidépresseurs (*lire p. 29*), tel le soma du *Meilleur des mondes* gobé à tout moment de la journée pour calmer les émotions, les peurs, anesthésier la pensée.

Huxley dénonce dans son livre une société formée d'individus clonés, hiérarchisés, conditionnés, et « libérés » des liens familiaux ou amoureux. Givrée de divertissement et de drogue, la population y aime sa servitude. Une poignée de dirigeants mondiaux la gouverne. Ils ont fait disparaître Shakespeare au nom de la stabilité et de l'obsession du bonheur...

Toujours dans son essai consacré à la télévision (mais encore pertinent à l'heure de la Toile mondiale), Neil Postman expliquait : « Orwell craignait ceux qui interdiraient les livres. Huxley redoutait qu'il n'y ait même plus besoin d'interdire les livres car plus personne n'aurait envie d'en lire. Orwell craignait qu'on nous cache la vérité. Huxley redoutait que la vérité ne soit noyée dans un océan d'insignifiances. » Huxley constate lui-même dans *Retour au meilleur des mondes* : « Dans *1984*, le contrôle sur les gens s'exerce en leur infligeant des punitions. Dans *Le Meilleur des mondes*, il s'exerce en leur infligeant du plaisir. » Encore une fois, Neil Postman voit juste lorsqu'il explique qu'il est plus facile de discerner un monde orwellien et de s'y opposer que de reconnaître

leur capacité de penser ». Une vision qui frappe par sa pertinence.

Que pensaient-ils l'un de l'autre ? En 1942, dans un article de *Tribune*, Orwell évoque *Le Meilleur des mondes* – qu'il juge littérairement remarquable mais politiquement peu pertinent. En 1949, Huxley envoie à Orwell ses commentaires sur *1984* – qu'il estime moins visionnaire que son propre livre (*lire p. 27*). S'ils parviennent à des conclusions divergentes, Huxley et Orwell ont

néanmoins emprunté des chemins littéraires parallèles. Tous deux inventent des mondes qui auraient fait table rase de notre présent tout en s'appuyant sur ses pires travers : goût du divertissement et servitude chimique pour Huxley ; totalitarisme et transformation de la réalité en matière ductile pour Orwell. Autre originalité : ce sont ces mondes terriblement dysfonctionnels qui constituent le sujet des deux livres. Les personnages existent d'abord pour nous les faire

LA FOI ORWELLIENNE



Adaptation de *1984*, réalisée par Michael Radford et sortie en 1984.

« Tout ce que j'ai écrit de sérieux depuis 1936, chaque mot, chaque ligne, a été écrit, directement ou indirectement, contre le totalitarisme et pour le socialisme démocratique tel que je le conçois », précise Orwell dans son « Pourquoi j'écris », en 1946. Le socialisme démocratique d'Orwell imprègne en tout cas *1984*, même s'il n'en fournit pas le sujet. Le fameux « livre de Goldstein » est un condensé de cette pensée politique. Orwell commence par une analyse paramarxiste : la société est divisée en trois classes (dirigeante, moyenne et prolétaire). Les révolutions sont bien le moteur de l'histoire, mais elles ne font que substituer, aux classes dirigeantes, les classes moyennes, et le prolétariat finit toujours écrasé. Mais la technique permet de sortir de cette histoire cyclique, en apportant aux hommes de toute classe un confort à peu près égal. « [...] dès le début du xx^e siècle, l'égalité humaine était encore techniquement possible. Il était encore vrai que les hommes n'étaient pas égaux par leurs dispositions naturelles et que les fonctions devaient être spécialisées en des directions qui favorisaient les uns au détriment des autres. Mais il n'y avait plus aucun besoin de distinction de classes ou de différences importantes de richesse. » Orwell imagine que les hommes, parvenus à cette égalité relative, en viendraient à manifester naturellement cette « décence commune » faite d'entraide et de bienveillance entre gens liés par un même sort et qui ne se jalourent pas. Mais voilà, « le paradis terrestre avait été discrédité au moment exact où il devenait réalisable (1) ».

A. B.

(1) Extrait du « livre de Goldstein », *Théorie et pratique du collectivisme oligarchique*, dans *1984*.

“ Ils ont fait disparaître Shakespeare au nom de la stabilité. ”

un monde huxleyien. En effet, nous savons reconnaître une prison, une violence. Moins une campagne d'abrutissement subtilement menée au nom du bonheur. Nous luttons plus facilement contre un Big Brother à moustache au sourire ambigu que contre un ennemi au visage béat de consommateur repu. Huxley redoutait que les gens en viennent « à aimer leur oppression, à adorer les technologies qui détruisent



visiter, même si Orwell et Huxley, tous deux excellents écrivains, n'oublient pas de les rendre humains. Et, pour que ces personnages guides fassent rejaillir les défauts de ces mondes, il importe qu'il s'agisse d'inadaptés. Orwell inflige ainsi à Winston Smith des pulsions sexuelles et littéraires (il écrit son journal) qui le poussent vers la rébellion. Huxley fait de son Bernard Marx un mâle Alpha (*voir lexique p. 31*) particulier : une dose d'alcool a été servie par erreur à son fœtus en éprouvette, lui donnant une allure d'avorton qui le rapproche des inférieurs labellisés Gammas. Les deux ouvrages sont des romans à idées : ils fourmillent de passages théoriques ou de discussions politiques. Le fameux livre de Goldstein (présenté, dans *1984*, comme le bréviaire des rebelles) expose ainsi, en creux, le « socialisme démocratique » d'Orwell (*lire p. 26*). Quant à Huxley, il instaure, dans *Le Meilleur des mondes*, un dialogue entre ses personnages et Mustapha Menier, l'un des dirigeants du régime, dialogue qui permet d'en extirper les rouages.

UN PLATON DYSTOPIQUE

Orwell et Huxley semblent avoir tiré leur œuvre de l'observation du présent à travers le prisme de leurs idées. En réalité, ils se fondent aussi sur une tradition littéraire ancienne, que le XX^e siècle appellera « dystopie ». Celle-ci consiste à construire une société future invivable fondée sur les travers du présent pour mettre en garde les lecteurs contre de possibles dérives. Ainsi Platon, qui, voulant détourner ses concitoyens athéniens de la démesure, imagina, dans son *Critias*, une fable sur une orgueilleuse cité ilienne anéantie par les dieux et cependant promise à une grande postérité – elle s'appelait l'Atlantide. Ou, plus près de nous, Jack London, qui, dans *Le Talon de fer* (1908), racontait une révolution (ratée) contre une dictature oligarchique ayant réduit les paysans au servage et anéanti la classe moyenne, et inventa ainsi la première dystopie moderne. Ou encore le Soviétique visionnaire Zamiatine : dans *Nous autres* (1920), il mit en scène un monde entièrement tayloriste, dont les habitants,

extrait

LE 21 OCTOBRE 1949, ALDOUS HUXLEY ÉCRIT À ORWELL POUR LUI LIVRER SES COMMENTAIRES DE LECTURE SUR 1984. Extrait :

« [...] Comme je suis d'accord avec tout le bien que les critiques ont dit de votre roman, je n'ai pas besoin de vous répéter, encore une fois, à quel point le livre est réussi et profondément important. Puis-je parler à la place du sujet du livre – la révolution ultime ? Les premiers éléments d'une philosophie d'une révolution ultime – cette révolution qui dépasse la politique et l'économie et vise à une subversion totale de la psychologie et de la physiologie de l'individu – peuvent être trouvés chez le marquis de Sade, qui se voyait comme le continuateur, le consommateur de Robespierre et Babeuf. La philosophie de la minorité dirigeante dans *1984* est un sadisme poussé à sa conclusion logique, et qui va au-delà du sexe et finit par le nier. Mais, en réalité, l'idée que cette « politique de la botte sur la figure » puisse durer indéfiniment semble douteuse.

Je crois personnellement que l'oligarchie dirigeante trouvera des moyens moins difficiles et dispendieux de gouverner et de satisfaire son goût du pouvoir, et que ces moyens ressembleront à ceux que j'ai décrits dans *Le Meilleur des mondes*. [...] »

D'ici une génération, je crois que les dirigeants du monde découvriront que le conditionnement des enfants et la narcohypnose sont des instruments de gouvernement plus efficaces que les matraques et les prisons ; et que le goût du pouvoir peut être tout aussi bien satisfait en amenant, par la suggestion, les gens à aimer leur servitude, plutôt qu'en les contraignant à obéir à coups de pied ou de fouet. Autrement dit, j'ai le sentiment que le cauchemar décrit dans *1984* est voué à se moduler en un autre cauchemar, qui ressemblera davantage à ce que j'ai décrit dans *Le Meilleur des mondes*. Ce changement sera le résultat d'un besoin d'efficacité accru. Entretemps, bien sûr, une guerre biologique et atomique à grande échelle aura peut-être lieu – et, dans ce cas, nous aurons droit à d'autres sortes de cauchemar, à peine imaginables.

Merci encore pour le livre,

Bien sincèrement,

Aldous Huxley

nommés selon des codes, habitent des maisons transparentes. Faut-il s'étonner si Orwell avait perçu, entre *Zamiatine* et Huxley, des similitudes criantes ?

Depuis, c'est comme si, à chaque moment de la modernité, correspondait une dystopie. Celle qui marque nos années s'appelle *La Servante écarlate* : écrite en 1985 par la Canadienne Margaret Atwood et remise sur le devant de la scène par la série qui en a été tirée, elle décrit une société fondée sur la sujétion des femmes – thème qui résonne très fort avec les préoccupations des féministes modernes. Un nouveau volume est prévu pour cette année.

Si *1984* et *Le Meilleur des mondes* sont si souvent invoqués aujourd'hui, c'est autant pour leurs qualités littéraires que pour leur portée visionnaire : il est facile de décrire la Chine comme un régime

orwellien et l'Occident comme relevant de Huxley, ainsi que le fit récemment *The New York Times*. Mais, pour rendre justice à la clairvoyance de ces deux romanciers, il importe aussi de dire là où leurs visions s'éloignent de notre présent. Le monde totalitaire d'Orwell, avec son pouvoir incarné par un visage mystérieux, sa guerre de basse intensité indispensable à sa stabilité, ses bureaucrates pléthoriques et son obsession pour le langage n'est pas accompli – même si la Chine s'en approche. De même, les mutants de Huxley, nés de fœtus poussés en cuves, et leur société de castes immuables attendent encore leur avènement – même si les pensées transhumanistes de la Silicon Valley et de la Chine pourraient y concourir... Messieurs les dictateurs et apprentis sorciers, encore un effort ? ■

Évolutionnisme

Eugénisme appliqué et foire aux immortels

Le Meilleur des mondes et ses humains préformatés est-il pour demain ? En tout cas, les Gafam consacrent dès aujourd'hui des milliards de dollars pour nous abonner à la vie éternelle.

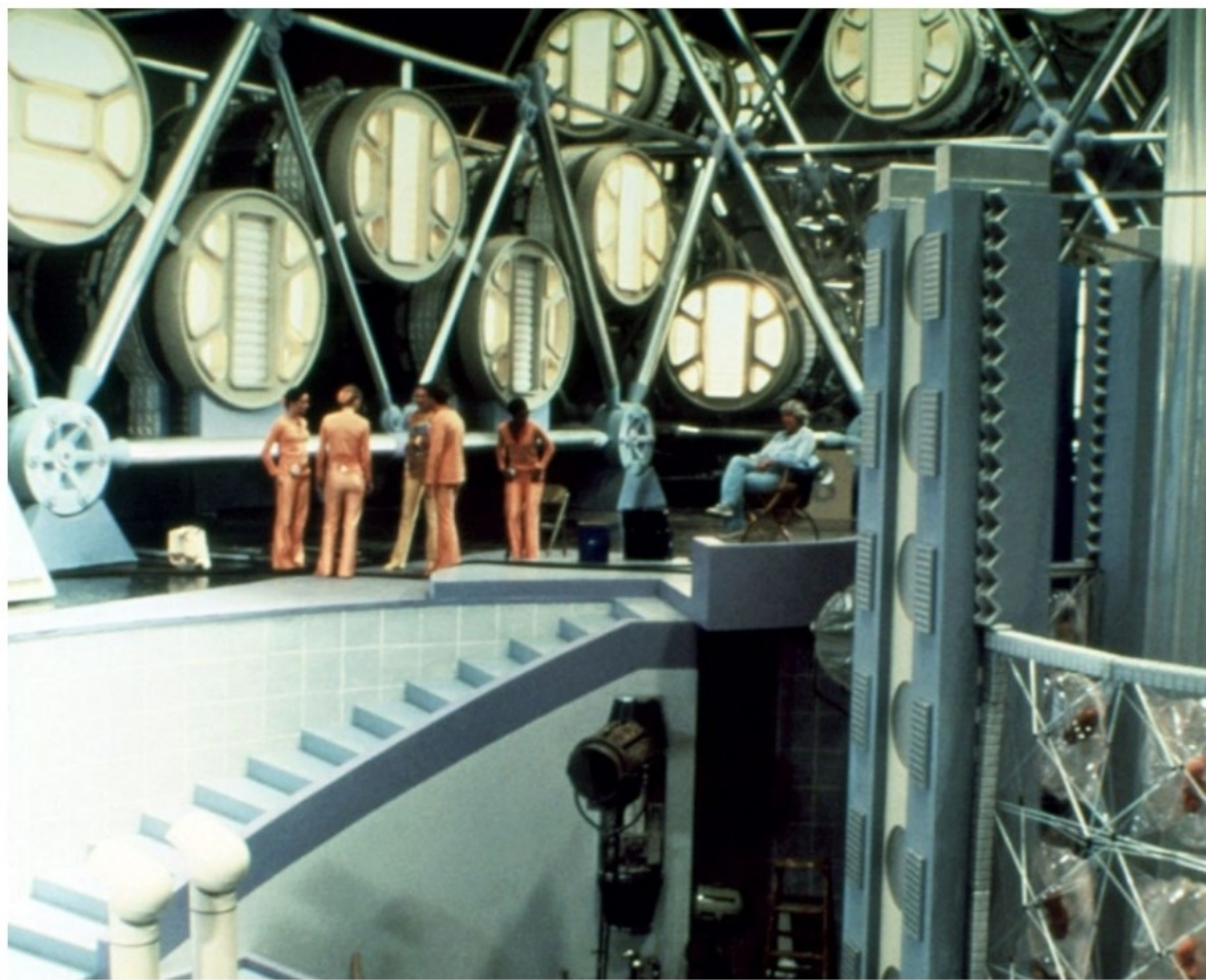
Par Axel Kahn



Double hélice d'ADN.

La famille Huxley est profondément marquée par les débats autour de la théorie de l'évolution de Darwin et de son interprétation eugéniste selon Francis Galton. Le grand-père d'Aldous, Thomas Henry Huxley, est un compagnon de Charles Darwin, son « bouledogue », dit-on, un défenseur acharné de ses travaux et de ses conclusions. Après le considérable succès de leur dérive eugéniste en Allemagne, en Europe du Nord, en Amérique du Nord et ailleurs, les deux petits-fils de Thomas Henry adoptent dans l'entre-deux-guerres des positions différentes, pour l'essentiel opposées.

Médecin généticien et essayiste, **Axel Kahn** préside depuis juin 2019 la Ligue contre le cancer. Il a récemment publié *L'Éthique dans tous ses états* (L'Aube, 2019).



Adaptation télévisée du *Meilleur des mondes* par Burt Brinckerhoff (1980).

Julian est un idéologue de l'eugénisme alors que son frère Aldous est, comme George Orwell, habité par l'idée du totalitarisme et vite gagné par le mysticisme. Il est un penseur de l'idée de la servitude volontaire programmée chez des êtres par la technologie biologique, au centre de sa description du « meilleur des mondes ».

Que la méthode utilisée pour produire des humains de meilleure qualité soit le contrôle des mariages et de la reproduction (eugénisme positif initial de Francis Galton), la stérilisation des êtres de qualité inférieure, voire leur élimination (eugénisme négatif), ou encore la biotechnologie imaginée par Aldous Huxley et vantée par les transhumanistes



modernes, le but est le même : adapter la population à des normes préfixées. Les esclaves volontaires des classes inférieures du *Meilleur des mondes* réservés aux tâches d'exécution, les élites Alphas du roman comme les trans-humains immortels et d'intelligence supérieure des fantasmes d'aujourd'hui, ne sont que des variations du même dessein vaguement démiurgique d'une zootechnie humaine.

REDRESSER L'OBLIQUE

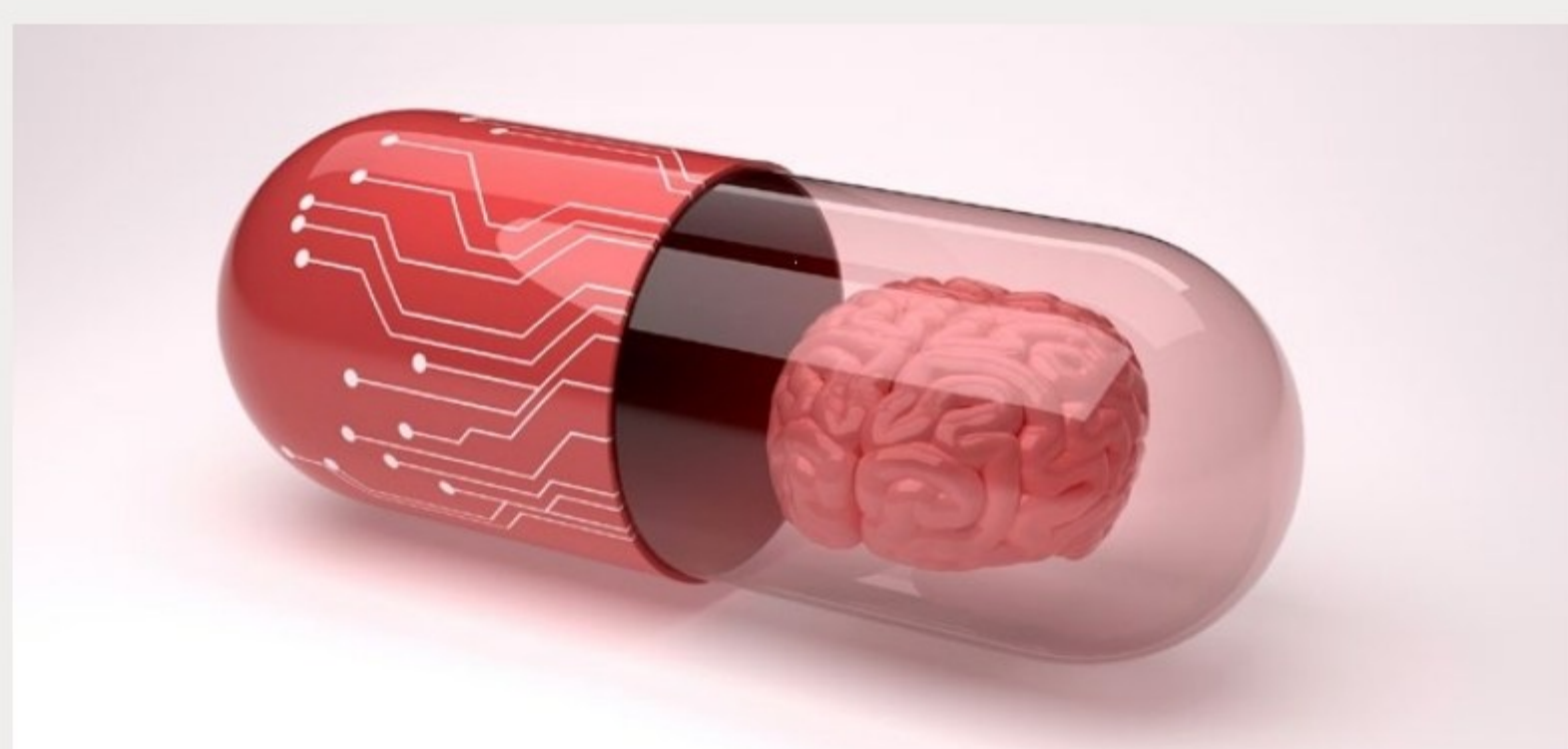
Les racines d'une pareille quête sont très anciennes, les parents ayant sans doute toujours désiré avoir de « beaux enfants ». Pour ce faire, ils ont surtout eu recours jadis à des procédés de

l'ordre de la religion, de la sorcellerie et de la magie. Cependant, les exemples d'élimination directe ou d'absence de soins aux bébés de mauvaise qualité sont nombreux dans l'Antiquité, à Sparte et à Rome, par exemple. La quête de l'immortalité est un fantasme multimillénaire alors que, au III^e siècle de notre ère, Plotin assigne une mission à l'humanité : « Si tu ne vois pas encore ta propre beauté, fais comme le sculpteur d'une statue qui doit devenir belle : il enlève ceci, il gratte cela... De la même manière, toi aussi, enlève tout ce qui est superflu, redresse ce qui est oblique. » La théorie de l'évolution a

fourni un cadre de pensée scientifique à des aspirations anciennes, tandis que les technologies ont progressivement développé les outils pour les atteindre. Ce sont là les ressorts d'une idéologie scientifique telle que définie en 1970 par Georges Canguilhem, des préjugés anciens qui revêtent les oripeaux d'une science moderne pour se renforcer. Les



EVERETT/RUE DES ARCHIVES



HARYGIT/SHUTTERSTOCK

Toxicologie LA PAROLE EST À LA DÉFONCE

De l'usage des drogues en toute occasion pour éloigner la douleur et pacifier les rapports sociaux.

« Communauté, identité, stabilité » est la devise du *Meilleur des mondes*. La société imaginée par Huxley ne jure que par la stérilisation... et pas seulement des cellules et objets mais également des liens humains avec la disparition des relations amoureuses et familiales. « Pas de civilisation sans stabilité sociale, pas de stabilité sociale sans stabilité individuelle », dit l'un des dirigeants du régime. Cette pacification des rapports sociaux est obtenue par le divertissement et un usage immodéré d'une drogue : le soma. Cette substance permet de soigner les douleurs physiques, mais également l'anxiété, d'annihiler passions et colères, et surtout d'éviter de réfléchir. « À présent – voilà le progrès – les vieillards travaillent, les vieillards pratiquent la copulation, les vieillards n'ont pas un instant, pas un loisir, à arracher au plaisir, pas un moment pour s'asseoir et penser, ou si jamais, par quelque hasard malencontreux, une semblable crevasse dans le temps s'ouvrait béante dans la substance solide de leurs distractions il y a toujours le soma, le soma délicieux, un demi-gramme pour un répit

d'une demi-journée, un gramme pour un week-end, deux grammes pour une excursion dans l'Orient somptueux, trois pour une sombre éternité sur la lune [...]. » Cette omniprésence des drogues résonne étrangement avec la crise sanitaire due à la consommation exponentielle d'opioïdes qui frappe les États-Unis et commence à atteindre la France, déjà grande consommatrice d'anxiolytiques. Dans le livre de Huxley, une femme retourne vivre dans le « meilleur des mondes » après des années chez les « sauvages » (qui eux s'abrutissent d'alcool). Pour elle, retrouver la civilisation consiste avant tout à gober du soma. Alors que son fils, un sauvage, appelle les citoyens du meilleur des mondes à redevenir libres en se débarrassant du même soma, la mère s'en abrutit à en mourir. Une préoccupation contemporaine. Dans l'un des livres phares de cette rentrée littéraire, *Mon année de repos et de détente*, la romancière Ottessa Moshfegh raconte comment son héroïne décide de se gaver de médicaments et de somnifères pour « s'absenter » du monde une année. **A. M.**

●●● technologies convoquées dans le cas qui nous occupe sont les NBIC – nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives –, la rencontre du génie génétique, du numérique, des sciences de la matière et de l'intelligence artificielle : c'est la grande convergence mise en lumière en 2002 par un rapport américain de la National Science Foundation.

Le « meilleur des mondes » transhumaniste apparaît dès lors à portée de main, le construire structure un courant de pensée puissant, américain d'abord puis mondial. Né en Californie dans les années 1980, le mouvement transhumaniste s'est maintenant répandu dans l'ensemble des pays de haute technologie, notamment la France. Ses objectifs se situent bien dans la continuité des rêves ancestraux, ceux d'un eugénisme positif où les technologies maintenant accessibles se sont substituées aux pratiques faisant appel à des pouvoirs surnaturels. Les objectifs restent ceux du modelage d'une « transhumanité » libérée des contraintes de la maladie, de la souffrance et de la mort, d'une puissance physique et cérébrale démultipliée. Non pas dans un autre monde, mais dans le nôtre : il s'agit d'une pensée radicalement matérialiste dont le mysticisme est immanent, celui d'un humain au terme de son destin, celui de s'élever enfin aux attributs jugés jadis l'apanage de la divinité.

Cette présentation ne doit pas conduire à l'interprétation selon

extrait



La fraîcheur était alliée à d'autres désagréments sous forme de rayons X durs. Lorsqu'ils en arrivaient à être décantés, les embryons avaient horreur du froid. Ils étaient prédestinés à émigrer dans les tropiques, à être mineurs, tisserands de soie à l'acétate et ouvriers dans les aciéries. Plus tard, leur esprit serait formé de façon à confirmer le jugement de leur corps.

– Nous les conditionnons de telle sorte qu'ils se portent bien à la chaleur, dit Mr. Foster en conclusion. Nos collègues là-haut leur apprendront à l'aimer.

– Et c'est là, dit sentencieusement le Directeur, en guise de contribution à cet exposé, qu'est le secret du bonheur et de la vertu, aimer ce qu'on est *obligé* de faire. Tel est le but de tout conditionnement : faire aimer aux gens la destination sociale à laquelle ils ne peuvent échapper.

Le Meilleur des mondes, Aldous Huxley (trad. par Jules Castier)

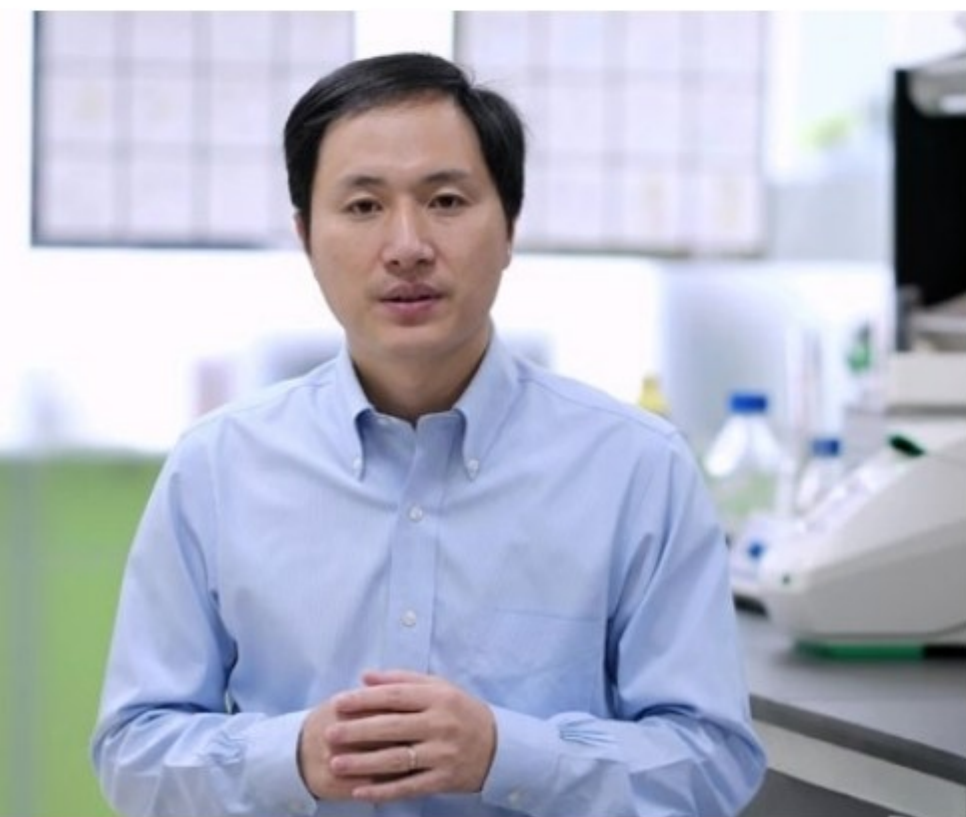
laquelle le transhumanisme ne serait qu'une sorte de secte laïque et scientifique aux fidèles folkloriques et groupusculaires. Il s'agit en fait d'un courant dominant de la société américaine et qui tend à le devenir dans les autres pays à haut niveau de développement scientifique et technologique. Raymond Kurzweil, informaticien de génie et prophète du concept de « singularité technologique », l'une des vedettes de la pensée transhumaniste, est depuis 2012 responsable de l'innovation en intelligence artificielle chez Google, l'une des firmes les plus puissantes du monde, dont l'immortalité est un objectif assumé. Les mêmes tendances traversent aussi, peu ou prou, les autres sociétés du groupe des Gafam. Des milliards de dollars sont dès lors consacrés à la poursuite de ce projet du nouveau « meilleur des mondes ».

HÉRÉDITÉ AMÉLIORÉE

En France, le courant est représenté par des penseurs de grande notoriété, du domaine de la philosophie, de la médecine, de l'économie et des sciences. C'est cependant en Chine que seront (que sont déjà) sans doute mises en œuvre les premières réalisations du projet transhumaniste. Il existe un éventail de raisons à cela, philosophiques, politiques et technologiques. Malgré les oppositions en principe radicales entre taoïsme, confucianisme, marxisme et libéralisme totalitaire, ces références de la pensée chinoise d'hier et d'aujourd'hui ont en commun le

lien étroit établi entre l'épanouissement des individus et leur place et leur rôle au sein du groupe. L'accroissement technologique de la performance de chacun apparaît de la sorte acceptable, voire désirable, si cela accroît celle de l'ensemble. Les Chinois sont majoritaires à juger légitimes les approches destinées à augmenter le quotient intellectuel potentiel des enfants à naître, quelles qu'elles soient. Sur le plan politique, et aussi en lien avec ce qui précède, la résistance en Chine à la perspective d'une « servitude volontaire » telle qu'évoquée par Aldous Huxley peut être plus faible qu'en Occident. Enfin, la Chine, rivale en progression croissante des États-Unis, maîtrise de mieux en mieux l'ensemble des NBIC, en particulier les biotechnologies et le champ de l'intelligence artificielle.

On ne peut de la sorte s'étonner que la première modification génétique destinée à « améliorer » les traits héréditaires de lignages humains ait été réalisée en 2019 dans ce pays. Il s'agit là d'une entreprise encore balbutiante, aux objectifs limités et aux fondements scientifiques sommaires. Pourtant, les jumelles Lulu et Nana resteront dans l'histoire comme les premiers humains à l'hérédité artificiellement modifiée. Pour rien ou si peu en ce qui les concerne ; pourtant elles sont là et vivent. La rencontre d'une science et d'une croyance engendre, ai-je rappelé, une idéologie scientifique. Et celle d'une idéologie et d'une technique puissante et évolutive ? Est-ce le meilleur ou le pire des mondes ? ■



Le scientifique chinois He Jiankui, « père » de jumelles génétiquement modifiées.



CAPTURES DE « LOFT STORY » / GAMMA

Jean-Édouard et Loana sous l'œil de Big Brother, dans « Loft Story » (2001).

Lexicologie

MAUDITS MOTS

Dystopie, Big Brother, mâle Alpha... Vadémécum pour s'orienter dans les œuvres des prophètes du contrôle social.

➤ BIG BROTHER

Dans *1984*, Big Brother est le visage – moustachu et inspiré de Staline – que s'est donné le pouvoir océanien. Nul ne sait plus si ce visage correspond à un être encore vivant ou qui a jamais existé. Aujourd'hui, l'expression Big Brother désigne tout pouvoir à la fois mystérieux et omnipotent, et elle a été largement déclinée : « Big Pharma » désigne ainsi l'industrie pharmaceutique, « Big Others » évoque une société où chacun surveille tout le monde... Par ailleurs, l'émission « Loft Story », qui lança la télé-réalité en France, s'appelait *Big Brother* dans ses versions étrangères.

➤ BIG DATA

Le big data désigne des ensembles de données trop volumineux pour être appréhendés par un esprit humain, et qui ne peuvent être exploités que par des outils informatiques spécifiques. Le big data offre des capacités de prédiction, de corrélation et d'analyse inégalées, et suscite de nombreux espoirs (entre autres dans le domaine médical) et de craintes (car il pourrait notamment devenir un formidable instrument de contrôle social).

➤ DYSTOPIE

C'est le contraire de l'« Utopie », ce pays parfait inventée par Thomas More en 1516, dont le nom est formé sur l'expression grecque *ou-topos* (le lieu de nulle part). Une « dystopie » désigne donc un monde assurément imparfait, comme l'indique la racine grecque *dys*, qui désigne la maladie ou la difficulté. La dystopie est devenue le nom d'un genre littéraire rassemblant des romans décrivant des mondes imparfaits.

➤ MÂLE ALPHA

En éthologie, l'expression mâle Alpha désigne le mâle dominant d'un groupe. Dans *Le Meilleur des mondes*, Huxley étend cette appellation aux humains : les Alphas sont les individus voués à être placés au sommet de la société. Aujourd'hui, ce terme se retrouve dans la novlangue du management. Pour un manager, un mâle Alpha est un individu qui se détache de son groupe par son caractère dominant.

➤ MEILLEUR DES MONDES

L'expression vient du penseur allemand Leibniz, qui, réfléchissant à l'existence du mal dans un monde créé par un Dieu absolument bon, en vient à conclure

que nous vivons dans « le meilleur des mondes possibles ». Voltaire s'en moque dans *Candide*, où Pangloss, le maître, répète la formule à son disciple malgré les infortunes dont ils sont victimes. Avant que la traducteur d'Huxley ne l'utilise comme antiphrase ironique pour intituler son roman.

➤ NOVLANGUE

Invention d'Orwell, la « novlangue » est la langue officielle de l'Océanie dans *1984*. Construite à partir de l'ancienne langue anglaise (« ancilangue »), elle cherche à simplifier et à réduire de manière drastique le vocabulaire afin de réduire la pensée. Pour cela, elle s'appuie notamment sur des couples d'antonymes (le contraire de « vivant » n'est plus « mort » mais « nonêtre »). Elle fait l'objet d'une annexe, à la fin du roman, à laquelle Orwell tenait beaucoup. Par extension, le terme novlangue est utilisé aujourd'hui pour désigner l'emploi d'un vocabulaire spécialisé qui obscurcit la pensée au lieu de l'éclaircir. Ainsi l'on parle de « plan de sauvegarde de l'emploi » en matière de licenciement collectif...

➤ POLICE DE LA PENSÉE

Dans *1984*, le premier crime est le « crime de pensée », qui consiste à réfléchir hors du cadre fixé par le régime. Sa répression est confiée à une « police de la pensée », qui a des oreilles partout et qui rappelle clairement le KGB par ses méthodes. Aujourd'hui, l'expression « police de la pensée » désigne les supposés gardiens d'une pensée unique – journalistes, artistes, hommes politiques –, qui monteraient des cabales contre tous ceux qui se mèleraient de penser autrement.

➤ ORWELLIEN

Comme l'adjectif kafkaïen, orwellien désigne d'abord ce qui se rapporte à l'œuvre d'Orwell, mais il est fréquemment utilisé pour décrire ce qui rappelle l'univers de *1984*. La Corée du Nord peut ainsi être qualifiée de régime orwellien, le big data d'invention orwellienne... **A. B.**

Surveillance

Enquête de reconnaissance

Entre caméras et algorithmes, la prolifération du contrôle numérique de tous nos faits et gestes ferait presque regretter l'archaïque Big Brother de George Orwell.

Par Gregory Claeys

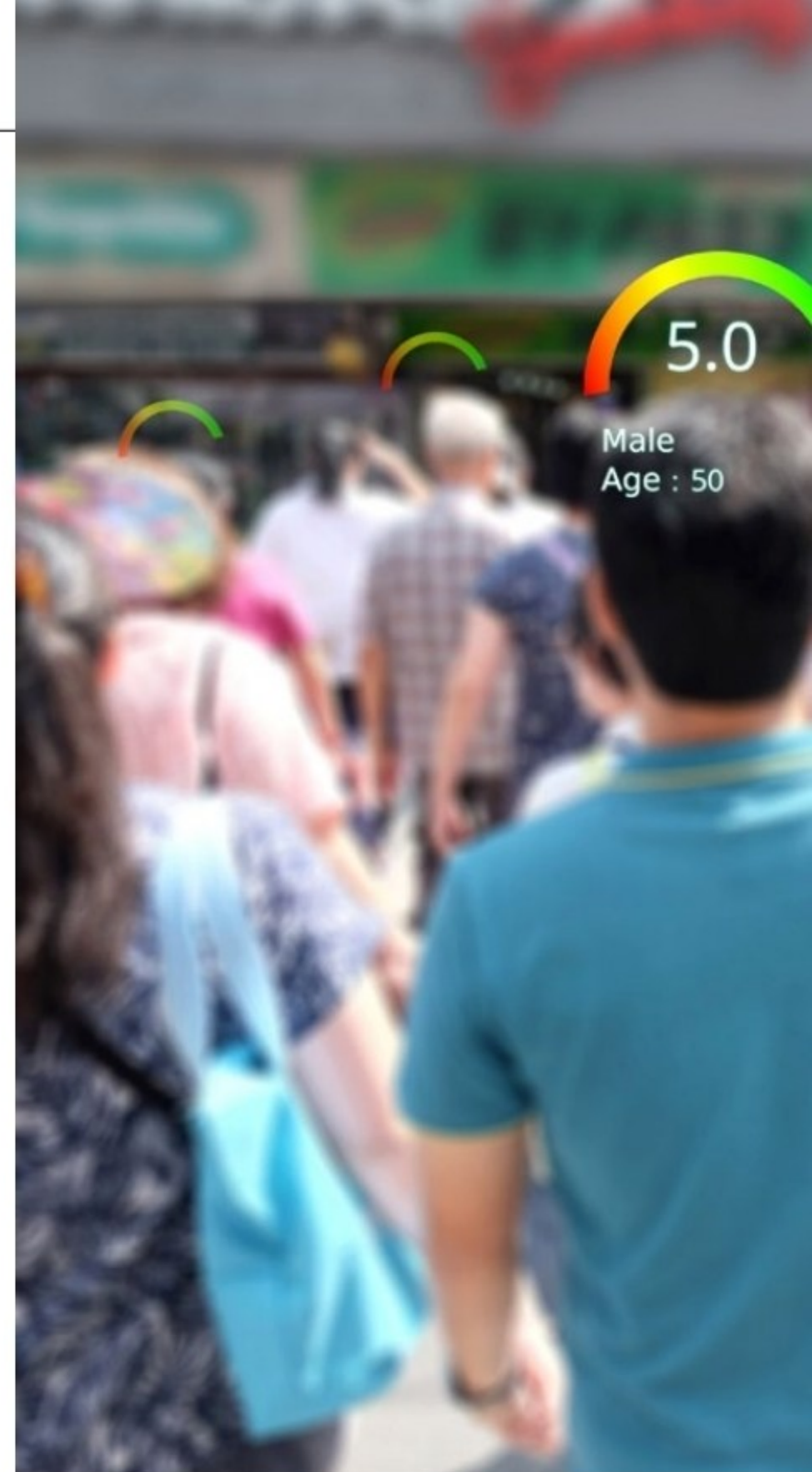
Si George Orwell, comme tant de visiteurs français, arrivait aujourd'hui gare St. Pancras, à Londres, il ne devrait marcher que quelques mètres jusqu'à King's Cross pour découvrir avec consternation la première expérience de technologie de reconnaissance faciale introduite en Grande-Bretagne en 2016. Les mêmes caméras, dont les algorithmes utilisent des capteurs 3D pour mesurer le visage, sont maintenant utilisées en Chine dans les banques, les hôtels et même les toilettes publiques. Ces systèmes sont capables de retrouver un visage humain dans une base de données de deux milliards d'images. En Chine, ils enregistrent également automatiquement les infractions civiles, telles que traverser la rue quand le feu piéton est rouge, et pénalisent le contrevenant en utilisant dans certains cas un score de « crédit social » qui évalue la fiabilité de chaque personne. Ce score peut amener des gens mal notés à perdre leur emploi ou à être privés d'accès aux transports en commun. *A contrario*, ceux qui obtiennent des scores élevés peuvent

Professeur d'histoire de la pensée politique à l'université de Royal Holloway (Londres), **Gregory Claeys** est l'auteur de *Dystopia : A Natural History* (Oxford University Press, 2017).

voyager plus facilement à l'étranger ou bénéficier de réductions pour les services publics. La police chinoise utilise également des lunettes de soleil équipées de système de reconnaissance faciale pour identifier des suspects. Le projet Sharp Eyes consiste à relier ces données dans une base unique, dénommée Police Cloud, qui comprendra les dossiers médicaux, les transactions par cartes de crédit... Du big data à hautes doses, et c'est là pour rester.

« LIBRES », N'EST-CE PAS ?

Orwellien ? Ou pis encore ? L'appareil imaginaire appelé « télécran », qui trône dans les appartements des membres du Parti dans *1984* (probablement inspiré par la caméra du patron qui observait les ouvriers de l'usine des *Temps modernes* de Charlie Chaplin), semble, en comparaison, un bricolage d'amateur. Au regard des systèmes modernes, Big Brother ressemble à un policier provincial pourchassant des voleurs de poules. Car, même si les autres pays n'ont pas encore atteint le niveau de la Chine, cette technologie paraît impossible à contenir. Avant même son apparition, on ne pouvait traverser Londres sans être vu par une caméra vidéo. En Grande-Bretagne, les caméras de vidéosurveillance sont omniprésentes depuis une trentaine



Quand la rue

d'années, et peu de personnes s'en sont émues. Mais la tendance actuelle est encore plus menaçante.

La menace réside toutefois moins dans la technologie elle-même que dans l'autoritarisme croissant dans de nombreux pays. Entre de mauvaises mains, ces technologies fourniront des moyens de contrôle politique dont les membres du KGB n'auraient osé rêver. Bientôt, les nouveaux systèmes de surveillance seront reliés aux technologies « intelligentes » des réfrigérateurs, des téléviseurs, des téléphones, chauffages et autres. De nombreux appareils peuvent déjà être dirigés à distance : certains téléviseurs sont capables de vous regarder, certains téléphones d'écouter votre conversation, même éteints. Siri et Alexa peuvent dire beaucoup de choses sur vous à leurs concepteurs. Nous ne sommes donc pas très loin, peut-être moins de dix ans, d'être potentiellement sous surveillance intégrale toute notre vie. Quelqu'un – État, ou plutôt multinationale – qui voudra le savoir pourra voir ce que vous lisez, où et quand vous vous déplacez,



AKARAT PHASURA/SHUTTERSTOCK

deviendra le lieu d'exhibition du « crédit social » du citoyen lambda...

et aura une idée claire de ce que vous pensez et pourquoi vous le pensez.

Vivant sous des régimes de « démocraties libérales », nous pouvons nous croire à l'abri. Nous sommes toujours « libres », n'est-ce pas ? Mais nos gouvernements, avec leur Constitution et leur système judiciaire archaïques, sont partout menacés. Rien n'a mieux stimulé les ventes de la plus grande œuvre d'Orwell que l'élection de Donald Trump en 2016 – le roman a atteint le

sommet de la liste des best-sellers de *The New York Times*. Qui d'autre que le « Grand Menteur » pouvait remettre au goût du jour les termes « novlangue » et « orwellien », alors que la réécriture de l'histoire grâce aux « faits alternatifs » commençait dès la polémique sur le nombre de personnes ayant assisté à la cérémonie d'investiture de Trump ? Même ceux pour qui la guerre froide est de l'histoire ancienne reconnaissent que les graines d'un ordre raciste et

protofasciste ont été semées. Trois ans plus tard, on en récolte déjà les fruits : des groupes populistes et anti-immigrés de droite plus audacieux que jamais.

Lire aujourd'hui *1984* – comme nous devrions tous le faire –, c'est se retrouver plongés dans le monde de peur fabriqué par les totalitarismes du XX^e siècle, en particulier par le stalinisme. L'œuvre d'Orwell, rongé par la tuberculose, hanté par la pensée que des agents soviétiques voulaient le tuer – il garda un pistolet chargé près de lui pendant des mois sur l'île isolée de Jura (Écosse) où le roman fut achevé –, déprimé par la possibilité d'une guerre nucléaire, est empreinte de cette noirceur. Winston Smith, l'antihéros de *1984*, est perdu dès qu'il commence à tenir un journal. Dès le début de sa liaison avec Julia puis dans la cachette secrète au-dessus du magasin d'antiquités de M. Charrington, l'étau se resserre sur lui. À chaque instant il semble condamné, et son arrestation et sa confession interviennent quasi comme un soulagement. Nous ressentons la douleur de la torture, la peur – celle aussi d'Orwell – des rats ; la terreur que celle-ci provoque est le coup ultime qui brisera la volonté de Winston.

SAUF LA BRILLANCE

L'individu contre le système, contre le groupe, reste un thème important après la fin de la guerre froide. Mais le monde dystopique d'Orwell n'est pas le nôtre, même s'il peut devenir un élément crucial du scénario auquel nous sommes confrontés aujourd'hui. Notre dystopie, c'est la catastrophe environnementale. Avec une augmentation de la température de 1 °C, nous perdons les pôles, les glaciers et la toundra sibérienne ; 60 % des espèces terrestres ont disparu au cours des soixante-dix dernières années. Avec des températures qui, selon les prévisions, pourraient grimper de 4 à 5 °C dès le milieu du siècle, nous sommes confrontés à un désastre sans précédent où la perspective d'une fin brûlante de l'humanité devient réaliste.

Curieusement, cela aussi Orwell l'avait anticipé. Intuitivement, il a dénoncé ce qu'il considérait comme l'américanisation de la vie quotidienne en

extrait

Il apparaissait qu'il y avait même eu des manifestations pour remercier Big Brother d'avoir augmenté jusqu'à vingt grammes par semaine la ration de chocolat. Et ce n'était qu'hier, réfléchit-il, qu'on a annoncé que la ration allait être *réduite* à vingt grammes par semaine. Est-il possible que les gens avalent cela après vingt-quatre heures seulement ? Oui, ils l'avalent. Parsons l'avalait facilement, avec une stupidité animale. La créature sans yeux de l'autre table l'avalait passionnément, fanatiquement, avec un furieux désir de traquer, de dénoncer et de vaporiser quiconque s'aviserait de suggérer que la ration était de trente grammes, il n'y avait de cela qu'une semaine. Syme, lui aussi, avalait cela, par des cheminements, toutefois, plus complexes qui impliquaient la double-pensée. Winston était-il donc le seul à posséder une mémoire ?

1984, George Orwell (trad. par Amélie Audibert)

●●● Grande-Bretagne à partir de la fin des années 1920. Nous retrouvons déjà cette vision de l'avenir dans *Une histoire birmane* (1935), récit féroce du colonialisme britannique : « Les forêts, les villages, les monastères, les pagodes, tout aura disparu. Il n'y aura plus à leur place que des pavillons roses à 50 mètres de distance l'un de l'autre. [...] avec, partout, des gramophones en train de jouer le même air. Et toutes les forêts auront été rasées, transformées en pâte à papier pour les *News of the World* ou en aggloméré pour malles de gramophones. » *Le Quai de Wigan* (1937) met en garde contre la détérioration de la condition physique de la population causée par « la technique industrielle moderne qui fournit des substituts bon marché pour tout », ajoutant : « Nous pourrions bien nous apercevoir un jour que les aliments en conserve sont des armes bien plus meurtrières que les mitrailleuses. » Dans *Un peu d'air frais* (1939), nous pouvons lire le merveilleux passage où le narrateur entre dans un bar à lait : « Il y a une sorte d'atmosphère dans ces lieux qui me déprime. Tout est lisse, brillant et uniforme : miroirs, émail et chrome où que le regard se pose. Tout a été dépensé pour la décoration, rien pour la nourriture. Pas de la vraie nourriture. Juste des listes de choses aux noms américains, des choses fantômes que vous ne pouvez goûter et auxquelles vous pouvez difficilement croire. [...] Une sorte de propagande flottante, mêlée au bruit de la radio, à l'idée que la nourriture importe peu, le confort non plus, rien ne compte sauf la brillance, les surfaces lisses et l'uniformité. »

Ce « progrès », Orwell ne l'aimait pas. Ce qu'il aimait, c'était la vraie nourriture, de préférence cultivée localement. Il aimait l'air de la campagne et le grain de la terre. Il aimait les arbres, les plantes et les animaux. Il s'est rendu compte, quasi inconsciemment, que ledit progrès détruisait la nature, et il l'a détesté. Il y a là aussi un Orwell à admirer, un Orwell pour notre époque, un Orwell à célébrer.

Traduit de l'anglais par Aurélie Marcireau

ANGLO ENTERPRISE/VINEYARD/THE KOBAL COLLECTION/AURIMAGES



Fahrenheit 451, adapté au cinéma par François Truffaut en 1966.

Dystopies

Symphonies du nouveau monde

Huxley et Orwell ont stimulé l'imaginaire d'un nombre incalculable de créateurs, à l'écrit et en images.

Par Alexis Brocas

Orwell et Huxley n'ont pas inventé la dystopie littéraire. Mais *Le Meilleur des mondes* (1938) et *1984* (1948) ont donné au genre ses lettres de noblesse tout en fixant les canons : un monde prétendu parfait qui cache un cauchemar totalitaire ; un individu que ses aspirations écartent de la norme. Une femme, souvent, lui permet de saisir l'inhumanité du monde, avant l'inévitable arrestation. Au bout de laquelle, parfois, un séide cultivé du régime viendra écraser les fragiles raisonnements

du héros sous des arguments d'une implacable logique, afin que tout reste pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Ce canevas se retrouve dans *Fahrenheit 451*, de Ray Bradbury (1953), dont on évoque régulièrement le cadre – un monde où les livres sont prohibés, ce dont les gens se moquent, accaparés qu'ils sont par leurs écrans – en oubliant l'essentiel : la langue poétique de l'auteur, en elle-même un manifeste humaniste. Elle est aussi un antidote à la vacuité de la culture télévisuelle – celle du roman et celle des années 1950, dont



Des jeunes gens doivent se battre à mort pour divertir les élites dans *Hunger Games*.

SYMBOLES



➤ **HUNGER GAMES.** Forcée à participer aux Hunger Games, un jeu télévisé dans lequel des adolescents s'entretuent pour divertir l'élite, Katniss Everdeen choisit de prendre soin d'une autre « tribut »; après la mort de celle-ci, elle adresse un geste de respect au district endeuillé; ce geste devient un signe de ralliement pour la rébellion. Le salut s'est politisé avec l'adaptation cinématographique de la trilogie. En 2014, il est utilisé lors de manifestations contre le coup d'État en Thaïlande et par des militants prodémocratie à Hong Kong.



➤ **LA SERVANTE ÉCARLATE.** L'héroïne, Defred, vit dans un futur proche où les États-Unis, dirigés par un groupe fondamentaliste religieux, réduisent les droits des femmes

à néant. Elle fait partie d'une classe de servantes mises à la disposition de couples infertiles pour leur faire des enfants. L'adaptation télévisée du roman a popularisé la tunique rouge de ces esclaves de la procréation. Des activistes la portent lors d'actions défendant le droit des femmes à disposer de leur corps, comme les manifestations pour le droit à l'avortement.



➤ **V POUR VENDETTA.** V orchestre des attentats contre les émanations du parti fasciste au pouvoir en Grande-Bretagne. Son identité est dissimulée par un masque à l'effigie de Guy Fawkes, membre de la « conspiration des Poudres », qui avait tenté de faire sauter le Parlement anglais en 1605. Le masque a été adopté par le groupe de hackers Anonymous à partir de 2008. Il est emblématique du mouvement Occupy Wall Street et apparaît lors de manifestations défendant des libertés fondamentales.

extrait

Il est évident que certains savants doivent encore voyager pour visiter l'ancien monde, mais Micael n'en connaît aucun. Jason lui-même, pourtant spécialisé dans le xx^e siècle, n'est certainement jamais sorti du bâtiment. [...] Avons-nous tous été créés pour vivre toute notre existence dans un immense bloc de béton? Micael a eu l'occasion de visionner quelques cubes de Jason sur l'ancienne époque, les rues à ciel ouvert, les voitures qui roulent, des petits bâtiments habités par une seule famille [...]. Incroyablement étrange. Irrésistiblement fascinant. Bien sûr, cela avait fait faillite; la civilisation entière longtemps ébranlée avait fini par craquer définitivement. Il fallait que les choses soient enfin organisées. Mais Micael comprend le charme de cette façon de vivre. Il ressent la force centrifuge qui appelle à la liberté. Il voudrait bien y goûter un peu. On ne peut pas vivre comme ils vivaient, mais on ne peut pas non plus vivre comme nous vivons. Pas tout le temps. Sortir. Faire l'expérience d'un monde horizontal, au lieu de tout considérer en fonction du haut et du bas. *Les Monades urbaines*, Robert Silverberg (trad. par Michel Rivelin)

l'écrivain s'inspire. Il est intéressant de revenir à *Fahrenheit* après un détour par *1984*, car ce qui, dans le monde du premier, a inspiré le second saute aux yeux. L'omniprésence des écrans, l'idée d'une littérature jugée dispensable, et l'idée inverse que les grands livres survivent à la destruction physique.

La société de *1984* refuse l'amour et la sexualité si celle-ci n'est pas vouée à la procréation. Celle du *Meilleur des mondes* a détaché l'amour, interdit, de la sexualité; l'amour est devenu une pantomime. Et c'est sans doute autant en réaction à ces textes qu'à l'époque

de la libération sexuelle que l'Américain Robert Silverberg a imaginé le cauchemar sophistiqué des *Monades urbaines* (1971): l'humanité habite désormais dans des tours de plusieurs kilomètres de haut – les puissants au sommet, les ouvriers en bas –, à l'intérieur desquelles règne une liberté sexuelle absolue: les couples existent, mais tout le monde peut entrer n'importe où pour coucher avec n'importe qui, et personne n'a le droit de se refuser. De ce libertinage obligatoire jaillit un enfer totalitaire où la jalousie est proscrite, d'où l'évasion est vaine, et

... où les déviants sont soignés ou exécutés, comme le découvriront les diverses figures d'inadaptés surgies sous la plume de l'auteur.

DES SOCIÉTÉS DU CONTRÔLE TOTAL

Les dystopies auraient pu disparaître avec les régimes nazis, fascistes et communistes. Mais l'avènement de technologies de surveillance et de captation des données, la montée des périls climatiques ou biologiques leur ont donné un second souffle. Ainsi *La Zone du dehors* d'Alain Damasio imagine une société du contrôle total dont les membres s'évaluent les uns les autres. Citons les dystopies natalistes des *Fils de l'homme* de P. D. James, et leur humanité frappée de stérilité, et de *La Servante écarlate* de Margaret Atwood (*lire ci-contre*).

Enfin, la dystopie est devenue un genre en soi de la littérature pour adolescents. Sans doute parce que le contexte – un ou plusieurs individus qui s'affrontent à un système inique – s'accorde avec le sentiment juvénile d'avoir le monde contre soi et d'être toutefois en mesure de le sauver. Les séries littéraires *Divergente*, *L'Épreuve*, *Uglies* ont ainsi prospéré sur ce thème. La plus connue : *Hunger Games*, de l'Américaine Suzanne Collins, où la société se fonde sur la pénurie et se divertit par des sortes de

“ Un enfer totalitaire où la jalousie est proscrite, d'où l'évasion est vaine. ”

jeux du cirque où les protagonistes sont des jeunes gens. Là aussi, une filiation s'établit : de nombreux lecteurs ont remarqué des similitudes entre la saga *Hunger Games* et le roman japonais *Battle royale* (où des adolescents s'affrontent à mort). Celui-ci avait beaucoup à voir avec le *Running Man* de Stephen King (où des individus participent à des jeux télévisés mortels sous le regard de spectateurs dévoyés). Lequel s'inspirait du *Prix du danger*, de l'Américain Robert Sheckley. En littérature aussi, les monstres enfantent des monstres... ■

Margaret Atwood PLAN ÉCARLATE

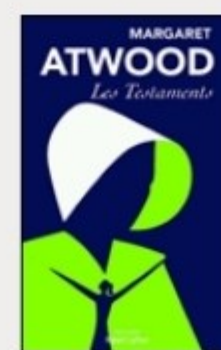
Une suite au best-seller de la Canadienne, qui écrivit le premier tome au pied du mur de Berlin, avec Orwell par-dessus l'épaule.



Margaret Atwood en 2014.

Trente ans après *La Servante écarlate*, Margaret Atwood a publié le 10 septembre la suite des aventures de Defred : *Les Testaments*. Une suite inspirée en partie par la situation actuelle, écrit l'autrice dans la préface de ce livre, qui paraît en France le 10 octobre. Dans le premier tome, peinture d'une société totalitaire nommée Gilead, on suivait le destin de Defred, incarnée par Elizabeth Moss dans la série télévisée inspirée de l'ouvrage. Cette servante à la cape vermillon et au capuchon immaculé autrefois éditrice était devenue l'esclave sexuelle d'un « commandeur » et de sa femme, dont elle était le ventre reproducteur. *La Servante écarlate*, dystopie culte, s'est parée d'une inquiétante actualité après l'élection de Donald Trump. « *Make Margaret Atwood Fiction Again* », lisait-on sur les pancartes brandies par les femmes lors de la Women's March le 21 janvier 2017. Le vêtement de Defred a été choisi comme symbole de résistance par des féministes américaines. *Les Testaments* sont en lice pour le prestigieux Booker

Prize. Parallèlement *La Servante écarlate* ressort dans une nouvelle édition... Dans la préface, l'autrice établit sa filiation : « J'ai commencé [*La Servante écarlate*] à Berlin-Ouest, en 1984 – oui, George Orwell regardait par-dessus mon épaule –, sur une machine à écrire allemande que j'avais louée. Le mur était tout autour de nous. De l'autre côté, il y avait Berlin-Est, et aussi la Tchécoslovaquie et la Pologne, que j'ai visités tous les trois à l'époque. Je me souviens de ce que me disaient les gens, et de ce qu'ils ne me disaient pas. Je me souviens des pauses significatives. Je me souviens que j'étais moi-même obligée de faire attention à ce que je disais, de peur de mettre quelqu'un en danger par inadvertance. Tout cela s'est retrouvé dans mon livre. » A. M., E. B.



Les Testaments, Margaret Atwood, traduit de l'anglais (Canada) par Michèle Albaret-Maatsch, éd. Robert Laffont, 552 p., 22,90 €.



Copies non conformes

Les faux frères de Big Brother

Orwell excite toutes sortes d'exégètes plus ou moins légitimes, d'autant qu'il présente l'avantage d'être mort.

Par Fabrice Colin

Rarement la pensée d'un écrivain aura été à ce point malaxée, déformée, amputée : comme s'il s'agissait, de remettre dans sa bouche ombreuse des mots que l'on se sentirait peu légitime à prononcer soi-même. En mai 2015, Natacha Polony crée le Comité Orwell, « un laboratoire d'idées qui a pour objectif de faire entendre une voix différente dans un paysage médiatique trop uniforme ». L'air est connu, et l'ouverture empruntée à l'auteur : « Parler de liberté n'a de sens qu'à condition que ce soit la liberté de dire aux gens ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre. » Ça promet...

Défendre le pluralisme des idées – qui ne lui en demandaient pas tant : telle semble la mission sacrée de la directrice de la rédaction de *Marianne*, qui se défie du clivage gauche-droite et déplore « la concentration des médias dans les mains de quelques personnes » (Daniel Křetínský, le propriétaire de l'hebdo, présent aussi au capital du groupe Le Monde, a dû apprécier, comme Serge Dassault avant lui, son employeur au *Figaro*). Et notre pourfendeuse d'enfoncer le clou : « En relisant Orwell, nous avons l'impression d'y retrouver certaines caractéristiques de notre époque. Comme dans *1984*, la captation des grands médias par des groupes d'intérêts économiques et politiques a conduit au

contrôle de l'information et à la marginalisation de toutes pensées alternatives. » Dont acte. Une chaîne de télévision sur Internet est lancée au printemps 2017 : Orwell TV, « le média libre de la France souveraine ». Las ! les ayants droit de l'écrivain paraissent peu sensibles à l'hommage, et la chaîne est rebaptisée. Polony TV...

AU SECOURS DE L'OUTRAGÉ

Le problème de la pensée d'Orwell, c'est qu'elle est, précisément, une pensée : complexe, protéiforme, et absolument irréductible. De gauche, George l'était, sans équivoque : « Tout ce que j'ai écrit de sérieux depuis 1936, chaque mot, chaque ligne, a été écrit, directement ou indirectement, contre le totalitarisme et pour le socialisme démocratique tel que je le conçois », disait-il en 1946. Mais Les Orwelliens restent divisés : « anarchiste conservateur » pour les uns, « trop égalitariste et révolutionnaire pour être social-démocrate ou travailliste » aux yeux des autres.

Orwell se disait patriote, par ailleurs, et défenseur des gens ordinaires : c'est bien de ces faux paradoxes que se régalaient ses admirateurs tout neufs, reprenant notamment à leur compte la notion de *common decency*, que le philosophe Bruce Bégout résume à « une morale des mœurs » et à la faculté innée de percevoir le bien et le mal. Vaste programme... Trop vaste ?

« Les petites gens ont eu à subir depuis si longtemps les injustices qu'elles éprouvent une aversion quasi instinctive pour toute domination de l'homme sur l'homme », écrivait encore l'auteur de *La Ferme des animaux*. Et les tenants d'un populisme bon teint de verser leur larme. Ah, les pauvres, ces chères victimes ! « Le consumérisme a fait de l'individu le petit homme déraciné dont rêvait Big Brother », déplore pour sa part Natacha Polony, qui touchait 27 400 euros par mois chez Europe 1 (il faut bien vivre). La solution, en attendant des jours meilleurs ? Relire Orwell, par exemple : « Ses romans bien sûr, mais aussi son travail journalistique et intellectuel plus méconnu. »

C'est cette pratique assidue de l'œuvre orwellienne, on l'imagine, qui permet à Alexandre Devecchio, cofondateur du comité, de soutenir Zemmour, Onfray ou Todd (victimes, comme chacun sait, d'authentiques « minutes de la Haine ») ; à des membres de la Manif pour tous de citer régulièrement l'écrivain ; au journaliste Laurent Obertone, idole de Marine Le Pen, d'intituler son pamphlet *La France Big Brother* pour dénoncer la célèbre « dictature de la pensée de gauche » ; et à Laurent Joffrin (qui, lui, a compris « le véritable message d'Orwell ») de voler bravement au secours de l'outragé. « Seuls les vivants respectables font des morts respectables », écrivait Françoise Giroud. Et respectés ? ■



Natacha Polony.

HANNAH ASSOULINE/OPALE/LEEMAGE

les récits

Nouvelles • Témoignages • Reportages

Sois Nobel et tais-toi

Extraits en avant-première de *L'Affaire Nobel* (Grasset) : le récit haletant du scandale sexuel qui a fait vaciller la vénérable académie, révélant ses archaïsmes, mais aussi les contradictions du modèle suédois.

Par Olivier Truc

Cet automne, deux prix Nobel de littérature seront remis par l'Académie suédoise, le 2018 et le 2019. L'an dernier, cette même académie avait suspendu la remise du prix. Dix-huit femmes accusaient alors de viol et de harcèlement le Français Jean-Claude Arnault, personnalité de la vie culturelle suédoise et époux de Katarina Frostenson, membre éminente de l'Académie. Un séisme au pays du féminisme et de la

social-démocratie bon teint. Dans cette « autre histoire de la Suède », Olivier Truc raconte les coups bas entre académiciens, le fonctionnement opaque d'une institution jusqu'alors intouchable et les failles de ce « modèle scandinave » qui rend les Suédois si fiers.

EXTRAITS

« [...] Fin mars, un vote. Nous sommes projetés à l'acte 18, le 18^e jeudi après les révélations. Le 22 mars. Après la longue trêve de Noël.

Les académiciens doivent voter pour savoir si Katarina Frostenson doit être ou non exclue de l'institution. Boule noire pour qu'elle parte, boule blanche pour qu'elle reste. [...]

À ce moment-là, les académiciens ont entre les mains les conclusions de l'enquête du cabinet d'avocats. Dans un monde normal, les immortels auraient lu ce rapport et adopté la seule attitude possible : tout transférer à la police. À partir de là, on aurait laissé les autorités décider, après examen de l'aspect fiscal par exemple, puisque la gestion du club dont son mari s'occupait, Forum, laissait largement à désirer. Et, en cas de verdict à charge, il aurait été possible d'exclure l'académicienne. L'affaire aurait continué pendant ce temps, cela aurait été très pénible, mais gérable, car il y aurait eu un protocole à suivre. C'est ce que pensent les Suédois avec qui j'en parle.

Correspondant en Suède du *Monde*, **Olivier Truc** a aussi publié une trilogie policière commencée par *Le Dernier Lapon* (Métailié).

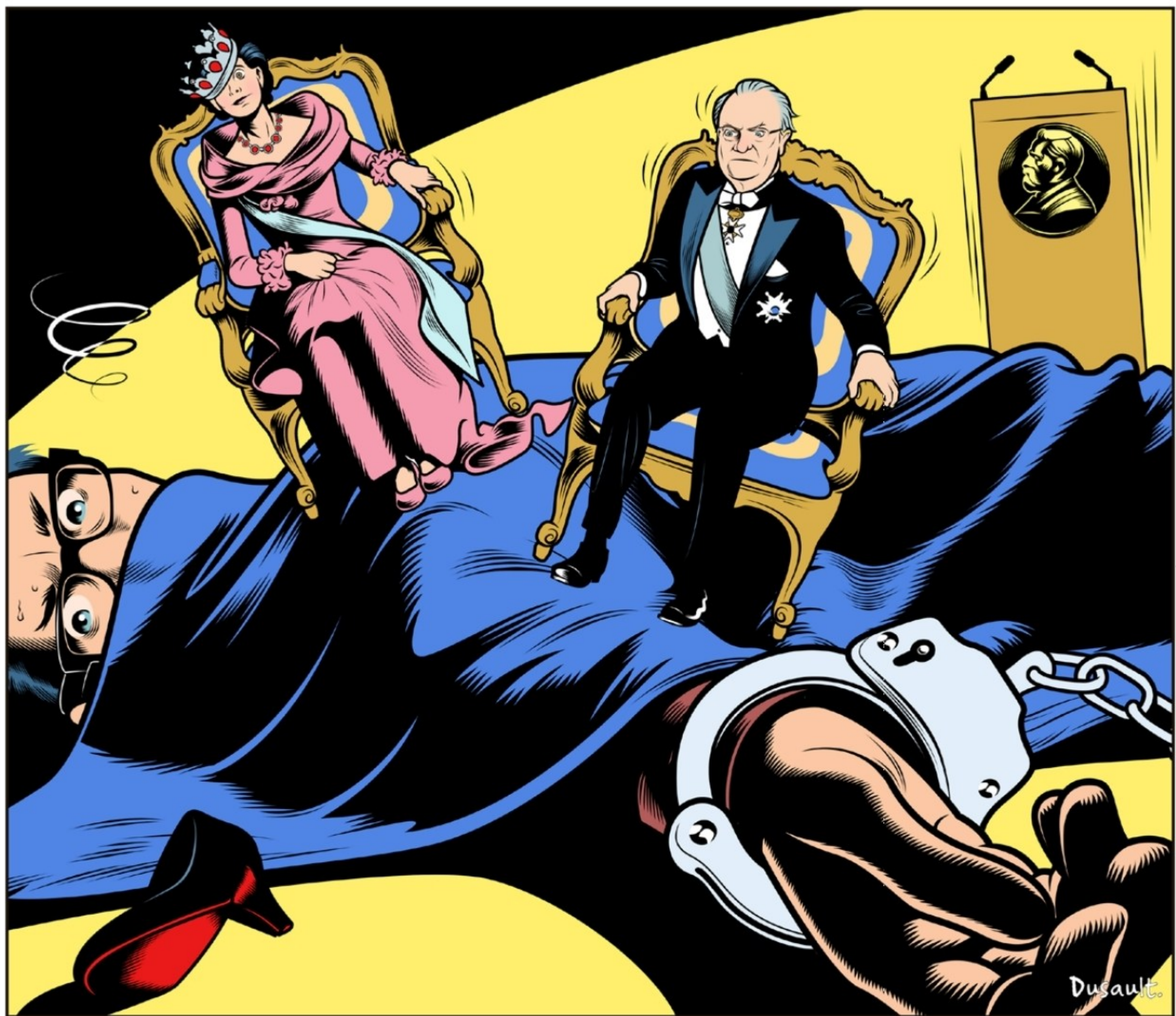


ILLUSTRATION ANTOINE MOREAU DUSSAULT POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

Mais l'on ignore alors, de l'extérieur, que deux clans irréconciliables s'affrontent au sein de l'Académie. Certains en veulent à Sara Danius d'avoir donné une image erronée de la situation, en disant que des agressions sexuelles avaient eu lieu dans l'enceinte même de l'Académie. D'autres exigent l'exclusion de Katarina Frostenson, qui s'acharne à défendre son mari et l'a suivi dans son exil en France.

Boules noires, boules blanches.

Résultat : six noires contre huit blanches. Face à Horace Engdahl, qui mène la défense du couple Arnault/Frostenson, on trouve Sara Danius et d'autres académiciens qui vont bientôt faire éclater la bulle.

Et d'un coup, à l'issue du vote, tous les regards se tournent vers Horace Engdahl, l'un des intellectuels les plus brillants du royaume. Celui qui désormais, pour le grand public, a fait déraiper l'affaire.

“ Le fonctionnement opaque d'une institution jusqu'alors intouchable. ”

faire. Celui qui, après avoir soutenu les premières décisions de Sara Danius, a changé radicalement d'attitude. Que s'est-il passé pendant la trêve de Noël, entre les premières mesures qui vont dans le bon sens et ce vote surprise qui

plonge l'Académie dans une crise que personne ne s'explique ? Comment décrypter ce revirement d'Horace Engdahl ? Toutes les personnes à qui je poserais la question me répondront d'un même regard d'incompréhension, et avanceront, sous couvert d'anonymat, cette idée que suggèrent aussi des journaux : Jean-Claude Arnault doit tenir Horace Engdahl d'une manière ou d'une autre. Pure spéculation, que rien ne viendra étayer. Mais Stockholm, ce printemps-là, bruisse de cette rumeur tenace qui semble la seule vérité acceptable, rationnelle.

À la surprise générale, donc, l'Académie décide que la poétesse Katarina Frostenson peut rester à l'Académie, et

...

... que l'enquête du cabinet d'avocats ne sera pas remise à la police. On étouffe. La transparence suédoise ? Balayée. C'est bon pour les autres. Engdahl envoie en l'air tout le processus en cours de sa propre initiative. Il peut le faire, car il est entouré d'académiciens faibles qui ne se sont pas opposés à lui, ou étaient d'accord. Seul, il réduit à néant la possibilité de résoudre cette crise d'une façon acceptable et en fait une catastrophe absolue.

Un retournement de situation, un vote pivot. Gravé dans le marbre. Qui creuse définitivement le fossé entre les deux camps. Une guerre des tranchées démarre. [...]

En face du couple sulfureux et disruptif d'Horace Engdahl l'intellectuel provocateur et Ebba Witt-Brattström la féministe lettrée, un autre couple, fusionnel et mystérieux : Jean-Claude Arnault, le prédateur sexuel, et Katarina Frostenson, la poétesse solaire.

La double vie de *kulturprofilen* remplit les pages des journaux. « Le jour était à elle, la nuit à lui », titre un journal pour raconter ce couple désormais scabreux. Le couple étonne. Un contrat mystique les lie, estime le doyen de l'Académie. Car elle ne peut pas ne pas avoir su, mais elle s'en fiche.

Les gens avaient de la peine pour elle, tant il était dragueur, mais ses gestes allaient bien au-delà du simple flirt. Il pouvait aussi être agressif. Stefan Ingvarsson, conseiller culturel à Moscou et habitué du monde littéraire de Stockholm, a déclaré avoir vu Jean-Claude Arnault attoucher des femmes une douzaine de fois. La première fois qu'il s'est décidé à réagir, il a pris le Français par le col et l'a chassé d'une fête chez un éditeur. Confronté ultérieurement à Arnault, Ingvarsson a fini par faire comme tout le monde, ou presque : il a traité ça par une forme de dérision, sur le mode « sacré Jean-Claude »,



L'évènement annuel de l'Académie suédoise.

tout en prévenant les jeunes filles de se tenir à l'écart.

Quelques jours avant l'annulation du prix de littérature 2018, un quotidien révèle que le sacré Jean-Claude s'en est pris à la princesse héritière, alors âgée de 28 ans. Le journal *Svenska Dagbladet* considère l'information d'une telle importance que, sur son site Internet, l'article est publié aussi en anglais, allemand et français. « Victoria de Suède victime d'attouchements ». Le journal détaille que trois personnes, dont un membre de l'Académie, ont vu Arnault mettre sa main sur les fesses de la princesse lors d'une soirée à Stockholm en 2006. Après cet épisode, Engdahl reçut la mission de ne jamais laisser, à l'avenir, Arnault seul avec la

Arnault pouvait aussi avoir de bons côtés, rendre des services, souvent en échange de quelque chose.

Quant à Katarina Frostenson, elle apparaît comme très introvertie, une poétesse qui ne se prête à aucun compromis, ni dans sa poésie ni dans son comportement, vivant dans son propre monde. Arnault, qui pouvait être charmant et chaleureux, quand il n'était pas obséquieux, était le pendant social de Katarina. [...]

OÙ LA SUÈDE REDÉCOUVRE QU'ELLE A UN ROI

Et qu'un roi ça peut servir à quelque chose. Formidable Suède, mélange savoureux d'hyper-modernisme et de traditions que l'on entretient non sans un soupçon de gêne. On est le bastion de la social-démocratie ou on ne l'est pas...

Quand l'académie explose en plein vol, au printemps 2018, reste un homme, un

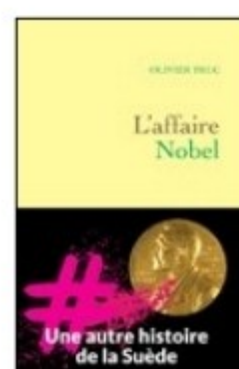
roc. Un roc improbable. Le roi. Le roi ? En Suède ? Lui, le descendant du maréchal d'Empire Jean-Baptiste Bernadotte ? Cette blague. Pourtant, il ne reste que lui. Car les statuts sont formels : le roi de Suède est le protecteur de l'Académie suédoise.

Qu'on se souvienne : les académiciens se défilent les uns après les autres, se tendent des traquenards par micros interposés, envoient leurs porte-flingues

À ce moment-là de la crise, la Suède s'interroge : le roi doit-il dissoudre l'Académie ?

princesse. On s'étonne moins du soutien affiché par Victoria et sa mère au mouvement #MeToo, deux jours avant la publication de l'article révélant les agressions sexuelles d'Arnault.

Les témoins de l'époque évoquent aussi la générosité d'Arnault, avec l'argent de l'Académie. Restaurants coûteux après d'obscures soirées où des poètes lisent leurs vers, champagne et taxi sur le compte de son club, Forum.



L'affaire Nobel.
Une autre histoire de la Suède, Olivier Truc,
éd. Grasset, 272 p., 19 €.

harceler les récalcitrants dans les pages culture des quotidiens. Au départ, ils sont dix-huit. En 1989, il n'en reste que quinze, lorsque plusieurs d'entre eux renoncent à participer aux travaux de cette Académie qui a refusé de condamner la fatwa contre Rushdie. Lorsque les deux clans s'affrontent de plein fouet au printemps 2018, les rangs s'éclaircissent encore. Trois hommes, soutiens de Sara Danius, partent d'un coup, restent douze. Puis la secrétaire perpétuelle Sara Danius rend son tablier, suivie d'une autre académicienne. Restent dix. Katarina Frostenson s'exile en France avec son mari, avant son procès. Neuf. Et ainsi de suite jusqu'à sept, en espérant que la grippe ne frappe pas. Or que disent les statuts ? Il faut sept membres pour que l'Académie fonctionne au quotidien, douze pour nommer de nouveaux membres et choisir le prix Nobel de littérature, sinon les décisions ne sont pas valides.

Qui va plier le premier ? Horace Engdahl ou le roi ? La question envahit les éditoriaux. Car on en est là. Horace Engdahl, alias le *bad boy* pour l'opinion

publique, est celui qui a poussé pas moins de cinq académiciens à prendre la porte, contribuant ainsi à bloquer tout travail. C'est l'impasse. Engdahl contre le reste du monde. Face à lui, le roi. Le seul qui possède le pouvoir de peser. Horace contre le roi. Rien que ça. On imagine combien ça doit être enivrant pour un Horace Engdahl volontiers provocateur. Difficile de trouver un adversaire à sa hauteur, ensuite.

À ce moment de la crise, la Suède s'interroge : le roi doit-il dissoudre l'Académie ? Or, d'après la réforme constitutionnelle de 1974, ce même roi n'a plus le droit de dire quoi que ce soit, dans aucun domaine. À quoi sert un roi dans un pays comme la Suède qui, sur le papier, est sans doute le plus égalitariste au monde ? À couper des rubans ? Mais encore ? Ce qu'on lui demande : surtout, ne se mêler de rien.

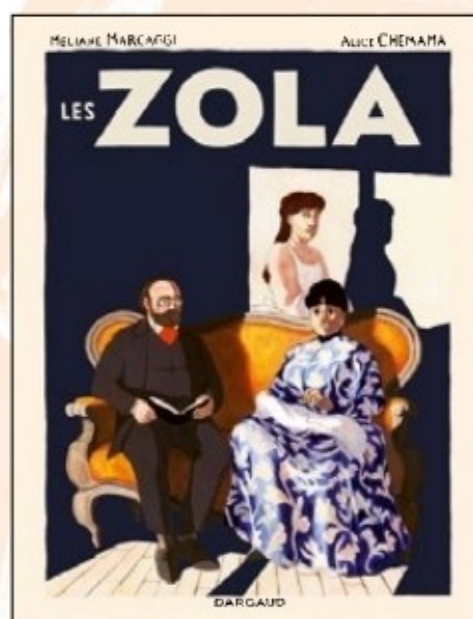
L'éditeur Stephen Farran-Lee, avec qui nous évoquons la question, s'en amuse. Si le roi commençait à s'en mêler, alors il transgresserait la Constitution et devrait être destitué. Rien de moins. Le problème est que c'est *son*

académie. Il insiste sur *son*, en rit. On peut estimer que c'est son fichu devoir, réfléchit Farran-Lee, mais même en retournant le règlement dans tous les sens, on ne trouve nulle part que le roi a le droit de faire ça.

Donc Horace Engdahl aurait raison quand il dit que le roi n'a pas le droit de se mêler des affaires de l'Académie. Mais, si cette dernière lui présente trois ou quatre candidats, le roi pourra les refuser, car ils n'auront pas été choisis selon les statuts, et il sera dans son plein droit. Le roi et Horace Engdahl ont gelé le processus.

J'imagine que, pour Engdahl, ça doit être exaltant : moi contre le roi... Stephen Farran-Lee est de cet avis. Quand Engdahl était secrétaire perpétuel de l'académie, il trouvait intéressant d'avoir des conversations avec le roi. Il en ressortait presque grisé. Maintenant que le roi a pris ses distances, il en ressent une révolte qui l'enivre autant. Du genre « personne ne pourra se débarrasser de moi ». Difficile de renoncer à une telle position, quand on s'appelle Engdahl. [...] © 2019, Grasset

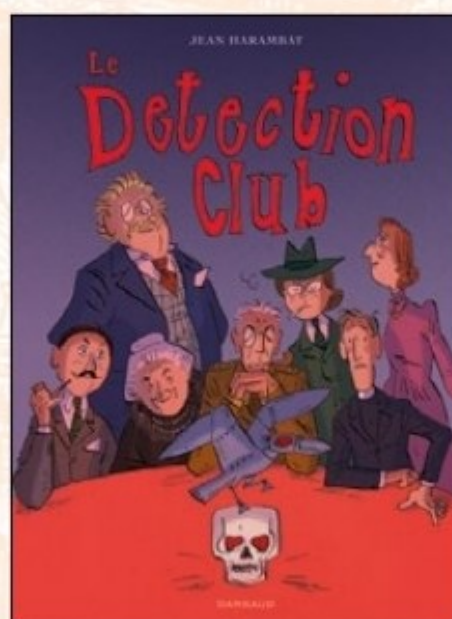
QUAND LA BANDE DESSINÉE S'EMPRE DE LA LITTÉRATURE !



LES ZOLA

MÉLIANE MARCAGGI
& ALICE CHEMAMA

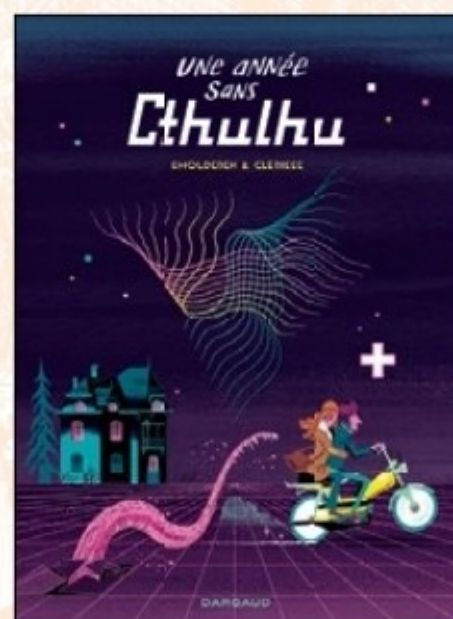
De l'homme à l'écrivain :
une romance littéraire et
sentimentale de la vie de Zola !



LE DETECTION CLUB

JEAN HARAMBAT

Jean Harambat s'amuse
avec le genre policier
dans une enquête réunissant
Agatha Christie et la fine fleur
des romanciers à énigmes !



UNE ANNÉE SANS CTHULHU

THIERRY SMOLDEREN
& ALEXANDRE CLÉRISSE

« Un petit bijou pop au pays
de Lovecraft et des jeux vidéos. »
Romain Brethes, *Le Point Pop*



DELACROIX

CATHERINE MEURISSE,
D'APRÈS ALEXANDRE DUMAS

Un hommage passionné
et passionnant de Catherine
Meurisse à deux grands
hommes de la littérature
et de la peinture :
Dumas et Delacroix !

© Meurisse / Dargaud 2019

Le Point
POP nova TSFJAZZ
LE GRAND MIX

DARGAUD

AU RAYON BANDE DESSINÉE

Julien Green

Immortelles voluptés

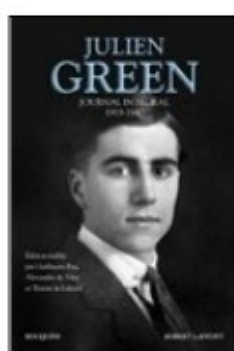
S'il ne dissimulait pas son homosexualité, l'écrivain Julien Green (1900-1998) se couchait sur le papier avec une grande componction, voire de la pruderie. Son journal paraît pour la première fois dans une version non expurgée et révèle une insatiable bête de sexe derrière l'académicien onctueux.

Par Noël Herpe

Quand j'ai entendu prononcer pour la première fois le nom de Julien Green, il s'était déjà effacé des mémoires. C'est d'ailleurs cela qui m'intriguait : il était entré dans la cour des grands vers 1925, on l'avait considéré comme l'égal d'un Mauriac ou d'un Bernanos, on l'avait jugé digne, de son vivant, d'entrer dans La Pléiade – et voilà qu'il vivait toujours, oublié par la mort autant que par le siècle. Cette dimension fantomatique me donnait envie d'en savoir plus. Je dénichai une vieille édition poche d'*Adrienne Mesurat*, et j'y découvris un univers qui répondait pleinement à mon passéisme. La petite ville de province où s'étiole une future vieille fille, le « cimetière » des photos de famille, le meurtre du père et tout ce qui s'ensuit, tout cela exerçait sur moi un charme lugubre et fatal, une emprise presque magique.

C'est par *Adrienne Mesurat*, sorte de *revival* des années 1920 d'une tradition balzacienne poussée au noir, que je suis devenu à 20 ans passés un lecteur de romans. Et d'abord, des romans de Green. Je crois les avoir à peu près tous lus, depuis *Léviathan* jusqu'à *Chaque homme dans sa nuit* (seuls ses récits à

À LIRE



Journal intégral 1919-1940, Julien Green, éd. Robert Laffont, « Bouquins » 1348 p., 32 €.

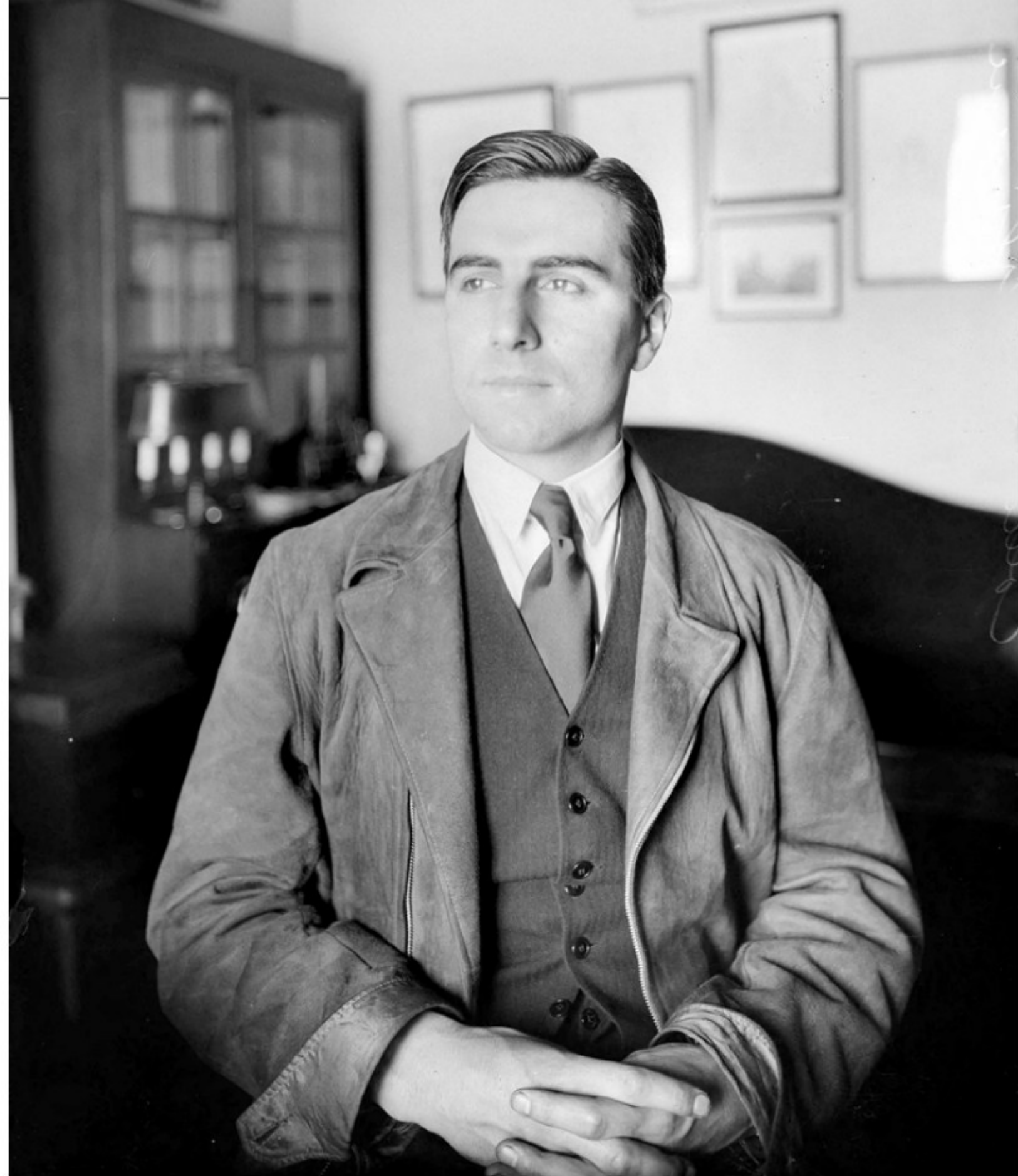
tendance fantastique ou ésotérique me tombaient, Dieu sait pourquoi, des mains). Je me passionnais pour les aspects autobiographiques de son œuvre. Pour *Moïra*, où il évoque ses années d'études à l'université de Virginie, terre de ses origines et de ses premières souffrances amoureuses. Les quatre volumes de souvenirs, où il revient sur son enfance et sa jeunesse, mettent en scène ses déchirements entre la foi catholique (embrassée dès 1914) et la révélation de son homosexualité.

Qu'est-ce qui pouvait bien fasciner un garçon des années 1980, dans ces problématiques antédiluviennes ? Le fait, sans doute, qu'elles offraient au désir une catharsis tragique, plus du tout à la mode, mais tellement plus sublime que l'étalage des corps dans les *back-rooms*. Il fallait lire Green pour trouver des histoires où l'on va au bordel, mais où l'on préfère, à mi-chemin, s'acheter une paire de gants ; où l'on partage la couche de l'éphèbe adoré, quitte à dormir par terre de peur de le toucher... Il y avait là un idéal de pureté auquel je croyais. Et qu'en même temps, étrangement, je rêvais d'incarner. Je me mis

ainsi en tête de monter *Sud*, la première et la plus célèbre des pièces de Green. Une tragédie de l'amour impossible d'un homme pour un autre homme, à la veille angoissée de la guerre de Sécession. Avec les moyens du bord, je m'efforçais de reconstituer sur scène le décor d'un Sud mythique, condamné par l'histoire, hanté par l'interdit. Hélas ! Tout foutait le camp. Le jeune premier s'empêtrait dans son texte, sa partenaire sombrait dans le psychodrame, et l'on me retira bientôt le droit de représenter l'ouvrage.

Entretemps, j'avais rencontré Julien Green. Ou plutôt un monsieur qui se faisait appeler Jean-Éric Green, de son vrai nom Éric Jourdan, et qui montait auprès du grand écrivain une garde vigilante. À peine avais-je, à de rares moments, le droit d'entrapercevoir mon idole, les genoux recouverts d'un plaid, le regard seul perçant les ténèbres du salon de la rue Vaneau. Il répondait, distraitement, à mes questions sur son amitié avec Mauriac. Je n'osais trop meubler les silences. Je m'abîmais dans le sentiment d'avoir, en face de moi, une espèce de spectre d'Elseneur : un revenant des temps héroïques de la littérature. Émergeant de l'ombre, Éric Jourdan/Green s'épanchait sur des sujets plus triviaux, brocardant tel ou tel plumeur qui n'avait pas l'heur de lui plaire, faisant l'article pour ses propres livres (dont l'érotisme débridé me laissait perplexe, en regard des divines

Critique et maître de conférences en cinéma à l'université Paris-VIII, Noël Herpe est aussi écrivain. Il a tout récemment publié *Souvenirs/Écran. Voyages en France 2017-2018* (Bartillat).



Julien Green, vers 1935.

pudeurs de son protecteur). Ces jours-ci, relisant le *Journal* de Green dans son édition intégrale, je comprends mieux ce hiatus qui me semblait infranchissable, entre la légende littéraire et la personne privée. Il faut bien admettre qu'un écrivain n'est pas fait que de mots et de fictions.

Sur la seule période 1919-1940, que couvre ce premier volume, il se révèle en effet (qui l'eût cru ? pas moi en tout cas) un homme de lettres comme les autres. C'est-à-dire, avant tout, quelqu'un qui dit du mal de ses collègues. Il s'inquiète de ce que Gide peut bien dire de ses écrits dans son dos ; il « daube » (c'est une expression qu'il emploie) sur la médiocrité de *x* ou de *y*. Il se soucie du montant de ses à-valoir, de la température des critiques. Il a une haute idée de lui-même, mais aussi de son compagnon, le journaliste Robert de Saint-Jean, qu'il ne se lasse pas d'encenser. Toutes ces choses, il avait pris soin de les enlever de l'édition Plon, reprise plus tard dans La Pléiade. Comme il avait enlevé (souvent au beau milieu

d'une phrase) la plus petite allusion à ses pratiques sexuelles, qui redevenaient ici légion. Le lecteur greenien classique, dont j'étais le parangon naïf, n'avait droit qu'à des périphrases torturées sur le terrible attrait d'un beau visage. L'édition « Bouquins » nous dévoile l'envers du décor. Une chasse quotidienne au corps masculin, qu'il soit deviné sous le vêtement, levé dans la rue, peloté en douce (jusque dans

“ Il faut admettre qu'un écrivain n'est pas fait que de mots et de fictions. ”

une cérémonie au Vatican). Vu sous cet angle, c'est un document exceptionnel sur la sociabilité homosexuelle de l'entre-deux-guerres. On y voit épluchés les réseaux de drague et les affinités pédérastiques. Chaque ville y fait l'objet d'une notation, et de notations sur les meilleurs moyens de consommer de la chair fraîche. Green y collectionne les conquêtes, en se délectant surtout, grâce à elles, de traverser les

apparences : « Ah, que ce passage d'une attitude “correcte” à une attitude abandonnée me plaît et m'excite ! Une minute plus tôt, le beau garçon parlait des livres de Maugham avec cette voix bien élevée si particulière aux Anglais, à présent, jambes écartées, il nous donnait sa bouche et surtout sa pine. »

Les amateurs de secrets d'alcôve seront comblés, autant que les historiens de la vie gay. Pour autant, je me demande si les coupes pratiquées jadis répondaient uniquement à une stratégie de censure. Si c'était le cas, comment expliquer que Green ait également caviardé nombre de pages dévolues aux voyages, aux musées ? Elles obéissent, elles aussi, à l'obsession de collectionner tous les signes extérieurs de la beauté. Il leur manque, cependant, ce style ou cette forme qui ont rendu le *Journal* de Green unique dans la littérature française. Un mélange de grisaille et de feu, une sorte d'extase terne qui tient, en partie, à ce qu'il n'écrit pas dans sa langue maternelle. À intervalles réguliers, il est envahi par des images, par la résurgence d'un monde immémorial (qui n'est pas seulement le Sud de ses ancêtres), par la fulgurance d'un déjà-vu. Sur ces épiphanies, il place les mots les plus simples. Il travaille, par l'extrême délicatesse de l'écriture, à traduire un rythme intérieur. Il se fait le porte-parole de la mort.

« Je ne puis décrire cette maison qui est une des plus fameuses de tout le pays. Ce qui m'a le plus frappé semblait insignifiant à tout le monde : une grande glace qui vient des Tuileries et qu'on a accrochée au salon, entre deux fenêtres. Elle a perdu son tain, mais, telle qu'elle est, m'a paru splendide, car elle est toute noire, noire comme l'eau des étangs où pourrissent des arbres, et elle reflète vaguement le salon dans ses profondeurs ténébreuses. J'aurais voulu rester là, un peu de temps, à imaginer des choses impossibles, la pièce entière émergeant d'un swamp, la petite tête fine et moustachue d'un rat divisant l'eau immobile, entre les pieds délicats du clavecin. » Tout compte fait, je ne regrette pas d'avoir tant aimé Julien Green. ■

le portrait

Zahia Dehar

Une fille sérieuse

Jetée en pâture pour avoir monnayé ses charmes à deux cadors du Onze tricolore lorsqu'elle était mineure, elle revient en star de cinéma, et les plateaux télé sont avides de sa parole, modèle de communication narrative.

Par Marie-Dominique Lelièvre

La prétendue liberté de notre société est un mirage, un leurre qui a la silhouette de l'aventurière Zahia Dehar, dont le visage de manga souriant nous renvoie notre reflet désapprobateur. Jeune femme ayant choisi d'employer son corps comme bon lui semble, elle est sans cesse confrontée au surplomb moralisateur. Dans la vie, c'est une puissante Shéhérazade qui calligraphie elle-même son destin, en tout cas son compte Instagram. Non seulement elle vient de se transformer en héroïne du cinéma d'auteur (1), mais elle a su profiter de la promo du film pour écrire un nouveau chapitre de sa geste. Un modèle de communication narrative. Assumant son activité d'*escort girl* comme un élément fondateur de son identité – elle

préfère l'expression de « fille facile » –, elle en fait le fruit d'un choix, d'une décision réfléchie. En se servant de son corps, elle a fait usage de sa liberté. « Nous traversons une période assez rare. Il n'y a pas de grande liberté de création. Il faut toujours que la morale s'en mêle », dit-elle, mélancolique.

SOUIRE DE CYBORG

Sa chute de reins posée sur le coussin en mousse à haute densité du tabouret télévisuel comme une enseigne, un logo, la jeune femme semble au premier abord parachutée par erreur sur le plateau de BFM TV. Apolline de Malherbe a bataillé pour la convaincre d'accepter son invitation, son profil politique inquiétant la jeune actrice qui suspectait un traquenard. « Est-ce que

c'est grave d'être une pute ? », lui demande d'emblée la journaliste politique, allusion à son passé professionnel. « Pas du tout », répond Zahia Dehar avec panache. Retournant la balle, la jeune femme administre en direct une leçon de liberté (d'expression) grand format. « Qu'est-ce qu'elles ont de différent des autres, les putes ? Rien, à part qu'elles ont plusieurs amants et qu'en échange elles aiment recevoir du matériel. Elles ne font rien de mal », dit-elle d'une petite voix enfantine et décidée. Imposant le lent tempo d'une prosodie rohmérienne, Zahia Dehar mène la danse, écartant préjugés et clichés d'un invisible fleuret. Elle parle sans formatage, avec des mots simples et concrets, sans jamais se départir d'un sourire de cyborg. Dans la coulisse, Zineb El

...



●●● Rhazoui, ex-porte-parole de Ni putes ni soumises et ex-collaboratrice de *Charlie Hebdo*, boit ses paroles. Invitée à BFM, elle est, avec quelques autres curieux, restée jusqu'au bout, tous scotchés par l'aplomb et la fermeté de la jeune femme. Étonnés, ils écoutent cette voix qui se joue de l'autocensure et des questions intrusives. L'argent ? « L'argent est une armure. Le monde peut être cruel envers moi, je l'ai toujours su. L'argent est une protection. »

Crâne dans une mini-robe boutonnée jusqu'au menton, Zahia Dehar assume son statut de fille facile avec sérieux. Elle dénonce la discrimination dont sont victimes les prostituées. « Une discrimination, oui... J'aimerais bien que ce soit vu comme tel », dit-elle, à la minute même où elle en fait l'objet. Envoûté par ce timbre imitant Arielle Dombasle imitant Brigitte Bardot, le trio de journalistes politiques rengaine l'armement. Prudent et lettré, Guillaume Durand invoque les grands ancêtres, *Les Nuits de Cabiria* (Fellini), *Lune de fiel* (Polanski), *Pretty Woman* (avec Julia Roberts), *Le Déjeuner sur l'herbe* (Manet), Françoise Sagan (la mélancolie). Piquée au vif, la conservatrice Eugénie Bastié reste muette devant une jeune femme qui revendique le plus vieux métier du monde comme vecteur d'émancipation et même d'épanouissement (le sien, en tout cas). Les certitudes de Bastié flagellent comme des guiboles débutantes sur des escarpins Louboutin 120 mm.

“ J'en reviens pas que vous ayez pu la faire venir gratuitement. ”

Puis elle tente un amorti, poussant Zahia Dehar, Française née en Algérie de parents algériens, dans le filet musulman. Et le voile, Zahia, vous en pensez quoi ? « Ça m'attriste de voir cette population prise en otage, qui se met elle-même prisonnière, toutes ces jeunes femmes qui sortent du lycée voilées... », dit Zahia Dehar de sa voix de Bambi végane. « Le peuple arabe souhaite la liberté tout autant que nous. Les gens veulent cette liberté, ils ont les mêmes envies que nous, ils se mettent dans cette



Mina Farid et Zahia Dehar dans *Une fille facile* de Rebecca Zlotowski, sorti en septembre dernier.

prison. Ils veulent cette liberté mais ne la prennent pas. Je ne comprends pas. » Elle réattaque en fond de court : « La dictature de la morale est présente en France comme en Algérie. C'est la même idéologie. » En face d'elle, sœur Bastié proteste un brin : quand même, la paille musulmane est plus grosse que la poutre chrétienne... Pas du tout, répond Zahia, des deux côtés de la Méditerranée, le corps des femmes est un objet de contrôle. « Une femme qui, en France, n'ose pas aller à l'école en minijupe, c'est exactement comme, dans ces pays-là, une femme qui porte le voile pour être bien vue, pour rentrer dans les cases convenables, pour être celle qu'on épouse. » Encore un point pour Zahia Dehar, qui poursuit avec le sourire. La féministe puritaine qui veut interdire les publicités Aubade ou qui fait du *slut-shaming*, le street artist qui, sur une fresque représentant *La Liberté guidant le peuple* version gilets jaunes, cache les seins de la Liberté, participent de la même pudibonderie étroite, de la même volonté de contrôle, du même moralisme, selon elle. Dans la coulisse, Zineb El Rhazoui est aux anges : « Le mot "pute" terrifie les femmes. Mon corps m'appartient, je suis libre d'en disposer, dit Zahia. Avec sa naïveté intelligente, elle est profondément féministe. » Naïve, Zahia Dehar ? Féministe, Zahia ? Intelligente, c'est certain. Il faut l'être pour désarmer trois journalistes politiques expérimentés.

Apolline de Malherbe est sortie de son émission admirative. « Quelque chose m'a fascinée dans sa liberté, au sens total du terme, dit-elle aujourd'hui.

Zahia est beaucoup plus libre que la plupart des gens que j'ai pu recevoir. Aujourd'hui, chacun s'autocensure. Elle non. » Rien n'a de prise sur le sourire, factice ou sincère, de Zahia Dehar. « Avec sa gentillesse désarmante, elle nous a obligés à sortir de notre sillon. »

« STAR-FUCKEUSE »

Héroïne d'un film souvent muet, la fille au corps de celluloid a quelque chose à affirmer, contrairement à d'autres. A-t-elle suivi un *training* ? C'est possible. Et même probable. Profitant de chaque temps de parole, elle a employé ce lent phrasé qui met à distance et impose le respect. (Au naturel, elle parle aussi vite que tout un chacun, comme on le constate dans l'entretien qu'elle a accordé en mai dernier à un site dédié aux 18-30 ans.) Lectrice de la Suisse Grisélidis Réal, elle a défendu le droit de se prostituer dès lors qu'il s'agit d'un choix.

« La seule manière de ne pas subir, c'est de tenter son propre destin. Zahia, je suis fière de vous rencontrer car toutes les libertés des femmes sont bonnes à partir du moment où ce sont elles qui choisissent », lui a dit l'écrivaine franco-sénégalaise Fatou Diome sur Canal +. En faire une féministe est un contre-sens. Zahia Dehar ne roule que pour elle-même, c'est une individualiste qui paraît surtout désireuse d'apparaître comme l'auteur de sa vie. Elle y réussit. Réenchanter un incipit peu enchanteur, ce n'est pas donné à tout le monde.

Les premiers mots de l'histoire lui ont été imposés. Lorsque la très jeune Zahia Dehar est jetée en pâture au public, elle n'a que 18 ans. Plusieurs vedettes de

l'équipe de France de football dont Franck Ribéry et Karim Benzema sont accusés d'avoir eu avec elle des relations tarifées alors qu'elle était mineure. Call-girl, michetonneuse, star-fuckeuse, pute, le déluge ordurier s'abat sur l'adolescente. Diabolisée, elle devient « la sulfureuse Zahia ». Née à Ghriss en 1992, Zahia a quitté une Algérie en pleine guerre civile à l'âge de 10 ans, avec sa mère et son petit frère. Excellente élève dans son pays, fille d'un ingénieur, elle veut devenir pilote. Elle débarque en région parisienne sans maîtriser la langue française. Dans le Val-de-Marne, la famille traverse une zone de turbulences avant que la mère ne trouve un emploi de serveuse dans un PMU de Joinville-le-Pont, puis un toit pour ses enfants.

La fillette commence par redoubler le CM2, entre en sixième avec deux ans de retard, décroche en troisième, s'inscrit dans un cours privé d'esthéticienne pour ouvrir un salon. Bientôt Zahia sort le soir. Admirablement faite, elle attire les regards, d'autant qu'elle imite à merveille la gestuelle stylisée des stars égyptiennes comme Youssra, Ilham Chahine ou Fifi Abdou, dont les films ont bercé son enfance. À 16 ans, la *baby vamp* devient *escort*, échangeant services sensuels contre cadeaux siglés ou argent. « Ça n'est pas donné à tout le monde d'être une fille facile, parce que le courage intérieur nécessaire nous retient », notera à son sujet Fatou Diome, admirative. Une chose est sûre, la jeune Zahia n'a pas froid aux yeux. Une ancienne collègue citée dans *Le Monde* du 17 août 2012 : « C'est une hargneuse. [...] J'en reviens pas que vous ayez pu la faire venir gratuitement dans votre service », déclare-t-elle aux enquêteurs. Zahia leur dira demander 2 000 euros par prestation.

Le scandale, en 2010, lui fait l'effet d'un incendie. La voilà marquée au fer rouge, telle Angélique marquise des Anges en plus trash. Michetonner discrètement, c'est une chose, l'afficher en est une autre. Zahia songe au suicide, dit-elle. Pour la consoler, un ami lui assure que le scandale fait d'elle une célébrité. Symboles d'excellence sociale, les champions sportifs la projettent dans une lumière flatteuse après tout. L'ami n'a pas tort : en août 2010, la

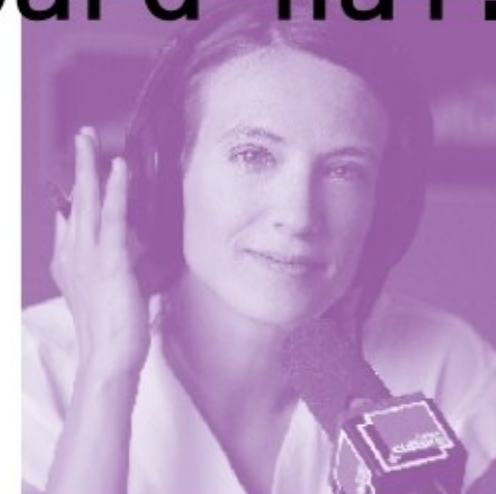
compagnie aérienne Corsair lance une campagne de pub tarifaire avec pour slogan : « À ce prix-là, j'emmène Zahia, Franck ». En décembre, l'intéressée dépose plusieurs noms de marque : Zhiadora, Zhiadise, A Dream by Zahia. D'autres auraient laissé leur peau dans le scandale. Elle, elle n'est pas une fille, plutôt une salamandre.

COCO CHANEL EN STRING

Deux ans plus tard, Zahia Dehar se réinvente en fée clochette coquine dans un nuage de satin rose et de cristaux Swarovski. Nullement carbonisée, elle renaît en couturière, lançant une collection de lingerie très boudoir lors d'un défilé au palais de Chaillot. Là, elle démontre sa puissance. Le lancement, spectaculaire, a nécessité d'importants capitaux. La marque serait financée par un mystérieux fonds d'investissement domicilié à Hong Kong. Karl Lagerfeld, qui croit reconnaître en Zahia une apparition de Coco Chanel (une autre irrégulière) en string, applaudit. À quelle date Zahia a-t-elle rencontré le Suisse Yves Bouvier, marchand d'art et patron de la société Natural Le Coultre, spécialiste du transport et de la logistique des œuvres ? L'histoire ne le précise pas. En 2015, *Le Point* révèle que l'homme d'affaires est le protecteur de Zahia et le financier de sa marque. Selon l'hebdomadaire, il aurait organisé des soupers libertins dans son appartement parisien en présence de Zahia et d'autres jeunes femmes de charme. Yves Bouvier est alors en délicatesse avec un oligarque russe, qui aurait balancé l'info. Zahia Dehar disparaît des radars, la maison de couture n'a pas duré plus de deux ou trois saisons. Seul son compte Instagram, 150 000 followers, donne régulièrement de ses nouvelles. Elle vit à Londres, apprend l'anglais, se maquille, fait des photos, prend des cours de comédie, donne un dîner au Harris Bar, se maquille, fait des photos, pose en Marianne pour Pierre et Gilles et pour l'association Peta, se maquille, fait des photos, adopte un petit chien, se maquille... Ce qui est bien, avec Zahia, c'est qu'elle ne donne de leçons à personne. Elle. ■

(1) Dans *Une fille facile* de Rebecca Zlotowski, elle interprète le rôle d'une *escort girl* assumée qui lui ressemble comme une siamoise.

**Vous ne
devinerez
jamais
avec qui
vous
allez
déjeuner
aujourd'hui.**



**LA GRANDE
TABLE.**

**Olivia
Gesbert**

**DU LUNDI
AU VENDREDI
12H-13H30**

En
partenariat
avec

**LE NOUVEAU
Magazine**
Littéraire



**L'esprit
d'ouver-
ture.**



la chronique
d'Alexis Brocas

Pas que Moix

Un plan de communication concocté par Satan... C'est à cela que, vue depuis la rédaction du *Nouveau Magazine littéraire*, ressemble la suite de déballages et de contre-déballages ayant émaillé la sortie du livre de Yann Moix, *Orléans*. Non pas que nous trouvions à l'équipe d'attachés de presse de Grasset des atours démoniaques. Ni même que nous pensions que tout cela avait été préparé. Mais le résultat est là : Yann Moix – non son livre, mais sa personne – occupe tout l'espace dévolu à la rentrée littéraire, avec des arguments qui n'ont que peu de rapport avec la littérature. A-t-il été martyrisé par ses parents ? A-t-il martyrisé son frère ? Jusqu'à quelle date était-il antisémite ?... Et nous voilà entraînés dans cette antithérapie de groupe dont les protagonistes s'enfoncent un peu plus à chaque séance, et le public avec eux, partagé entre gourmandise et répugnance. Et nous voilà, encore une fois, prenant prétexte d'un livre pour courir après la petite bête de la véracité absolue dans un paysage de témoignages contradictoires. *Orléans* est un bon roman, mais peut-on le lire aujourd'hui sans subir le parasitage de ses discours d'escorte ? L'affaire Yann Moix ne grandit personne. À moins qu'on ne s'en serve pour parler d'autre chose : le sublime *Ordesa* de l'Espagnol Manuel Vilas, par exemple. Lui aussi raconte ses parents mais n'a rien à leur reprocher, hormis d'être morts. Et lui aussi souffre : « Je comprends le martyre qui consiste à s'arracher la chair pour être plus nu ; le martyre est un désir de nudité catastrophique. » Yann Moix doit apprécier. ■



Ordesa,
Manuel Vilas,
éd. du Sous-Sol,
400 p., 23 €.

ILLUSTRATION ANTOINE MOREAU-DUSAULT POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

critique

Patrick Modiano

Un cadeau de Noëlle

Du Paris de l'après-guerre à la Rome éternelle, une nouvelle enquête modianesque sur la disparition d'une belle inconnue.

Par Alain Dreyfus

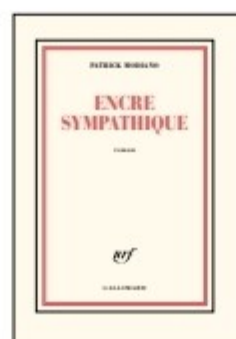
« **i**l y a des blancs dans une vie, mais parfois ce qu'on appelle un refrain. Pendant des périodes plus ou moins longues, vous ne l'entendez pas et l'on croirait que vous avez oublié ce refrain. Et puis, un jour, il revient à l'improviste quand vous êtes seul et que rien ne peut vous distraire. Il revient, comme les paroles d'une chanson enfantine qui exerce encore son magnétisme. » Cette entame de chapitre, piochée au milieu d'*Encre sympathique*, dernier roman de Patrick Modiano, vaut aussi bien pour les vingt-huit qui l'ont précédée. Est-ce à dire que l'écrivain, couronné en 2014 par le prix Nobel, fredonne une fois encore la même « petite musique », au risque cette fois de lasser le lecteur le mieux disposé ?

Car rien ne manque à l'arsenal modianesque dans ce nouveau et court récit : une belle inconnue en fuite, Noëlle,

un carnet griffonné « à l'encre bleu Floride », un annuaire (ici un bottin du cinéma) et le Paris disparu des années d'après guerre avec quelques échappées savoyarde et romaine. On compte aussi un dancing interlope, un casino et un garage à l'enseigne à demi effacée où sommeillent, sous l'œil d'un aigrefin décati, de belles décapotables. On trouve aussi des lettres en poste restante, des noms et des numéros de rues qui renvoient à des appartements désertés par des personnages au passé flou et vaguement inquiétants. Des lieux à l'abandon visités par un jeune homme triste et rêveur qui traverse son existence sur la pointe des pieds en tâchant de combler les trous noirs d'un passé nébuleux.

LOULOU ALAUZET, PIMPIN LAVOREL

Si l'on trouve dans ces pages d'anachroniques incises sur le présent, c'est pour l'auteur l'occasion de dire qu'Internet ne lui aurait été d'aucun secours. C'est d'ailleurs « tant mieux, car il n'y aurait plus matière à écrire un livre. Il suffirait de recopier des pages sur un écran, sans le moindre effort d'imagination ». Aucun doute, nous sommes en terrain connu : l'univers peuplé de



★★★★☆

Encre sympathique,
Patrick Modiano,
éd. Gallimard,
140 p., 16 €.

fiction

FRANCESCA MANTOVANI/ED. GALLIMARD



Patrick Modiano en 2017.

manques de Modiano est immuable, ses intrigues sont toujours aussi diaphanes, et seuls les noms de ses personnages au charme délicieusement démodé diffèrent de ceux qu'il a utilisés dans les opus précédents. Il dresse d'ailleurs non sans malice, tant pour le plaisir de l'énumération que pour leur puissance baroque d'évocation poétique, une liste

presque exhaustive de ceux qui ne lui seront d'aucune utilité pour l'hypothétique résolution d'une énigme qui s'éloigne dès qu'on l'approche : « Loulou Alauzet, Georges Panisset, Yerta Royez, Mme Chevallier, docteur Besson, docteur Trevoux, Pimpin Lavorel, Zazie, Marie-France, Pierrette, Fanchon, Kurt Wick, Rosie, Chantal,

Robert Constantin, Pierre Andrieux et d'autres qui ne cessaient d'affluer... »

Le narrateur d'*Encre sympathique* se prénomme Jean. Un prénom, comme ses aficionados le savent, qui est le premier inscrit sur l'état civil de l'auteur. Le placide patron de l'agence Hutte, une officine de détectives privés où il est engagé « à l'essai », lui confie pour sa première

...

... affaire une simple fiche glissée « dans une chemise à la couleur bleu ciel qui a pâli avec le temps ». Que contient-elle ? Un « certificat d'émission d'une autorisation de réception sans surtaxe des correspondances poste restante. Autorisation n° 1. Lefebvre. Prénom : Noëlle, demeurant à Paris 15^e. Rue et N° : Convention, 88 ». Une photo aussi, « beaucoup plus grande qu'un simple photomaton. Et trop foncée. On ne saurait dire la couleur des yeux. Ni des

« Oui, les souvenirs viennent au fil de la plume. »

cheveux ». Maigres indices pour un enquêteur en herbe, mais suffisants pour un auteur qui sait comme nul autre faire son miel du presque rien. Dans dans un aparté Modiano livre une clé de sa méthode : « Je crois qu'il est préférable de laisser courir ma plume. Oui, les souvenirs viennent au fil de la plume. Il ne faut pas les forcer mais écrire en évitant le plus possible les ratures. Et dans le flot ininterrompu des mots et des phrases, quelques détails oubliés et que vous avez enfouis, on ne sait pourquoi, au fond de votre mémoire remonteront peu à peu à la surface. Surtout ne pas s'interrompre, mais garder l'image d'un skieur qui glisse pour l'éternité sur une piste assez raide, comme le stylo sur la page blanche. Elles viendront après, les ratures. »

On sait les propriétés de l'encre sympathique : incolore lorsqu'on l'emploie, elle noircit pour livrer ses secrets lorsqu'on la soumet à l'action d'une substance spéciale qui la révèle. Chez Patrick Modiano, les métaphores avancent à peine masquées. Non tant que la substance spéciale de son écriture débouche sur de lumineuses évidences. Si le faisceau d'indices, aussi précis et concordant qu'il soit, s'emploie avec succès à laisser irrésolus les mystères, le temps et le hasard y pourvoiront. On ne révélera pas l'issue de cette aventure, où le narrateur laissera à quelqu'un d'autre le dernier mot en forme d'une éventuelle happy end.

Si *Encre sympathique* n'est pas un thriller, le roman en a tous les attributs, et il est impossible d'interrompre sa lecture au cours d'une route qui pourtant multiplie fausses pistes et tiroirs à double fond. L'écriture, aussi fluide que dépouillée de toute afféterie et autres figures de style, où l'on compte les épithètes sur les doigts d'une main, sert au plus près cette énième variation d'un Sisyphe qui poursuit l'exploration d'un monde à jamais figé dans les chagrins de l'enfance. « Je n'ai jamais, écrit-il, respecté l'ordre chronologique. Il n'a jamais existé pour moi. Le présent et le passé se mêlent l'un à l'autre dans une sorte de transparence, et chaque instant que j'ai vécu dans ma jeunesse m'apparaît, détaché de tout, dans un présent éternel. » ■

extrait

« Nous pouvons couper par là », m'a-t-il dit. Nous étions arrivés au milieu de la rue Olivier-de-Serres, et il me désignait une impasse qui s'enfonçait entre les immeubles. Il me semble, avec le recul du temps, qu'elle était plantée d'arbres et que l'herbe avait poussé entre les pavés. Aujourd'hui, elle m'apparaît comme un chemin de campagne, peut-être parce qu'il faisait nuit. Nous avons traversé une cour d'immeuble et débouché par une porte cochère dans la rue Vaugelas. Au rez-de-chaussée, trois petites pièces. La fenêtre de l'une donnait sur la rue. Les rideaux n'étaient pas tirés de sorte qu'un passant aurait pu nous voir, Gérard Mourade et moi. Parfois, dans mes rêves, c'est moi ce passant. La nuit dernière, sans doute parce que j'avais écrit les pages précédentes pendant la journée, je suivais de nouveau le chemin de campagne à travers les immeubles. La fenêtre de l'appartement était éclairée. Le front contre la vitre, je voyais d'où venait la lumière : la porte entrebaillée de la chambre voisine. Une lampe de chevet que l'on avait oublié d'éteindre ? À l'instant où j'allais frapper à la vitre, je me suis réveillé. Nous étions dans la petite pièce dont la fenêtre donnait sur la cour. Gérard Mourade avait allumé la lampe, sur une table basse. ■

FEEL GOOD, Thomas Gunzig,

éd. Au diable Vauvert, 400 p., 19 €.

★★★★☆



Alice ressemble à ces portraits de gilets jaunes lus cet hiver dans la presse. Elle n'a pas fait d'études et a travaillé toute sa vie dans un magasin

de chaussures qui a fini par faire faillite. Elle élève seule son fils, que le père n'a pas voulu reconnaître, et essaie d'être une bonne mère, de s'informer sur l'éducation, de faire attention, mais c'est une vie « tout juste », où chaque dépense compte. « Un cahier à lignes avec marges (1,45 euro), une boîte de sparadraps (1,60 euro), du désinfectant (4,20 euros), des aspirines (3,49 euros) [...] ». Pour s'en sortir elle élabore le plan insensé d'enlever un enfant et entre en contact, dans des circonstances rocambolesques, avec Tom, écrivain sans grand succès et version pessimiste de Thomas Gunzig. Ensemble, Alice et Tom décident d'écrire un *feel good book* qui les mettra à l'abri du besoin. Et Thomas Gunzig en donne cette définition : viser « ces gens si calmes et si détendus pour qui la vie semblait être une sorte de hobby particulièrement agréable ». Des gens qui « veulent qu'on leur raconte des histoires qui confirment l'état du monde, pas des histoires qui remettent en cause l'état du monde. Parce que le monde leur convient comme il est. [...] on apprend de nos erreurs, la vérité sort de la bouche des enfants, les vieux souffrent de la solitude mais ont plein de belles histoires à raconter [...] ». En somme, *Feel Good* est un commentaire désabusé et souvent très drôle sur ce qui marche en librairie. Utilisant la mauvaise littérature pour en faire de la bonne. **Jacques Braunstein**



FRANCESCA MANTOVANI/ED. GALLIMARD

Dans son dernier roman, Sylvain Prudhomme dresse une esthétique de l'autostop.

PAR LES ROUTES, Sylvain Prudhomme, éd. L'Arbalète/Gallimard, 304 p., 19 €.

Le goût infini des autres

L'autostop comme mode de vie pour faire bifurquer le quotidien.
Retrouvailles sur une aire d'autoroute.

★★★★☆



Dans *Tanganyika Projekt*, en 2010, Sylvain Prudhomme redécouvrait l'Afrique centrale de son enfance depuis les vitres d'un bus. Dans *Là, avait dit Bahi*, deux ans plus tard, il sillonnait l'Algérie de son grand-père cahoté par un camion hors d'âge. Et dans *Par les routes*, en cette rentrée, c'est à un passager majuscule qu'il confie le premier rôle. Lorsque, après quinze ans de silence, le narrateur recroise « l'autostoppeur », dans le sud-est de la France, rien n'a changé chez cet ancien colocataire, hors le soupçon de gris aux tempes et les destinations sur son bout de carton. Rien sinon qu'une femme et un fils l'attendent désormais à la maison. À quoi pense cet homme lorsqu'il gagne au petit matin la première aire d'autoroute ? Qu'y cherche-t-il sinon des rencontres éphémères fortuites ? Sinon à se retrouver lui-même et à briser la sérénité parfaite de cette famille qu'il chérit ?

Devenu le substitut domestique et greffier immobile de son ami voyageur, le narrateur écrivain sonde l'insoluble

dilemme de l'inertie et du mouvement. Dans la lenteur mélancolique du livre, dans la profusion formidable de détails et dans cette manière même de demeurer en arrière, en réserve des élans de l'autostoppeur, se dessine un effort pour ralentir sa fuite en avant. Érigé en mode de vie, l'autostop se révèle une prodigieuse machine à fiction, qui propose, d'un habitacle à l'autre, une nouvelle voie possible le long d'une chaîne sans fin d'univers, et trahit aussi l'inassouissable nature du genre humain.

Par ces routes d'asphalte et de papier, on reconnaît quelques-uns des points cardinaux de l'œuvre de Sylvain Prudhomme. L'amitié et son devenir, à l'épreuve du temps et des bifurcations. La force d'évocation des paysages, déjà frappante dans *Légende*. La collection compulsive et poétique des noms (ici ceux des villages) à l'œuvre dans *Tanganyika*. Mais aussi et surtout ce goût infini des autres et du hasard par lequel l'autostop rejoint l'écriture : une tentative éperdue pour conjurer la dispersion des êtres et toucher du doigt l'infini des existences possibles. **Camille Thomine**

UN ÉTÉ À L'ISLETTE,

Géraldine Jeffroy,

éd. Arléa, 144 p., 17 €.

★★★★☆



En 1892, Camille Claudel s'installe au château de l'Islette, où elle façonnera *La Petite Châtelaine* et *La Valse*, ses sculptures les plus audacieuses.

Ces œuvres témoignent du grand écart de ses sentiments à l'égard de Rodin, entre volonté d'autonomie artistique et dépendance amoureuse. Plongeant au cœur d'un été figé dans des œuvres magistrales, Géraldine Jeffroy imagine une narratrice complice passagère des tourments de la sculptrice, et livre, à travers son regard, le portrait d'une femme qui s'absorbe de tout son être dans sa création et dont les excès trahissent la sincérité bouleversante. **Eugénie Bourlet**

LA THÉORIE DES SIGNATURES,

Joseph Soletier,

éd. du Rocher, 184 p., 18 €.

★★★★☆

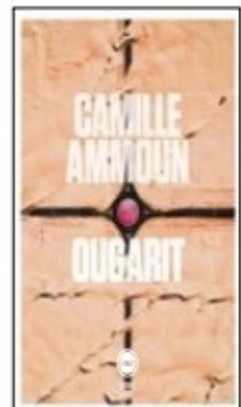


Les parents bourreaux inspirent toujours... les romanciers. *La Théorie des signatures*, premier ouvrage de Joseph

Soletier, décrit un père catholique féroce, tyrannique avec ses deux fils, tandis que sa femme se laisse mourir en sainte martyre. Dans la veine de *La Vraie Vie*, d'Adeline Dieudonné, la caricature maquille la tragédie d'un monde qui opprime les plus faibles, et en premier lieu les enfants, mais avec un style plus érudit, qui fourmille de références aux Écritures et aux sciences de la botanique. **E. B.**

UGARIT,
Camille Ammoun,
éd. Inculte, 340 p., 19,90 €.

★★★★☆



Ougarit Jérusalem, urbanologue de renom, est appelé à Dubaï pour remplir une importante mission :

définir l'âme urbaine de cette « ville-monde superlative et postmoderne », autrefois petit port perlier. Ougarit se doit pour cela de trouver un aleph. Objet mystérieux décrit par J. L. Borges dans une de ses nouvelles, l'aleph est devenu ici un outil d'analyse qui permet « de voir la ville dans sa totalité et à tous les instants simultanément ». Mais, dans cette « forêt de béton, de verre et d'acier », la tâche se

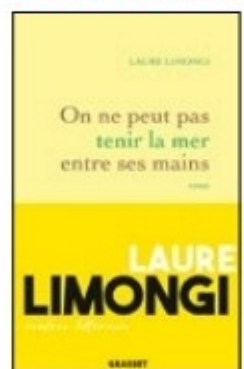
révèle plus complexe que prévu. Ni spirituel ni fantastique, ce premier roman très réussi relève plutôt du récit d'aventures réaliste ou d'un conte philosophique moderne.

Juliette Savard

**ON NE PEUT PAS
TENIR LA MER
ENTRE SES MAINS,**

Laure Limongi,
éd. Grasset, 288 p., 18,50 €.

★★★★☆



D'après Ovide, Diane, déesse surprise dans son bain par le chasseur Actéon, lui intime :

« Si tu peux le raconter,

j'y consens », avant de le métamorphoser en cerf. Affrontant la sentence olympienne, Laure Limongi

creuse les secrets d'une lignée corse, via une héroïne confrontée à son héritage familial et à son propre passé sur l'île de Beauté. Huma, « colonne vertébrale de cette famille de drames », porte deux mondes que tout oppose : prolétariat ouvrier métropolitain d'un côté, mafiosi nationalistes de l'autre. Ce second monde flirte avec le grotesque et le tragique. Huma y incarne son « prénom surgi de nulle part ». Souvent objet de caprices mais jamais d'affection, elle fait sa route en solitaire, avec l'imagination comme puissance vitale. Ce n'est qu'adulte qu'elle replonge dans la réalité. Les mots éclairent une décadence familiale où « aucun panache n'est venu poser de vernis romantique sur un sang qui n'a même pas été versé : il se contente de pourrir ». **E. B.**

**ET QU'IMPORTE
LA RÉVOLUTION ?**

Catherine Gucher,
éd. Le Mot et le Reste, 194 p., 17 €.

★★★★☆



C'est le roman d'une jeunesse pleine de passions, au passé et au présent.

Lorsque, de

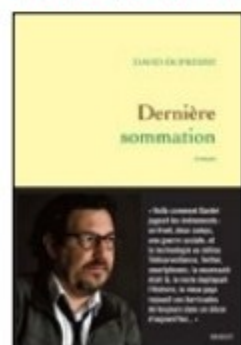
son fief ardéchois, Jeanne, 68 ans, apprend la mort de Fidel Castro, ses combats d'antan lui reviennent toujours plus vifs. Le craquement produit par cet événement dans la tranquillité apparente de sa vie trouvera mille résonances symboliques, durant des retrouvailles avec ses proches. Un récit empreint de poésie grâce à laquelle l'idéalisme triomphe de la nostalgie. **E. B.**

DERNIÈRE SOMMATION,
David Dufresne, éd. Grasset, 234 p., 18 €.

Lignes jaunes

Le recenseur des violences policières contre les gilets jaunes a mis son personnage en fiction.

★★★★☆



Depuis les premiers actes du mouvement des gilets jaunes, Étienne Dardel recense les cas de blessures causées par la police lors des manifestations. Journaliste indépendant, il fréquente les manifestants, les policiers et les journaux « influents ». On y découvre Vicky, black bloc, et sa mère, Jacqueline, qui votait FN avant de rejoindre les ronds-points, mais aussi Dhomme, le « grand flic, serviteur de l'État », ainsi que les rouages actionnés pour aboutir à une politique de l'ordre, à tout prix. David Dufresne signe une fiction dystopique à l'intrigue haletante. On s'y croirait. Mais, derrière ce personnage, l'auteur ne raconterait-il pas son quotidien avec le travail de recension « Allô place Beauvau », récompensé par le grand prix du journalisme 2019 ? Alors, en écho à la question posée par les journalistes de plateau télé à Dardel : « Vous êtes journaliste ou militant ? », s'installe celle de la part imaginaire de *Dernière sommation* et de la chute qu'il annonce.

Marie Fouquet



Un roman dont on peine à distinguer la part d'invention.

SAMEER AL-DOUMY/AFP

**CENT MILLIONS D'ANNÉES
ET UN JOUR, Jean-Baptiste Andréa,**
éd. L'Iconoclaste, 310 p., 18 €.

Préhistoire et après

Sur les traces du grand dinosaure,
le paléontologue en quête d'absolu.

★★★★☆



Ce pourrait être le début d'un conte médiéval. Un homme, flanqué d'un guide et de deux compagnons, s'enfonce dans la montagne à la rencontre d'un dragon. Mais cela se passe en 1954, l'homme est paléontologue et le dragon dont il rêve, s'il

existe, est mort depuis des millions d'années. Il s'agit du fossile d'un grand dinosaure. Stan, le paléontologue, ne l'a jamais vu mais en a entendu parler et décide de partir à sa recherche en y mettant ses économies. Mais c'est surtout sa propre existence qu'il mise, son passé d'enfant martyr, ses frustrations d'universitaire méconsidéré, et ses espoirs de sublimer cela par une découverte fracassante. Ainsi, sous la belle plume de Jean-Baptiste Andréa, le roman d'aventure alpestre devient une poignante quête existentielle, et le fossile une métaphore de l'absolu lumineuse et terrible.

Alexis Brocas

QUAND VIENDRA LA VAGUE,
Alice Zeniter, *éd. de L'Arche, 76 p., 13 €.*

Intempérie

Dérèglements sentimentaux et
climatiques dans un refuge pour deux.

★★★★☆



Dans cette pièce de théâtre, Alice Zeniter donne à voir la montée des périls climatiques avec un dispositif minimal : un rocher sur île autour de laquelle l'eau monte ; dessus, deux amants, Letizia et Mateo, qui cherchent à déterminer qui ils accepteraient sur leur

refuge. Surgissent des réfugiés-nageurs, qui sont peut-être l'un ou l'autre des amants grimés, puis un « mouflon à deux pattes ». Surgissent surtout des problématiques humaines, amoureuses et existentielles, comme si la catastrophe à venir forçait les personnages à se confronter aux vérités qu'ils ne veulent pas voir. Les limites de leur amour, par exemple...

A. B.

PATRICE NORMAND/LEEXTRA/ÉD. LIANA LEVI



Seth Greenland, en juin 2019.

MÉCANIQUE DE LA CHUTE, Seth Greenland,
traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Esch, éd. Liana Levi, 668 p., 24 €.

Le magnat crucifié

Une comédie grinçante sur les ravages
du politiquement correct à l'américaine.

★★★★☆



La tyrannie des identités, cet excellent sujet de roman, est au cœur de cette saga de 600 pages où Seth Greenland décrit la racialisation des rapports sociaux aux États-Unis et le ressentiment croissant entre les communautés. Jay Gladstone est un magnat de l'immobilier new-yorkais. Progressiste, démocrate, créateur d'une fondation caritative qui distribue des millions de dollars en bourses aux jeunes afro-américains défavorisés, Jay se croit irréprochable en matière de tolérance et d'antiracisme. Jusqu'à ce qu'il se trouve impliqué dans un accident survenu à la vedette noire de l'équipe de basket dont il est propriétaire. Aux États-Unis, toute blessure provoquée à un Noir par un Blanc peut tourner au scandale raciste. Surtout quand le procureur chargé de l'affaire a des ambitions électorales et cherche à faire un exemple...

Malgré sa notoriété, Jay bascule dans une lessiveuse médiatico-judiciaire, avec le sentiment

d'être condamné d'avance par la justice et l'opinion. Seth Greenland décrit la mécanique de cette chute en entrelaçant l'intime et le social, la famille et la politique. En résulte une comédie captivante, grinçante et souvent drôle, pleine de scènes d'anthologie dont une fête de Pessah qui tourne au règlement de compte intercommunautaire à la suite des remarques agressives de la petite amie de la fille de Jay, une lesbienne noire biberonnée aux *gender studies*, obsédée par Israël et jalouse de la réussite sociale des Juifs d'Amérique. L'auteur a un talent certain pour la satire, et la dent plutôt dure à l'encontre du *politically correct*, de la sociologie universitaire et de l'hystérie raciale. On pense à Tom Wolfe, ce roman jouant sur les mêmes ressorts que *Le Bûcher des vanités*, dont il constitue un peu la version 2.0, actualisée à l'ère des cabales en ligne et des crucifixions sur les réseaux sociaux. C'est dire si ce très bon livre en dit long sur notre époque, sur les États-Unis et sur ce qui, peut-être, attend la vieille Europe.

Bernard Quiriny

LE BAL DES FOLLES, Victoria Mas,

éd. Albin Michel, 252 p., 18,90 €.

★★★★☆



Ce premier roman s'attache au Dr Charcot et à l'hystérisation du féminin au XIX^e siècle. Évitant

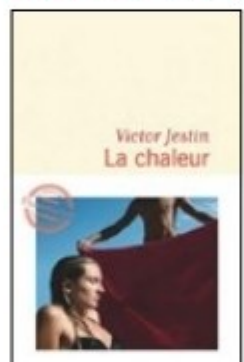
le pathos, il nous introduit à La Salpêtrière la veille du surréaliste bal des folles qui attisait la curiosité du Tout-Paris. Dans les couloirs de l'hôpital, on croise Louise, adolescente qui déclenche ses crises d'épilepsie sur commande, Thérèse, ancienne prostituée qui se trouve bien dans ce monde sans hommes, ou Geneviève, l'infirmière-chef qui voit défiler « ces pères qui signaient, sans aucun remords, les fiches d'internement d'une enfant déjà oubliée ». Victoria Mas

adopte une langue classique et instille du suspense autour de l'évasion, le soir du bal, d'Eugénie, médium de bonne famille. Entre Michel Foucault et Gaston Leroux, elle jette un regard intelligent et décalé sur notre rapport aux troubles mentaux et sur l'évolution de la condition féminine. **Jacques Braunstein**

LA CHALEUR, Victor Jestin,

éd. Flammarion, 144 p., 15 €.

★★★★☆



Par une nuit d'été, dans un camping des Landes, des jeunes gens s'enivrent et gonflent d'air des préservatifs.

Ce n'est pas un programme pour Léonard, 17 ans. Ne trouvant pas le sommeil, il erre dans les allées et assiste

sans bouger au suicide d'Oscar, pendu avec la corde d'une balançoire. Pris de panique, il l'enterre sur la plage dans une scène qui n'est pas sans rappeler le crime de Meursault, dans *L'Étranger*. Ne voyant pas sa conscience travaillée outre mesure, Léonard porte sur ce qui l'entoure un regard froid. L'injonction au bonheur sortant des enceintes du camping et cette abjecte mascotte de lapin jouant au « hot colin-maillard » lui sont insupportables. Éros et Thanatos se croisent lorsqu'il fait la connaissance de Luce, son premier amour de vacances : la veille encore, elle se trouvait dans les bras d'Oscar... Le décalage entre cet ado désabusé et une génération obsédée par les réseaux sociaux est un moyen habile d'en dresser une satire. Dans un style acéré, Victor Jestin livre un premier roman prometteur, aux descriptions efficaces. **S. B.**

À LA DEMANDE D'UN TIERS, Mathilde Forget,

éd. Grasset, 162 p., 16 €.

★★★★☆



« Vous êtes la sœur ? », lui ont demandé les pompiers, qu'elle avait appelés pour son aînée Suzanne, alors en plein délire.

Ils auraient pu les confondre, mais s'étaient naturellement dirigés vers la grande, ensuite internée de force. Cet épisode réveille chez la narratrice les souvenirs de leur mère morte, suicidée alors qu'elles n'avaient que 5 et 8 ans. La mère aussi subissait des troubles, mais les psychiatres n'étaient pas d'accord sur le diagnostic. Le meilleur d'entre eux doutait encore,

rapporte « la petite sœur », héroïne sans nom, qui entame une enquête sur cette mère et son passé, mêlée à une exploration de la culture pop des années 1980-1990. Mathilde Forget signe un premier roman émouvant, par sa vision à la fois naïve et subtile des aspects cruels du monde, et par la poésie que dégagent ces « résistants méprisés » que sont les fous.

Marie Fouquet

ET L'OMBRE EMPORTE SES VOYAGEURS, Marin Tince,

éd. du Seuil, 704 p., 23 €.

★★★★☆



C'est une écriture qui vous aspire comme un siphon ou vous rejette comme une nausée.

Un torrent para-célinien de 700 pages plein de matières ignobles et d'éruptions désespérées. On ne pourra pas reprocher à Marin Tince, 55 ans, dont c'est le premier roman, de n'avoir pas pris de risque : quand tant de textes cherchent à se distinguer par leur sujet, le sien s'affirme d'abord par son style, attendu que « la vie c'est vraiment pas grand-chose ». Le roman nous en sert une grosse tranche, toute en nerfs : l'enfance de « Matin », élevé dans un « deupière » parisien, qui cache un « crabe » d'angoisse dans son ventre, perd ses cheveux par poignées et reçoit tout comme un supplice, même les attentions de la maîtresse. Matin, qui, sous la plume de Marin, devient parfois une créature chaplinesque, capable de couvrir de ses vomissures les plantes d'une concierge dont sa mère tentait de gagner la bienveillance... **A. B.**

poches

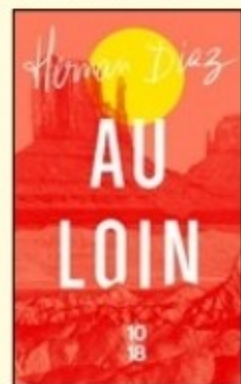
AU LOIN, Hernán Diaz, traduit de l'anglais (États-Unis)

par Christine Barbaste, éd. 10/18, 336 p., 8,10 €.

Délires d'initié

Un jeune immigré suédois en Amérique devient le disciple d'un scientifique excité et cruel.

★★★★☆



Durant la ruée vers l'or du XIX^e siècle, deux fils d'un agriculteur suédois, Håkan et Linus, s'en vont à New York par la mer. Ils se perdent de vue au cours du long voyage, et le premier accoste en Californie. Convaincu qu'il retrouvera son frère à New York, il tente de s'y rendre. Mais le jeune garçon n'a aucun sens de l'orientation et ne parle pas un traître mot d'anglais. Ses pas le

conduiront à la rencontre d'autres migrants, parmi lesquels un couple de chercheurs d'or, un scientifique naturaliste qui lui apprend que « toute vie participe d'un grand tout », et dont il devient le disciple. Récit d'initiation, conte philosophique parfois cruel sur le rêve migratoire, le premier roman d'Hernán Diaz confirme déjà un talent narratif et une puissance d'évocation hors norme. **Simon Bentalila**

PROCOLE GOUVERNANTE, **Guillaume Lavenant**, éd. Rivages, 176 p., 18,50 €.

Une Chanson douce version SM

Une jeune femme est embauchée pour s'occuper de l'enfant, on se donne du « vous », mais cela se terminera en avalanche avec la cavalerie...

★★★★★



Un premier roman, c'est pour commencer un premier titre. *Protocole gouvernante* est bien mieux que *Rétines* ou que *Mort d'un requin-pèlerin*, pour citer deux autres titres de premiers romans en cette rentrée 2019. *Protocole gouvernante* attire l'œil du lecteur par le court-circuit qu'il impose, fait rêver (jaquette aidant) à une version SM de *Chanson douce* de Leïla Slimani. Impuni vicieux, le lecteur est déjà piégé. Va-t-il s'en mordre les doigts ? Oui et non. Le roman est écrit à la deuxième personne du pluriel, ce qui ne se fait plus depuis 1957 et le prix

Renaudot attribué à *La Modification* de Michel Butor. Le style au demeurant évoque de loin le Nouveau Roman, ou plutôt son dépassement, comme effectué par Jean-Philippe Toussaint dans *La Salle de bain*. Une jeune femme est embauchée par un couple pour s'occuper de leur petite fille. Comme il est écrit, « habilement, le scénario en dévoilera peu, mais tout sera à venir, comme une avalanche sur le point de se décrocher de la paroi ». En attendant, il faut s'accrocher à la paroi du texte et ne pas dévisser. Car la fin, très belle, n'est pas sans rappeler la chanson « La cavalerie » écrite par Étienne Roda-Gil pour Julien Clerc. **Arnaud Viviant**



LUCILE BOIRON/ÉD. RIVAGES

Ingénieur, il est devenu écrivain après avoir repris des études en littérature.

Gallimard
présente

Photo F. Mantovani © Gallimard



KARINE
TUIL

Les choses humaines

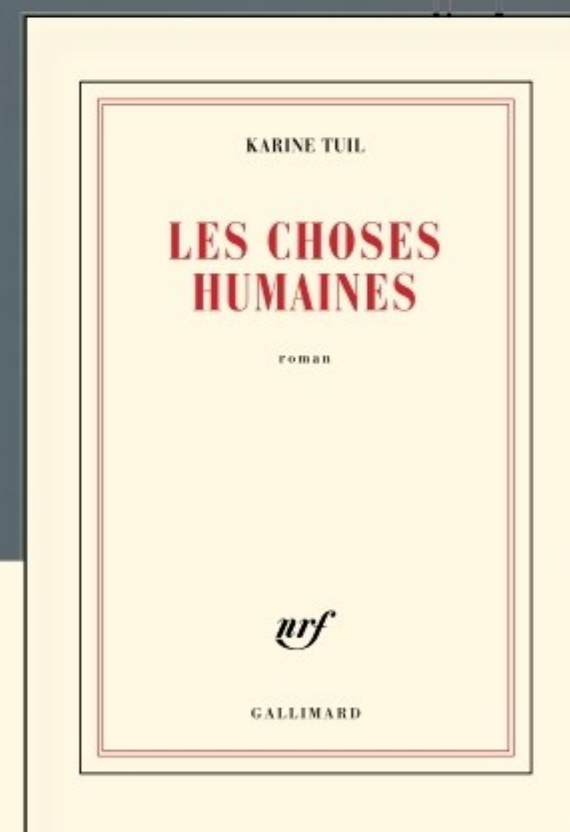
ROMAN

« *Les choses humaines* brasse avec brio tout ce que notre époque génère d'impostures et d'abus de pouvoir. Un bûcher des vanités parisien. »

Élisabeth Barillé, *Le Figaro Magazine*

« Karine Tuil livre un roman de mœurs balzacien marqué au fer rouge du progrès et capte l'air du temps avec la finesse d'une dentellière. »

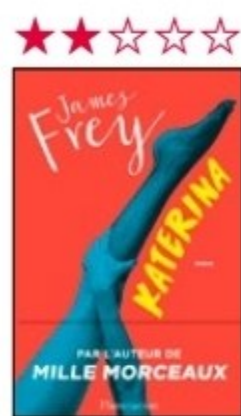
Marine de Tilly, *Le Point*



gallimard.fr | facebook.com/gallimard

KATERINA,
James Frey,

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Diniz Galbos,
éd. Flammarion, 358 p., 21 €

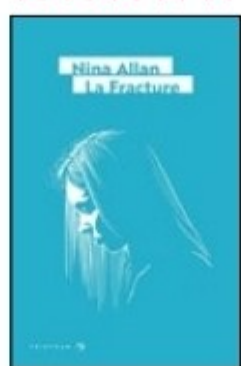


★★★★☆ *Katerina* raconte les aventures de James Frey, parti à Paris pour écrire un livre qui réduira « le monde en cendres ». En attendant, c'est surtout lui qu'il abîme, en s'enivrant de mauvais vin et de mauvaises drogues dans des mauvais bars, et en s'échinant sur des projets littéraires qu'il finit par jeter dans la Seine. Au musée Rodin, devant *La Porte de l'enfer*, il fait la connaissance d'une jeune mannequin scandinave, Katerina, avec

laquelle il vivra l'amour fou. Mais, à leur âge, ces choses-là n'ont qu'un temps. Ce qui dure, en revanche, c'est le pouvoir d'attraction de l'écriture de James Frey : scansion, phrases narratives qui se développent en dialogues, répétitions obsessionnelles des termes et expressions... Cette écriture a aussi ses limites, et elles éclatent pendant les scènes érotiques où l'auteur aligne les adjectifs « profond, dur, moite ». Mais elle est adaptée aux scènes d'ivresse et de débauche, qui heureusement dominent. Et, comme on l'avait vu dans *L. A. Story*, elle est propice à l'élégie : James Frey parle joliment de Paris, de ses rues, de ses barmans et boulangers – et sa vision touchera le lecteur français. Pour lui comme pour Hemingway, Paris fut une fête. **A. B.**

LA FRACTURE,
Nina Allan,

traduit de l'anglais par Bernard Sigaud,
éd. Tristram, 404 p., 23,90 €.

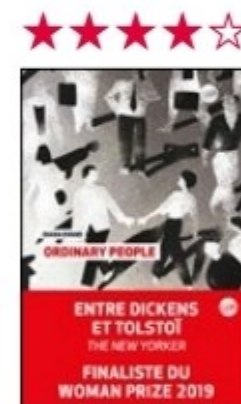


★★★★☆ Cela pourrait être le début d'un roman de science-fiction : une jeune fille de 17 ans, Julie, disparaît, et l'enquête ne donne rien. Sa mère se résout à la considérer comme morte. Son père, lui, poursuit les recherches jusqu'à en mourir. Vingt ans plus tard, Julie réapparaît devant sa petite sœur, Selena, avec une histoire incroyable et cependant détaillée de voyage sur une autre planète, et un étrange bijou qui paraît la confirmer. Cela tombe bien, Selena travaille

comme spécialiste en pierres précieuses. Comme le lecteur, elle oscillera longtemps entre croire ou ne pas croire le récit poétique de sa sœur. Plutôt que de choisir, le roman explore toutes les possibilités. C'est ce qui fait sa force, car maintenir volontairement le fil d'une ambiguïté conduit Nina Allan à innover bellement. Et aussi sa faiblesse, car, en imposant à son lecteur des vérités contradictoires, elle prend le risque d'apparaître perdue dans sa propre histoire. **A. B.**

ORDINARY PEOPLE,
Diana Evans,

traduit de l'anglais par Karine Guerre,
éd. Globe, 384 p., 22 €.



★★★★☆ On l'avoue, on a douté : deux couples à Londres, les enfants, la perte du désir, la quarantaine

et ses désillusions... nos petits arrangements avec le réel ne recèlent en principe que de fades surprises. Mais Diana Evans est une enchanteresse, et sa prose lumineuse s'insinue partout : dans les rues, le tréfonds des consciences, au cœur du mal. On se ment, on se cherche et on se hante, en ce grand roman apocalyptique qui, par endroits, rappelle le *Lunar Park* de Bret Easton Ellis. Des rêves se dissolvent, des amitiés se brisent, et la ville part en flammes, les antiques statues s'écroulent. « Elle ne savait pas où elle était partie, ni comment se retrouver », dit l'auteur de l'une de ses héroïnes. Et l'on se perd à sa suite, sidéré par les violences convulsives de l'amour et ses grandeurs absurdes. **F. C.**

FASERLAND, Christian Kracht,

traduit de l'allemand (Suisse) par Corinna Gepner, éd. Phébus, 160 p., 17 €.

Allemagne, mère blafarde

Un jeune snob désabusé vadrouille dans un pays fraîchement réunifié, entre drogues, alcool et passé nazi.



★★★★☆ « À partir d'un certain âge tous les Allemands ont l'air de gros nazis. » Le héros de *Faserland* sème des provocations dans ce court roman, le premier du Suisse allemand Christian Kracht (auteur d'*Imperium* en 2017) publié en France. On comprend l'émoi qu'il provoqua à sa sortie en 1995 en Allemagne. L'écrivain raconte l'errance d'un jeune friqué à travers l'Allemagne. D'avions en hôtels, le narrateur enchaîne villes, fêtes, drogue et alcool. Au-delà des tribulations d'un snob, Christian Kracht nous raconte une jeunesse blasée, sur fond de tubes des années 1990, avec en arrière-plan, tel le « ciel écrasant d'Allemagne du Nord », le passé nazi. Ce livre déjanté et cynique ressemble à une version humoristique de *Moins que zéro* de Bret Easton Ellis. On n'oublie pas facilement qu'« à Hambourg tout est vert Barbour » et qu'une rave party ressemble au *Jardin des délices* de Jérôme Bosch.

Aurélië Marcireau



Christian Kracht.



ROBERT VAN DER HILST/GAMMA-RAPHO

« Les Indiens ne forment plus qu'un peuple fantôme, forcé de vivre sur une terre qui n'est pas la leur. »

ICI N'EST PLUS ICI, Tommy Orange,
traduit de l'anglais (États-Unis) par Stéphane Roques, éd. Albin Michel, 352 p., 21,90 €.

Personne ne sortira d'ici vivant

Peuple fantôme, les Indiens n'ont plus que la magie pour renouer les fils de leur identité. Une sidérante explosion de douleurs.

★★★★★



Ode au chagrin et à la dilution urbaine de l'esprit sauvage qui, jadis, soufflait sur l'Amérique, ce texte est l'un des premiers romans les plus impressionnants de ces dernières années. Autant l'annoncer d'emblée : il s'achève dans le chaos. Des balles sifflent, des hommes tombent, des mondes intérieurs se vitrifient. Blanc par sa mère, cheyenne et arapaho par son père, Tommy Orange écrit la mort comme un sage qui aurait déjà tout vu. « Et quelque part au-dedans,

en lui-même, où il est et où il sera toujours, c'est déjà le matin, et les oiseaux, les oiseaux chantent. »

Oakland, Californie, de nos jours. Les buildings ont remplacé les grands arbres, le béton et les trains vagissants se sont substitués aux rivières. Amputés de leur histoire, les Indiens ne forment plus qu'un peuple fantôme, forcé de vivre sur une terre qui n'est pas la leur, avec des noms qu'on a inventés pour eux. Mais voici qu'au Coliseum, le grand stade de la ville, un pow-wow se prépare, où les autochtones de tous horizons viennent danser, chanter, célébrer leurs traditions

et tenter de se rappeler qui ils sont. Ainsi, les douze personnages qui se succèdent en ces pages – enfants perdus, ancêtres délavés, bandits, mystiques et rêveurs – convergent vers ce lieu. Un ado travaille sur un film entamé par son oncle. Caméra au poing, il questionne les siens. L'identité indienne est devenue une énigme dont seule la magie peut dénouer les fils. On enfile les costumes « décorés de perles, ornés de plumes », on répète les pas de danse, on convoque les souvenirs. Une femme se remémore un épisode de son enfance – semaines surréelles passées sur l'île d'Alcatraz, où des Indiens avaient décidé de recréer une nation éphémère.

Il y a les idéalistes, les nouveaux, les nostalgiques. Et puis il y a les autres, les paumés, les fichus, ceux qui ne croient plus qu'en l'argent. *Ici n'est plus ici* est conçu en spirale, s'écoulant de plus en plus intensément vers l'instant fatidique que le lecteur pressent d'emblée. Un peuple, en tout cas, menace de disparaître. Et c'est à un sidérant incendie émotionnel que Tommy Orange nous convie en ces pages saturées de beauté et de colère.

Fabrice Colin

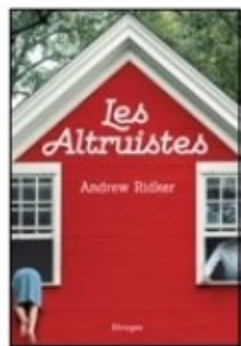
LES ALTRUISTES,**Andrew Ridker,**

traduit de l'anglais (États-Unis)

par Olivier Deparis,

éd. Rivages, 458 p., 23 €.

★★★★☆



C'est l'histoire d'un homme, Arthur Alter, qui a inventé un nouveau matériau de construction absolument inutile et a voulu s'en servir

pour sauver les enfants d'Afrique. À moins que ce ne soit l'histoire de sa fille, la très fortunée Maggie, qui aide tout son quartier et vit si pauvrement qu'elle s'évanouit à tout bout de champ. Ou de son frère, Ethan, qui vit reclus dans un grand appartement de Manhattan – la suite d'un parcours universitaire traversé en solitaire. Ou l'histoire de France, leur mère thérapeute, morte d'un cancer. Quoi qu'il en soit, bienvenue chez les Alter! Leur inventeur, Andrew Ridker, n'est peut-être pas le nouveau génie des lettres américain que l'on essaie de nous vendre, mais il a du talent, de l'humour et des idées – assez, en tout cas, pour nous fabriquer toute une famille de grands égotistes qui se rêvent en altruistes sans que l'on crie au procédé. Et quand ils se retrouvent cela fait des étincelles. Arthur entraîne Maggie dans un restaurant baptisé Piggy's, oubliant qu'elle est végétarienne. Arthur emmène Nathan voir un ballet – il est homosexuel, ça devrait donc lui plaire! Même si tout cela sent fort l'atelier d'écriture, il y a bien, chez Andrew Ridker, un côté Jonathan Franzen : son décortiquage d'une famille névrotique, mené avec tendresse et dérision, rappelle en effet *Les Corrections*. Et un côté vaudeville : en témoigne la fin du roman, qui ravira les amateurs de résolutions comiques. **A. B.**



HANNAH ASSOULINE/OPALE/ÉD. DU CHERCHE MIDI

Richard Powers fut une révélation littéraire dès son premier roman, *Trois fermiers s'en vont au bal* (1985).

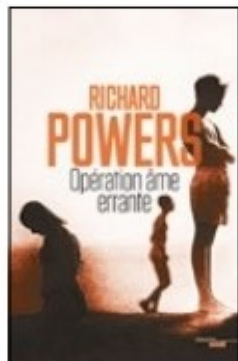
OPÉRATION ÂME ERRANTE, Richard Powers,

traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Yves Pellegrin, éd. Le Cherche midi, 500 p., 22 €.

Coincés dans le purgatoire

Encore inédit en France, ce roman de 1993 erre entre fiction et réalité, mêlant habilement fables et faits historiques.

★★★★☆



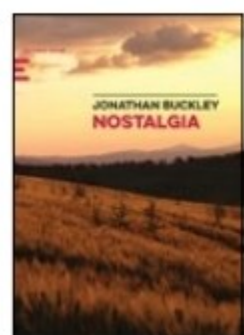
« Rien n'est réel tant qu'on ne l'a pas transformé en fiction. » Rien, aussi, n'est plus emblématique de l'art de Richard Powers que cette conviction énoncée dans *Opération âme errante*, roman resté inédit en France depuis sa publication aux États-Unis en 1993. On aurait tort de prendre cette maxime trop littéralement : il faut la lire en se souvenant de la sentence du docteur Weber, dans *La Chambre aux échos*, selon laquelle une « fiction cohérente l'emporte toujours sur la réalité de notre éparpillement ». Pouvoir structurant de la littérature, mais aussi mensonge des histoires que l'on se raconte : c'est avec cette idée qu'il faut partir à l'assaut d'*Opération âme errante*.

Opération de l'armée américaine durant la guerre du Vietnam qui consistait à diffuser par hélicoptères, la nuit, des

simulations de bruits de défunts coincés dans le purgatoire, l'opération « âme errante », sous la plume du romancier, contamine chacun des personnages, perdus dans une multitude de flux. Flux d'enfants malades débarquant dans l'hôpital de Los Angeles où Richard Kraft, le personnage principal, travaille. Flux migratoires qui y ont envoyé la petite réfugiée laotienne Joy. Flux fictionnels aussi avec les histoires qui viennent hacher le récit principal, laissant sourdre par endroits des anecdotes historiques (l'évacuation des enfants londoniens pendant le blitz, la révolte de Münster) ou des fables (le joueur de flûte de Hamelin). Richard Kraft est une allégorie de l'entre-deux. Alter ego du romancier (*Kraft*, la « force » en allemand), il est privé de sommeil et ne partage plus sa vie entre le repos et l'éveil mais entre des visions et la réalité. Ce flottement serait aussi le nôtre, et nos vies, une opération d'âme errante. **Pierre-Édouard Peillon**

NOSTALGIA,
Jonathan Buckley,
traduit de l'anglais par Richard Bégault,
éd. Le Castor astral, 412 p., 22 €.

★★★★☆



Les amoureux de la Toscane ont peut-être déjà lu Jonathan Buckley sans le savoir : il est l'auteur de plusieurs guides sur cette région. C'est néanmoins comme romancier qu'on le découvre dans *Nostalgia*. Le héros, Gideon Westfall, est un peintre anglais apprécié pour son style néoclassique et ses critiques acérées contre l'art contemporain. Installé à Castelluccio, petite ville toscane typique et cependant fictive, il reçoit la visite de sa nièce, venue

régler un contentieux familial. Tandis que Robert, son fidèle assistant, tente d'éloigner la gêneuse, on apprend que la police locale enquête sur la disparition d'une fille du coin, ancien modèle de Gideon... Divisé en douze chapitres de douze sections, le livre alterne cette intrigue et toutes sortes de digressions non romanesques sur l'architecture religieuse, l'histoire, l'art, la faune et la flore, etc. Au début, on se demande si l'auteur n'a pas mélangé ses fichiers de romancier et d'auteur de guides ; puis on comprend que ces passages participent de l'économie du texte, de son tempo, de son atmosphère – même si, soyons honnêtes, on ne les lit pas tous. Un roman inclassable, envoûtant, à l'élégance surannée, au chic très anglais. **Bernard Quiriny**

BOULE DE FOUDRE, Liu Cixin,
traduit du chinois par Nicolas Giovanetti,
éd. Actes Sud, 448 p., 23 €.

★★★★☆



Bien connue des lecteurs de *Tintin*, la foudre globulaire est un phénomène courant et cependant mystérieux : son apparition, ses déplacements, ses destructions sont absolument imprévisibles. Chen, le narrateur de ce roman le sait bien : le jour de ses 14 ans, une boule de foudre s'est inopinément invitée chez lui pour réduire ses parents en cendres. Comme nous sommes dans un roman de Liu Cixin, l'auteur épris de sciences dures du *Problème*

à trois corps, Chen devient naturellement physicien. Puis il s'acoquine avec une belle ingénieur militaire fascinée par les armes depuis que sa mère a été tuée par un piège à frelons durant la guerre sino-vietnamienne... La suite témoigne de la folie rigoureuse de Liu Cixin et de son inspiration sans limites. Vous y verrez des électrons géants que l'on pêche en plein ciel. Vous testerez une arme quantique – qui ne marche pas sans observateur. Vous apprendrez que l'on peut se transformer en nuage de probabilités. Et vous entrerez dans la tête d'un passionnant auteur chinois, que l'on imagine à la semblance de ses personnages : partagé entre pacifisme, fierté nationaliste, et l'idée que ces humaines passions ne pèsent pas grand-chose devant les lois fondamentales de la physique. **Alexis Brocas**

**UNE ŒUVRE PASSIONNANTE
SUR L'UNE DES COLLABORATIONS LES PLUS MARQUANTES DU 7E ART
SAMUEL BECKETT / BUSTER KEATON**

Un film de Samuel Beckett
FILM NOTFILM
Un film-essai de Ross Lipman

Découvrez le 1er court-métrage de Samuel Beckett
et le film-essai captivant qui retrace l'histoire
de cette œuvre hors-norme
Inclus de nombreux suppléments exclusifs !

**DISPONIBLES
EN BLU-RAY™ ET DVD COLLECTOR**

LE 16 OCTOBRE

laboutique.carlottafilms.com

LE NOUVEAU Magazine
Littéraire

MILESTONE
film & video

CARLOTTA

LA FUITE EN HÉRITAGE,

Paula McGrath, traduit de l'anglais (Irlande) par Cécile Arnaud, éd. Quai Voltaire, 336 p., 21 €.

★★★★☆



Le thème de la « génération », titre aussi de son premier roman, est au cœur du nouveau livre de Paula McGrath, *La Fuite en héritage*. Cette fois, le plan est resserré sur une strate familiale et des destins féminins, qui traversent le temps et l'espace entre l'Irlande, l'Angleterre et

les États-Unis. Jasmine quitte le foyer familial et s'inscrit dans un club de boxe. Tentant sa chance dans le Londres des années 1980, elle se confronte à sa propre condition de jeune femme et à celle d'une jeunesse en exil. En 2012, une gynécologue souhaite partir de l'hôpital dublinois où elle exerce, mais la maladie de sa mère l'en empêche. Paula McGrath restitue, par le biais d'une saga au féminin, des pans méconnus de l'histoire irlandaise, en mettant en scène des personnages notamment inspirés de femmes dites « perdues » qui, dans les années 1960, étaient enfermées dans des

blanchisseries où elles étaient « rééduquées » par le travail et la religion. L'autrice révèle également les affaires d'adoptions forcées dans des couvents irlandais jusque dans les années 1980.

« J'ai découvert cette partie de l'histoire des femmes assez tardivement », confie Paula McGrath d'un air désolé, avant d'ajouter : « Les femmes sont toujours considérées comme les dernières [des citoyen-ne-s] en termes de droits. » Ce deuxième roman remarquable apporte un nouvel éclairage sur la place des femmes en Irlande, dans la lignée de grandes écrivaines irlandaises comme Edna O'Brien. **Marie Fouquet**

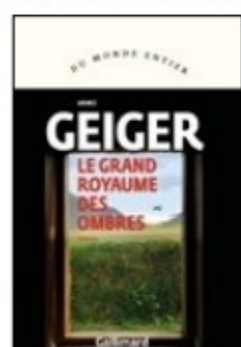
LE GRAND ROYAUME DES OMBRES, Arno Geiger,

traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Le Lay, éd. Gallimard, 496 p., 23 €.

Le guerrier désarmé

Le chant amer de la fin, ou la méditation d'un survivant du front russe.

★★★★☆



« La guerre s'était contentée de me coucher sur le flanc. » Veit Kolbe, jeune soldat viennois blessé sur le front russe, tente de se refaire une santé sur les rives du lac de Mondsee. Sous un ciel peuplé de lointains bombardiers, sa solitude est comme striée de fantômes : une logeuse atrabilaire, une institutrice revêche dirigeant un camp de jeunes filles, une mère de famille solitaire dont il ne tarde pas à s'éprendre, un vieux cultivateur d'orchidées revenu du Brésil... Cette chronique d'une défaite annoncée s'enrichit bientôt de lettres venues d'un peu partout qui accompagnent le chant amer de la fin : l'exil, l'effondrement, la destruction. Peut-on vivre contre l'absurdité de la guerre ? Garder intacte la volonté d'aimer, de souffrir ? « J'ai compris qu'il subsisterait en moi quelque chose de Mondsee, de même que je portais la guerre au fond de moi – quelque chose dont je ne viendrais jamais à bout. » L'intrigue est ténue, le poème incertain, mais la beauté tenace. **Fabrice Colin**



CATHERINE HELIE/ÉD. GALLIMARD

LES NOUVEAUX HÉRITIERS,

Kent Wascom,

trad. de l'anglais (États-Unis) par Éric Chedaille, éd. Gallmeister, 320 p., 22,80 €.

★★★★☆



1890-1961, une vie en tableaux : celle d'Isaac, jeune peintre avide de beautés, né bercé par la rumeur du

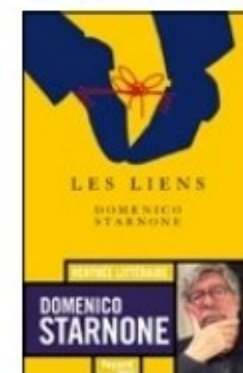
Sud. Arrive Kemper, indomptable déesse issue d'une famille criblée de secrets. Entre les deux ? Une île, les tempêtes, et puis l'amour, l'existence qui s'écoule « en un magnifique élan continu » auquel l'écriture de Kent Wascom, sauvage, brûlante, confère une remarquable vigueur. Saisissante expérience, vraiment, que cette plongée en un monde saturé de couleurs, condamné à l'éphémère et au sublime. **F. C.**

LES LIENS,

Domenico Starnone,

traduit de l'italien par Dominique Vittoz, éd. Fayard, 178 p., 18 €.

★★★★☆



Dans ce roman de voix, Domenico Starnone s'intéresse avec talent aux liens qui nous unissent et à ce que l'on

peut faire pour les rompre. On entend d'abord Vanda, la mère, et ses adresses au père, qui l'a quittée pour une jeunesse. On les retrouve, plus vieux, confrontés à un cambriolage. Tout cela vous apprendra qu'il ne faut pas commettre de crime à moitié, que l'on peut abandonner les gens en restant avec eux, et que Domenico Starnone est un excellent écrivain. **A. B.**

Jeanne Cherhal

Hors chant

L'interprète nous raconte ses lectures, de son enthousiasme pour l'écriture d'Annie Ernaux à la griffe d'un Philippe Jaenada.

J'adore les récits autobiographiques comme ceux d'Annie Ernaux ou de Philip Roth. J'ai lu tout ce que je pouvais d'Annie Ernaux, qui me touche profondément. Je citerais quelques titres comme *Les Armoires vides*, *La Femme gelée*, *Passion simple*, *Journal du dehors*, *La Honte*, *Se perdre* et *L'Occupation*. Pour moi, c'est la plus grande écrivaine contemporaine. J'ai aussi beaucoup lu Philip Roth, je garde un souvenir très fort de *Némésis*. J'éprouve également une tendresse et une attirance particulières pour l'art de Philippe Jaenada, qui me fait beaucoup rire et me passionne, quel que soit le sujet abordé.

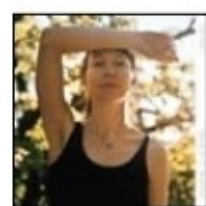
Sinon, entre ma bibliothèque et ma table de chevet, on trouve quelques titres indispensables, comme *D'autres vies que la mienne* d'Emmanuel Carrère, *La Cheffe* de Marie NDiaïe, *Americanah* et *Chère Ijeawele* de la Nigériane Chimamanda Ngozi Adichie, *Sorcières* de Mona Chollet, *Heureux les heureux* de Yasmina Reza, *Dora Bruder* de Patrick Modiano, *Dites-lui que je l'aime* de Clémentine Autain et les trois *Vernon Subutex* de Virginie Despentes. J'attends avec impatience le livre de Jean-Paul Dubois de qui



Jeanne Cherhal, Paris, mars 2019.

j'avais adoré les chroniques dans *L'Amérique m'inquiète*, et aussi le prochain ouvrage de Cécile Coulon, car je place très haut son recueil de poèmes, *Les Ronces*.

Propos recueillis par Philippe Langlést



À ÉCOUTER

L'AN 40, Jeanne Cherhal, Barclay/Universal Music, 15,99 €.

BOLAÑO, L'INTÉGRALE

La bonne nouvelle provient des éditions Plon : le grand écrivain chilien Roberto Bolaño, objet d'un culte enthousiaste chez nous pour ses *Détectives sauvages* et *2666*, va faire l'objet d'une édition intégrale et thématique en six volumes, où ses chefs-d'œuvre se mêleront à des inédits – nouvelles, courts romans et poèmes, est-il annoncé.

Le premier volume, prévu pour le 17 octobre, se concentrera sur la poésie. Car Bolaño, qui vécut mille vies, était d'abord poète et ne se fit romancier que sur le tard, pour nourrir sa famille. Avec quel succès !



RAPHAËL GAILLARDE/GAMMA-RAPHO

Erik Orsenna

Que lisez-vous à vos enfants ?



L'académicien Erik Orsenna.

“ Parmi les livres que je lisais à mes enfants et que je vais bientôt lire à mes petits-enfants, il y a avant tout des bandes dessinées : *Tintin*, *Blake & Mortimer*, etc. Je lis aussi souvent les contes d'Andersen, les contes de Grimm, les fables de La Fontaine, *Le Petit Prince*... Ce n'est pas très original, mais ça marche bien. Il m'arrive de

leur lire quelques pages de grands livres (*Les Trois Mousquetaires* de Dumas ou *Typhon* de Conrad) pour les faire plonger dans un univers, en leur disant : « Plus tard vous aurez plus », et en espérant que ça leur donne envie. Je lis du théâtre aussi, des pièces de Molière : c'est l'occasion d'expliquer ce qu'est un bourgeois, un

gentilhomme, etc. Et j'invente plein d'histoires ! Lorsque j'étais enfant, j'avais la chance d'avoir un père marin, qui racontait des histoires de pirates et de sous-marins, et une mère monarchiste, qui racontait des histoires de rois et de reines de France. Aujourd'hui, j'essaie d'être un peu comme eux. Mais j'ai eu plus de chance que mes enfants et petits-enfants, parce que mes parents me racontaient bien plus d'histoires que je n'en raconte aujourd'hui. ”

Propos recueillis par Manon Houtart

il faut relire Nathalie Sarraute



Nathalie Sarraute, en 1983.

ULF ANDERSEN/EYEDEA/GAMMA

Discrétion assurée

Mère ou plutôt grand-mère du Nouveau Roman des années 1950-1970, Nathalie Sarraute (1900-1999) en a jeté les bases dans ses *Tropismes* avant de le théoriser en 1956 dans *L'Ère du soupçon*.

Vingt ans après sa mort, la parution d'une passionnante biographie à l'anglo-saxonne, patiente et informée, revient sur le parcours d'une écrivaine, mais aussi sur un mouvement décrié. À juste titre ?

Par Alexandre Gefen

formaliste, abstrait, fermé sur lui-même, préférant « l'aventure d'une écriture » à « l'écriture de l'aventure », selon une opposition restée célèbre de Jean Ricardou, le Nouveau Roman a mauvaise presse. S'il est un point de repère commode pour l'histoire littéraire et un symbole à l'étranger, il serait une impasse à laquelle on devrait la marginalisation du roman français, qui aurait été supplanté depuis dans nos cœurs par le *storytelling* de la littérature américaine et latino-américaine. Malgré une période de « retour au récit » inaugurée depuis les années 1980 après la mort des théoriciens Sartre, Barthes, Foucault, Lacan, malgré les romanciers du territoire, les écrivains du réel, les arpenteurs du social, les explorations de l'autofiction, malgré les prix Nobel de Le Clézio et Modiano, le roman français contemporain ne serait pas totalement sorti de « l'ère du soupçon ». Une mauvaise conscience politique, une passion pour la réflexivité, un tropisme intellectuel, la prédilection pour les dissonances et les jeux linguistiques, le refus de la lisibilité, le dédain des catégories traditionnelles du roman (histoire, psychologie, intrigue, action) feraient l'originalité mais aussi la faiblesse de la littérature française. La faute donc au Nouveau Roman et à ses expérimentations antiromanesques : la dernière période de gloire de la littérature française serait aussi son tombeau.

« ENNUI DOUX ET VIEILLOT »
D'où la réaction de certains écrivains contemporains : « un ennui doux et vieillot » envahit Pascal Quignard lorsqu'il s'approche des éditions de Minuit, celui de « l'académisme complet » des « prescriptions plus ou moins infamantes et presque religieuses » du Nouveau

Roman. « L'ère du soupçon, la fin du personnage, Jean Ricardou : le monde n'a pas retenu ces débats. Ils sont oubliés aujourd'hui », affirme avec plus de brutalité Aurélien Bellanger, se faisant le porte-parole d'une écriture ambitieuse, sociologique et descriptive du monde,

guidée par Houellebecq et tournant le dos aux dispositifs esthétiques scrupuleux du passé. Mais, avant de conclure comme Aurélien Bellanger : « Il ne reste rien de Sarraute », faudrait-il encore savoir précisément ce que les avant-gardes lui doivent. Professeur à l'université d'Oxford,

LE GENRE NEUTRE

L'écrivain n'est « ni homme ni femme, ni chien ni chat », disait celle qui rêvait d'un au-delà de la différence sexuelle.

De Viviane Forrester, qui a contribué à l'édition de ses œuvres complètes dans la prestigieuse édition de La Pléiade, à Marie Darrieussecq, qui l'a côtoyée et en parle comme une « sorte de grand-mère spirituelle qui m'a appris la ténacité », nombreuses sont les romancières contemporaines influencées par Nathalie Sarraute. Son art si particulier de décrire l'intimité dans les échanges, de saisir les « sous-conversations » plutôt que les discours, de décrire la vie amoureuse dans le refus du « souci conventionnel de cohésion ou de vraisemblance » mais en traquant plutôt ses silences, son attention aux formes de vulnérabilité inscrites dans le langage, font de Nathalie Sarraute une représentante d'une supposée « écriture-femme », sensible au monde quotidien, aux émotions, à la psychologie profonde, telle qu'elle a été théorisée dans les années 1970 par des écrivaines comme Hélène Cixous ou Luce Irigaray. Avec Virginia Woolf, dont Nathalie Sarraute se veut l'héritière, avec Marguerite Duras, qu'elle considérerait comme de la littérature de gare mais à qui elle fut constamment comparée, l'autrice d'*Enfance* incarnerait ce qu'Hélène Cixous définit comme « le nouveau style des femmes, explicitement contestataire [dont] le mot d'ordre est de « casser » la langue pour se libérer des contraintes qui ont partie liée avec l'ordre des hommes ».

Dans le climat de l'après-guerre qui venait d'accorder enfin le droit de vote aux femmes, Nathalie Sarraute fréquenta assidûment Simone de Beauvoir et Violette Leduc et partagea avec elles leur volonté féministe d'imposer la présence des femmes dans l'édition et en littérature. Mais c'est hors des genres que Nathalie Sarraute se tiendra : dans l'écriture, l'auteur n'est « ni homme ni femme, ni chien ni chat ». L'écrivain n'a pas d'identité personnelle, il se « mélange ». Mariée jeune et avec bonheur à un homme qui soutiendra activement toute sa vie sa carrière, mère de trois enfants dans un couple que sa biographe décrit comme égalitaire, elle tiendra toute sa vie à distance la passion amoureuse comme les identités de rôle. Elle inventera une « chambre à soi » littéraire située hors du monde et en tout cas hors des déterminations sociales et biologiques. Sa volonté littéraire de décrire le monde sensible en fera la romancière d'un monde où l'on entend « n'importe qui s'adressant à n'importe qui » et où les consciences, balbutiantes, souvent androgynes et dénuées de contours, se fondent dans la langue, « une matière anonyme comme le sang ». *Gender free*, dirait-on aujourd'hui, elle cherchera ce que Roland Barthes baptisera le « neutre » – elle adopta le terme dans sa correspondance, encouragée par les positions radicales de son amie Monique Wittig, qui rêvait à un au-delà de la différenciation sexuelle.

A. G.

POURQUOI ILS LISENT NATHALIE SARRAUTE



Tiphaine Samoyault,
écrivaine et universitaire

“ Pour ce qui monte à la surface et pour un mot qui manque, pour un bouton de porte et pour la chute d'un livre, pour un oui ou pour un non... Mais surtout pour une chose : une scène indescriptiblement pathétique et mémorable d'*Enfance* où une petite fille, dont les parents sont séparés et qui sait et ne sait pas en même temps qu'elle ne va pas voir sa mère pendant cinq ans, se trouve dans une chambre d'hôtel, au milieu de l'Europe, avec deux lits. Et elle saute de l'un à l'autre, et elle saute, et elle saute. D'autres fois, elle prononce sans se lasser le mot russe *solntze* et le mot français « soleil ». Soleil, *solntze*, soleil, *solntze*. Dès qu'elle s'arrête, ses larmes se mettent à couler. En écrivant la scène, Sarraute n'explique rien. Elle est à hauteur des enfants qui jouent pour ne pas pleurer quand la nuit tombe et qui ne savent pas que nous donnons du sens à leurs jeux. ”



Éric Marty,
écrivain et universitaire

“ La dernière fois que j'ai lu Nathalie Sarraute, c'était *Tropismes*. Et, comme chaque fois, la certitude renouvelée que c'est *cela* la littérature. Une parole qui s'affirme à partir de rien, un monde qui n'est pas le monde du pardon, une écriture qui fait du sens commun l'absence de sens à partir duquel le langage trouve une forme d'issue à ce qui le détruisait, le rongait, l'abîmait. Le chœur silencieux ou bavard que Sarraute convoque est un peuple disgracié : sa dureté inflexible ne leur laisse aucune chance. Ils disparaissent dans leur apparition même, comme une illumination blanche, blafarde, grise, un murmure, un balbutiement sans avenir, un bégaiement qui ne les contrarie même pas. ”



Emmanuelle Pireyre,
écrivaine et poétesse

“ Lisant *L'Ère du soupçon* dix ans après mes débuts en écriture, j'ai retrouvé, explicités, détaillés, nombre de scrupules intuitivement croisés dans mes premières et solitaires expériences d'apprentie écrivaine. Pour cela Nathalie Sarraute tient, dans ma représentation du paysage littéraire, la place d'une tour de contrôle. On a produit, depuis, des voies nouvelles pour la fiction ; ce qui d'après moi n'empêche pas le soupçon. Plus les usages sociaux de notre langue se trouvent soumis aux normes de la communication, plus le soupçon, petit œil jeté vers la tour de contrôle, est nécessaire à chacune de nos phrases. Quant à ses récits, je déconseillerais de les lire trop tard dans la journée, car ils ont tendance à s'enclencher si bien aux ressassements mentaux que les absorber après 16 h est l'assurance de ne pas fermer l'œil. ”

●●● coéditrice de la romancière, qu'elle a bien connue, Ann Jefferson s'attelle à la tâche dans une longue biographie qui vaut autant comme le récit d'une vie que comme une histoire de la littérature du XX^e siècle : seules quelques anecdotes pittoresques émaillent une vie discrète de lent et assidu travail, dont les déchirures restent assourdies. Sociale (elle recevait tous les jours) mais réservée, capable d'inimitiés (sa brouille avec Simone de Beauvoir est restée célèbre) et de

prises de position politiques (la signature du Manifeste des 121 contre la guerre d'Algérie, l'occupation de la Société des gens de lettres en mai 1968), Nathalie Sarraute a d'abord voulu exister en se retirant du monde.

« Mes seules aventures étaient des livres », répéta la romancière, qui, comme bien des écrivains depuis Proust, niait au récit tout pouvoir d'explication de la vie de l'auteur (« je dis toujours que je n'ai pas de biographie. La biographie ce n'est rien »). Si elle

À SUIVRE

Colloque
« Nathalie Sarraute, vingt ans après », BnF Richelieu, 2, rue Vivienne, Paris 2^e, auditorium Colbert.
Le 17 octobre, 9 h-18 h, entrée libre et gratuite.

préserve la part d'opacité de l'écrivaine et ne trahit pas son refus de « la vieille analyse des sentiments, cette étape nécessaire, mais dépassée », le premier apport d'Ann Jefferson est pourtant d'ancrer l'invention révolutionnaire des « tropismes », ces états élémentaires à la limite de la perception, dans un contexte personnel et philosophique très particulier. *Enfance*, cette autobiographie par fragments dialogués publiée alors que Sarraute a 83 ans, l'évoque de manière

poignante : partagée entre son éducation parisienne et ses retours dans la Russie où elle était née, Natalia Ilinitchna Tcherniak, de son nom de naissance, fut vite délaissée par sa mère, écrivaine ratée dont les romans psychologiques populaires et convenus seront aux antipodes de l'esthétique exigeante de sa fille. Souvent laissée seule, hantée par l'angoisse de la mort, confrontée aux tensions des familles recomposées de ses parents, fragile et obsessionnelle, Natalia se réfugia dans l'école et les livres : si l'écrivaine Sarraute se montra féroce opposée à la psychanalyse (qui « l'aurait empêchée d'écrire »), son œuvre sera tout entière marquée par l'empreinte de l'opacité des individus, de leur instabilité, de leur incommunication.

TROPISME RADICAL

Un séjour berlinois lui fait découvrir le Thomas Mann de *Tonio Kröger* et *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* de Rilke, deux histoires de jeunes gens solitaires, aimantés par l'art, dans des formes de prose brèves et inspirées. À Oxford, c'est la lecture de Virginia Woolf qui marque Nathalie Sarraute, autant que *Paludes* de Gide, ainsi que Joyce et Proust. Toutes ces influences nourriront les *Tropismes*, dix-neuf silhouettes de personnages telles que la vie intérieure les retient, ensemble patiemment rédigé dans les années 1930, refusé par Jean Paulhan chez Gallimard mais publié en 1939 chez Denoël. Ann Jefferson fait l'hypothèse que les tropismes, « mouvements indéfinissables, qui glissent très rapidement aux limites de notre conscience », « flot de drames souterrains que Proust n'a eu le temps que de survoler », doivent beaucoup à la psychologie de Pierre Janet, théoricien préfreudien du « subconscient » situé à l'extrémité inférieure de la conscience

EXTRAIT

Maux d'enfant

Je suis dans ma chambre, à ma petite table devant la fenêtre. Je trace des mots avec ma plume trempée dans l'encre rouge... je vois bien qu'ils ne sont pas pareils aux vrais mots des livres... ils sont comme déformés, comme un peu infirmes... En voici un tout vacillant, mal assuré, je dois le placer... ici peut-être... non, là... mais je me demande... j'ai dû me tromper... il n'a pas l'air de bien s'accorder avec les autres, ces mots qui vivent ailleurs... j'ai été les chercher loin de chez moi et je les ai ramenés ici, mais je ne sais pas ce qui est bon pour eux, je ne connais pas leurs habitudes...

Les mots de chez moi, des mots solides que je connais bien, que j'ai disposés, ici et là, parmi ces étrangers, ont un air gauche, emprunté, un peu ridicule... on dirait des gens transportés dans un pays inconnu, dans une société dont ils n'ont pas appris les usages, ils ne savent pas comment se comporter, ils ne savent plus très bien qui ils sont...

Et moi je suis comme eux, je me suis égarée, j'erre dans des lieux que je n'ai jamais habités... je ne connais pas du tout ce pâle jeune homme aux boucles blondes, allongé près d'une fenêtre d'où il voit les montagnes du Caucase... Il tousse et du sang apparaît sur le mouchoir qu'il porte à ses lèvres... Il ne pourra pas survivre aux premiers souffles du printemps... Je n'ai jamais été proche un seul instant de cette princesse géorgienne coiffée d'une toque de velours rouge d'où flotte un long voile blanc... Elle est enlevée par un djiguite sanglé dans sa tunique noire... une cartouchière bombe chaque côté de sa poitrine... je m'efforce de les rattraper quand ils s'enfuient sur un coursier... « fougueux »... je lance sur lui ce mot... un mot qui me paraît avoir un drôle d'aspect, un peu inquiétant, mais tant pis... ils fuient à travers les gorges, les défilés, portés par un coursier fougueux... ils murmurent des



Nathalie Sarraute, vers 1905.

serments d'amour... c'est cela qu'il leur faut... elle se serre contre lui... Sous son voile blanc ses cheveux noirs flottent jusqu'à sa taille de guêpe...

Je ne me sens pas très bien auprès d'eux, ils m'intimident... mais ça ne fait rien, je dois les accueillir le mieux que je peux, c'est ici qu'ils doivent vivre... dans un roman... dans mon roman, j'en écris un, moi aussi, et il faut que je reste ici avec eux... avec ce jeune homme qui mourra au printemps, avec la princesse enlevée par le djiguite... et encore avec cette vieille sorcière aux mèches grises pendantes, aux doigts crochus, assise auprès du feu, qui leur prédit... et d'autres encore qui se présentent...

[...] À moi aussi un sort a été jeté, je suis envoûtée, je suis enfermée ici avec eux, dans ce roman, il m'est impossible d'en sortir...

Et voilà que ces paroles magiques... « Avant de se mettre à écrire un roman, il faut apprendre l'orthographe »... rompent le charme et me délivrent.

Enfance, Nathalie Sarraute (1983)

... qui traita un temps les angoisses de Nathalie Sarraute et dont la romancière suivit les cours au Collège de France.

Radicalement en avance sur son temps, paru quelques mois avant la Seconde Guerre mondiale, *Tropismes* ne devint célèbre qu'à sa réédition presque vingt ans plus tard chez Minuit en 1957, la même année que *La Jalousie* de Robbe-Grillet, conduisant le critique Émile Henriot à forger pour la première fois le terme de « nouveau roman », pour mieux le critiquer. Claude Mauriac, Gaëtan Picon et Maurice Nadeau comprirent alors la révolution en train de s'accomplir, le premier parlant de « l'extrême pointe de la véritable avant-garde », le deuxième des « dernières conséquences de la critique du roman traditionnel », et le troisième d'un nouveau langage romanesque qui



Le groupe du Nouveau Roman en 1959. De gauche à droite : Simon, Robbe-Grillet, Pinget, Lindon, Beckett et Sarraute.

« entraînera de profondes modifications du genre tout entier ». Avant eux, Nathalie Sarraute dut beaucoup à Jean-Paul Sartre, qui préfaça juste après guerre son deuxième roman, *Portrait d'un inconnu*. Sarraute vit dans le projet sartrien de dépouiller l'individu des artifices du monde social pour lui permettre d'accéder à la « généralité » et dans sa méfiance des conventions romanesques un

À LIRE

de Nathalie Sarraute

Tropismes (1939-1957), éd. de Minuit, 90 p., 6,50 €.

L'Ère du soupçon (1956), éd. Folio essais, 152 p., 8,40 €.

Le Planétarium (1959), éd. Folio, 250 p., 6,80 €.

modèle déterminant. Sartre trouva chez Sarraute l'exemple d'un roman « en train de réfléchir sur lui-même », du « roman d'un roman qui ne se fait pas, qui ne peut pas se faire », bref d'un « anti-roman » – catégorie négative que refusa pourtant l'auteur du *Planétarium*.

HORS DU ROMAN

Évitant comme romancière « d'enfermer dans des catégories rigides, d'étiqueter ce qui est encore fluctuant, changeant », en quête d'un renouvellement littéraire hors du roman, comme en témoignent ses expérimentations pour la radio et le théâtre, Nathalie Sarraute fut néanmoins la théoricienne de la bande des nouveaux romanciers. Mais elle adopte une posture plus nuancée que les textes ultérieurs produits par exemple par Alain Robbe-Grillet : le roman ne doit pas viser le formalisme, il ne saurait se contenter de décrire les apparences phénoménologiques du monde, mais doit chercher plutôt un « réalisme neuf et sincère ». Le monde est « une immense masse fluctuante qui ne se laisse plus enfermer », il faut quitter le « vieux roman », qui ne fait que « pirouetter ces poupées », refuser les « impératifs moraux » pour découvrir les « véritables conflits qu'ils ont à affronter ».

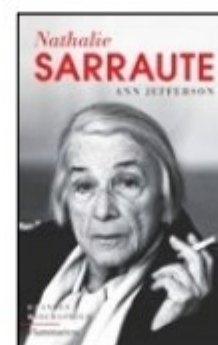
« Il faut se dégager de tout ce qui est imposé, conventionnel et mort, pour se tourner vers ce qui est libre, sincère et vivant », conclut *L'Ère du soupçon*. À lire les Marie Darrieussecq, Olivia Rosenthal, Marie NDiaye, ou encore les héritiers des éditions de Minuit, Chevillard, Echenoz, à se replonger dans le malaise et les « sous-conversations » du *Planétarium*, les miroitements de *Tu ne t'aimes pas*, les jeux de mise en abyme des *Fruits d'Or*, l'autobiographie sans confession d'*Enfance*, cette sincérité de principe n'a pas pris une ride, avec ou sans Nouveau Roman. ■

SARRAUTE SOUS L'OCCUPATION

Encartée juive, elle dut se cacher et hébergea, entre autres, Beckett, pourchassé pour faits de résistance.

Si elle se lia d'amitié avec Hannah Arendt et prit des positions extrêmement déterminées pour défendre Israël, c'est l'Occupation qui conduisit Nathalie Sarraute, née dans un milieu de Juifs russes assimilés et cosmopolites, à se « sentir juive, c'est-à-dire injustement persécutée ». Malgré la nationalité française qu'elle avait acquise, Nathalie Sarraute, qui était alors avocate, dut apposer en octobre 1940 la mention « juive » sur sa carte de visite avant d'être rayée par décret de Vichy du barreau. Alors que son mari, Raymond Sarraute, fut interné à Drancy avant d'être libéré grâce à un faux certificat de baptême, la romancière rejoignit la résistance du réseau Sartre et Merleau-Ponty. Cachée dans une maison de jardinier en banlieue alors que les persécutions s'accroissaient, elle hébergea Samuel Beckett, pourchassé lui aussi pour faits de résistance, et des parachutistes alliés, manquant de peu à plusieurs reprises d'être arrêtée. Sarraute n'évoqua pourtant presque jamais cette période de sa vie, dont ses romans ultérieurs, excepté peut-être *Martereau*, n'enregistreront aucune trace, conformément au radical déni de l'Histoire propre au Nouveau Roman. **A. G.**

À LIRE



Nathalie Sarraute, Ann Jefferson, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat et Aude de Saint-Loup, éd. Flammarion, « Grandes Biographies », 500 p., 26 €.



« Au fond, je n'aurai vécu que pour une idée fixe »

Fille de Juifs russes émigrés ayant grandi en France, Nathalie Sarraute ne le savait que trop : fixer une identité – qu'elle soit russe, juive ou féminine – peut être un moyen de ségrégation et d'exclusion. Pour toutes ces raisons, une biographie ne pouvait que sembler nier son expérience personnelle et les convictions au fondement de son écriture.

Elle fut toujours intraitable sur ce point : si son écriture était fidèle à son expérience psychologique intérieure – où la vie se vit d'un instant à l'autre et où on ne saurait réduire l'individu à une seule identité –, jamais elle ne raconta dans son œuvre les événements extérieurs de sa vie. « Je n'ai guère mis de scènes vécues par moi

directement dans mes livres », disait-elle ; il lui arrivait de le répéter en termes encore plus nets : « Je n'ai jamais rien puisé dans ma vie, à part des bribes de sensations, rien dans la continuité. » Cela reste largement vrai jusqu'à la veille de son quatre-vingt-troisième anniversaire, quand elle publie *Enfance* et raconte les douze premières années de sa vie.

Si la vie n'est pas dans l'œuvre, cependant, celle-ci était très certainement dans une vie dont elle déclare un jour : « Au fond, je n'aurai vécu que pour une idée fixe », et d'affirmer que « les seules aventures véritables étaient des livres ». En fait, il y eut d'autres aventures, et la perspective chronologique de la biographie est particulièrement bien adaptée à un

auteur pour qui l'écriture était la quête sans cesse renouvelée d'une chose qu'elle ne saisit jamais entièrement. « *The achievement is in the pursuit* » (la réussite est dans la poursuite), aimait-elle à répéter, formule qu'elle avait très certainement inventée et qu'elle attribuait à tort à Robert Browning, poète anglais du XIX^e siècle. Ou, comme elle le disait à sa manière : « J'écris pour essayer de rendre compte de quelque chose qui m'échappe. » Cet intangible était la réalité psychologique qu'elle se fixa pour tâche d'explorer : les réactions semi-conscientes, involontaires qui sous-tendent tout échange humain, et auxquelles elle donna le nom de « tropismes ».

Nathalie Sarraute, Ann Jefferson (2019)

LA LETTRE ET L'IDÉE

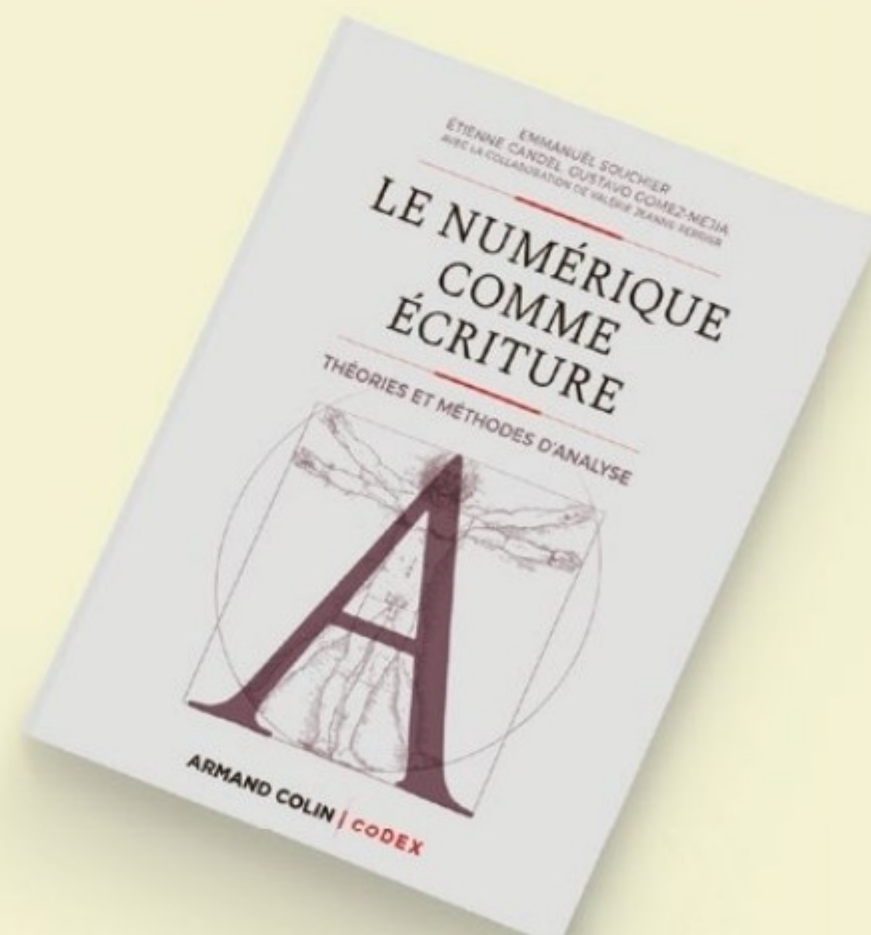


Des « grandes leçons » en histoire des idées, littérature, philosophie et sciences humaines, pour faire le point sur l'état des connaissances et des questionnements actuels.

ARMAND COLIN

ARMAND COLIN | CODEX

DES MANUELS COMPLETS
D'INITIATION ET DE FORMATION
AUX NOUVELLES HUMANITÉS





la chronique
de François Bazin

La fin de tout

La planète flambe. Apocalypse *tomorrow*? L'effondrement, que racontait Jared Diamond, il y a de cela quelque quinze ans, est au moins devenu un filon éditorial. Rien ne va plus, faites vos jeux! Les collapsologues sont des lanceurs d'alerte d'un genre particulier. Ils disent l'inéluctable et proposent en même temps des pistes pour éviter le pire. *Comment tout peut s'effondrer* : c'était le titre d'un livre à succès de Pablo Servigne et Raphaël Stevens. Les mêmes, avec Gauthier Chapelle, ont publié une suite : *Une autre fin du monde est possible*. « On va tous mourir mais, en attendant, on a de la lecture », commente le site Sens critique en proposant à ses lecteurs la liste des six opus qu'il convient d'avoir lus avant de sauter dans le vide. C'est là tout le paradoxe de cette littérature et de ceux qui l'incarnent. Ils sont prolixes et plaident pourtant pour la frugalité. On aurait pu imaginer l'inverse. Dès lors que tout est foutu, ne faudrait-il pas mieux céder à un ultime gaspillage? À quoi bon s'économiser quand le krach final est à notre porte? Dans un tout autre genre, Jean-Paul Engélibert propose en cette rentrée, à La Découverte, de « fabuler la fin du monde » ou, ce qui revient au même, de profiter de l'apocalypse qui s'annonce pour imaginer un autre « régime d'historicité », comme disait François Hartog. C'est que, après la fin, il y a autre chose que la fiction anticipe et nourrit de sa puissance critique. Ça s'appelle l'utopie. On peut en préférer la saveur un peu âpre à celle du *No Future*. ■



Fabuler la fin du monde,
Jean-Paul Engélibert,
éd. La Découverte,
250 p., 20 €.

ILLUSTRATION ANTOINE MOREAU-DUSAUT POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

critique

— PHILOSOPHIE

LES SOUVENIRS VIENNENT À MA RENCONTRE,

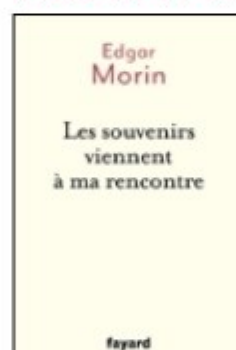
Edgar Morin, éd. Fayard, 768 p., 24,50 €.

Un roman d'Edgar

Affranchis de la chronologie, les souvenirs du penseur de 98 ans se distinguent de sa fameuse « méthode » pour s'abandonner aux remous d'une pensée en gestation.

Par Maxime Rovere

★★★★☆



Il faut se figurer le tableau : lors d'un dîner chez Marguerite Duras, alors que la femme de Raymond Queneau fait du pied à son amant, René Clément et Jacques Tati racontent des blagues ;

Georges Bataille tripote ses voisines, et Claude Roy convoite la maîtresse de maison, que Maurice Merleau-Ponty surnomme « Georges ». La qualité des convives donne l'impression que les représentants les plus illustres des arts et des humanités se sont donné rendez-vous au salon. « Au cours de ces danses, raconte Edgar Morin, des couples se faisaient et se défaisaient, et tout se terminait en nouvelles unions. »

De la part d'Edgar Morin, grand promoteur de la « pensée complexe », on ne pouvait attendre des Mémoires d'une forme classique. Leur titre (*Les souvenirs viennent à ma rencontre*) l'annonce clairement : cette autobiographie fait le pari de l'auto-organisation. Tournant le dos aux efforts de synthèse et de

continuité du genre, Edgar Morin livre une suite discontinue de récits (presque) involontaires et lance à la mémoire le défi de donner, seule, à percevoir sa propre logique.

Voici donc une autre soirée. Au lieu de danser, on discute. Au lieu de coucher ensemble, les convives terminent la nuit en débat d'idées. Il y a là Henri Laborit et Joël de Rosnay, André Leroi-Gourhan, Michel Rocard, Michel Serres. « Pour ma part, résume Edgar Morin, j'ai découvert, grâce à [Jacques] Sauvan, les complexités de la pensée cybernétique de Wiener, grâce à Laborit la complexité biologique des relations cerveau-corps, grâce à René Passet une conception systémique intégrant l'économie. » En un éclair, le récit révèle les remous d'une pensée en gestation. Le lecteur serre son livre, avide de comprendre comment, de ces échanges, va « émerger » *La Méthode* développée par Morin dans les six volumes rassemblés sous ce nom... Mais le narrateur passe à d'autres voyages... « Vacances avec Edwige à Cannobio, sur le lac

essais



FRÉDÉRIC STUCIN/PASCO

Edgar Morin en janvier 2019.

Majeur, en juillet 1995. Beaucoup de vaporetti faisant l'aller-retour à Locarno. Souvenir doux et paisible. »

Ces Mémoires à rebrousse-poil, qui s'interrompent là où l'on attend le plus et reprennent là où l'on s'y attend le moins, pourraient donc s'intituler « Mémoires de la mémoire » – dans le sillage des dédoublements typiques de la méthode complexe, dont les volumes s'appellent *La Nature de la nature*, *La Vie de la vie*, *La Connaissance de la*

connaissance, etc. Mais, plutôt que de proposer une épistémologie du souvenir, Edgar Morin pratique la remémoration en sifflotant, en forme de navigation dans l'océan des archives mentales. De là, un livre dont la forme se trouve quelque part entre la malle en désordre du grenier et le mur des portraits où s'alignent les visages de toute une vie. Malmenant la chronologie, télescopant les âges, le philosophe exploite avec humour l'étonnante

profondeur temporelle dont disposent ceux qui se retournent sur quatre-vingt-huit ans de vie. « Je sonne à l'appartement : une porte s'ouvre, je vois un charmant bambin tout réjoui, qui sera plus tard Pierre Nora, une jolie gamine souriante qui sera l'épouse de François Furet, et un autre garçon qui sera docteur en médecine. »

« JE LUTTE CONTRE L'AIGREUR »

Dans ce texte écrit pour qu'on s'y perde, peut-on néanmoins dégager des critères ? Qu'est-ce qui fait de l'une ou de l'autre de ces apparitions des figures *mémorables* ? En plus des liens d'amour, d'amitié, de désir, Edgar Morin aime citer les innombrables célébrités littéraires qu'il a croisées. On sent le récit aimanté par le prestige intellectuel, quitte à donner des coups de projecteur sur des hommes croisés une seule fois. Alors, par un effet de seuil bien connu en cybernétique, cette accumulation de personnages laisse apparaître une blessure encore vive. Bien qu'il ne puisse plus se poser en outsider ou en paria, Edgar Morin, se jugeant pas assez célèbre, trop peu étudié, l'avoue au détour d'une phrase : « Je lutte contre l'aigreur. » Un moment vaincu, il pointe le coupable en la personne de Bourdieu – parfois en souriant (« Là où le Bourdieu passe, le Morin trépasse »), parfois en accusant du pire « l'habile stratège prétendant au monopole de la scientificité ». « Il a tenté de m'assassiner psychiquement et a partiellement réussi dans le milieu sociologique où j'étais déjà quelque peu déviant. »

Il faut l'admettre, la tentative d'Edgar Morin pour surmonter la différence entre sciences humaines et sciences de la nature était sans doute trop à contre-courant des évolutions institutionnelles de son temps pour être mise en œuvre sans délai. Son effort pour surmonter les dichotomies (« J'étais

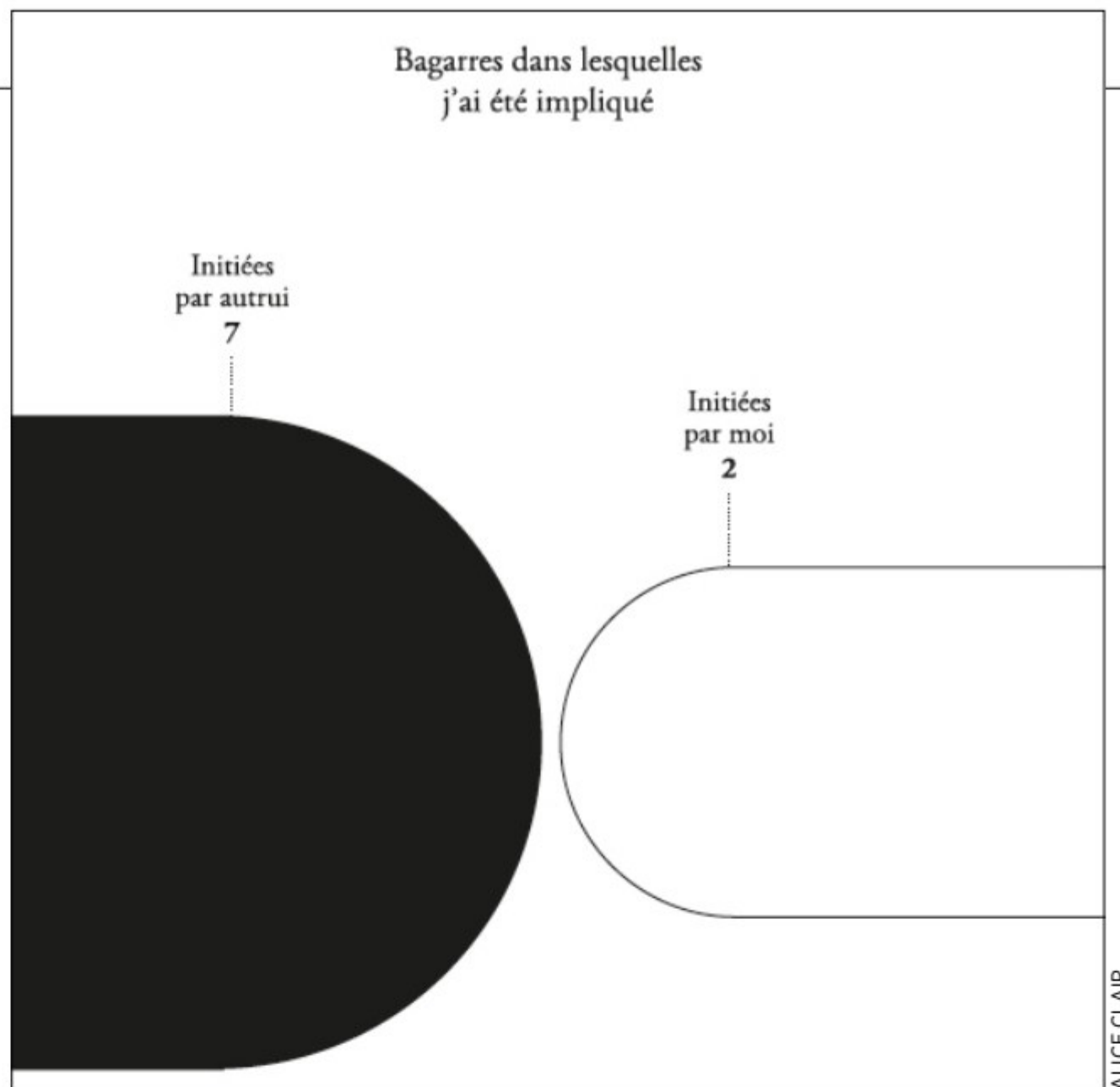
...

●●● content de me sentir gaulliste et communiste, patriote et internationaliste [...]. Il m'aurait manqué quelque chose si je n'avais été que l'un sans l'autre ») l'a sans doute desservi. Son style humaniste touche-à-tout, préférant l'élégance d'une formule à la technicité académique qui prévaut aujourd'hui, a anticipé des mutations qui sont en train de s'opérer selon d'autres critères. Les caprices de la renommée valent bien ceux de la mémoire.

Aujourd'hui célébré comme un des intellectuels français les plus importants, il peut se réjouir que la vie lui offre cette « *despedida* globale » qu'il accomplit en partie par ce livre d'au revoir. En introduisant son lecteur au plus intime de son intimité, il entre avec lui dans une relation comparable à celle de son sosie. Dans le passage le plus fascinant du livre, un ami lui signale qu'un homme qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau fréquente lui aussi le séminaire de Jacques Lacan : « Nous nous sommes bien dévisagés. Il se présenta, il était prof de littérature dans un lycée, il avait à peu près le même âge que moi. Il est vrai que nous nous ressemblions beaucoup. Il voulut aller plus loin que les apparences et

“Un homme qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau.”

m'interrogea sur mes goûts littéraires. Je lui répondis et il me dit : “Moi aussi.” Il m'interrogea sur le genre de femmes qui me plaisait. Je lui dis mon éclectisme, il me répondit : “Moi aussi.” Il me demanda comment je faisais l'amour, je fus extrêmement gêné : “À la papa...”, il me répondit : “Moi, pas seulement.” Une fois convaincu de notre gémellité somato-psychique, il me demanda de l'aider pour son livre, car il piétinait. Je ne pouvais l'aider, mais nous continuâmes à nous rencontrer. Il vint une fois avec une de ses maîtresses, peut-être dans l'intention de la partager. Le temps passa, et nous nous ressemblions de moins en moins, jusqu'à ce que toute similitude faciale ait disparu. » ■



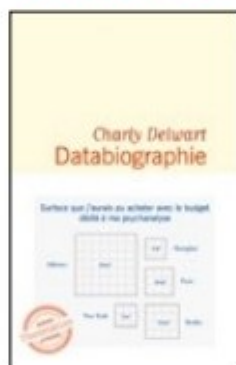
— AUTOBIOGRAPHIE

DATABIOGRAPHIE, Charly Delwart, éd. Flammarion, 340 p., 19 €.

Cartes sur table

Courbes, camemberts, tableaux Excel, statistiques... amours, émotion et transit intestinal renouvellent-ils l'autobiographie ?

★★★★☆



Partant de l'idée bien connue selon laquelle des chiffres et de bons schémas valent mieux que tous les longs discours, le Belge Charly Delwart a décidé d'écrire son autobiographie par graphiques. Ses rêves, ses revenus, ses amours, ses souvenirs, ses émotions, sa famille, et jusqu'à son transit intestinal : il a couché tous les aspects de sa vie en courbes, en cartes et en camemberts, avec des petits textes en regard. Le résultat, sorte d'hybridation entre Perec, Ben Schott (l'auteur des *Miscellanées*) et un tableur Excel, peut se lire à plusieurs niveaux. Niveau esthétique : les schémas, réalisés à l'aide de la graphiste Alice Clair, sont superbes, avec leurs entrées multiples et leurs formes bis-cornues. Niveau humoristique : le regard décalé de Charly Delwart donne à l'ensemble un côté fort comique, même si cet humour ambigu suscite parfois la perplexité (« Je me demande

si, devant plusieurs côlons posés sur une table, je reconnaitrais tout de suite le mien »). Niveau philosophique, surtout : ce livre pose des questions fondamentales, telles que la traductibilité de la vie humaine en chiffres, l'irréductible singularité des trajectoires intimes, ou encore le sens des moyennes et des comparaisons entre individus.

Replacé dans le contexte actuel, *Databiographie* se présente aussi comme une réflexion sur la valeur et le sens de la vie humaine à l'époque du big data et des algorithmes qui mathématisent le monde... Le plus étrange, dans cette curieuse expérience autofictionnelle, c'est qu'on a l'impression de ne jamais connaître vraiment l'auteur, alors qu'il étale sa vie sous nos yeux. On se rend compte alors que tous les chiffres et tous les graphiques du monde ne vaudront jamais une narration littéraire. Et c'est ainsi que ce livre-dispositif engorgé de statistiques et de données chiffrées se retourne en éloge paradoxal de leur contraire : les mots et le récit.

Bernard Quiriny

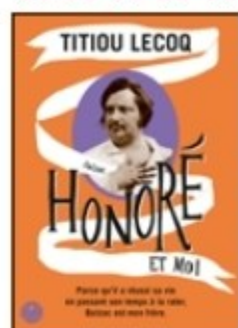
— BIOGRAPHIE

HONORÉ ET MOI,

Titiou Lecoq,

éd. L'Iconoclaste, 300 p., 18 €.

★★★★★



Les grands hommes ont toujours quelque chose de petit. Ainsi Balzac, notre titan des

lettres, que la journaliste et féministe Titiou Lecoq ramène à des proportions réalistes dans cette biographie pleine d'humour et de subjectivité. Pour ce faire, elle s'attaque à deux de ses passions : les femmes et l'argent, et à son goût connexe pour la décoration d'intérieur. Sur l'argent, elle montre Balzac courant de faillite en faillite, chaque nouvelle affaire devant rembourser les dettes laissées par les précédentes. Endetté pour dix ans dès ses

29 ans (il s'était voulu éditeur), il rêva de mines d'argent en Italie et de culture d'ananas, acheta un journal dont il ne pouvait payer le personnel, s'imagina en épicier, rusait pour fuir ses créanciers... Et dépensait des fortunes pour acquérir les signes extérieurs de la richesse qu'il guignait. Mais Balzac avait d'autres qualités : Titiou Lecoq, sans en faire un féministe avant l'heure, lui rend grâce d'avoir dépeint les femmes de son temps comme elles étaient et non comme la morale voulaient qu'elles soient. Elle montre aussi Balzac amoureux – d'une coquette emparticulée, puis de Mme Hanska (et de la fortune de son mari), qui, une fois veuve, le fera bien mariner... Balzac sort de l'ouvrage plus humain, mais non moins brillant.

Alexis Brocas

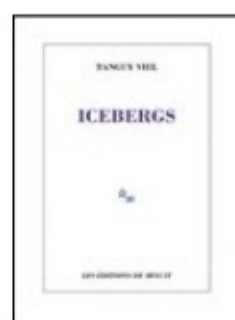
— LITTÉRATURE

ICEBERGS, Tanguy Viel, éd. de Minuit, 128 p., 13 €.

Mondes flottants

Onze méditations givrées qui s'entrechoquent comme des glaçons dans un verre.

★★★★★



L'écriture, pointe émergée de la pensée : c'est ainsi qu'il faut lire le titre qui donne aux méditations d'*Icebergs* leur caractère marin, c'est-à-dire flottant, soumis aux aléas des courants d'une réflexion qui ne cherche que des ports d'attache provisoires. Onze chapitres s'entrechoquant comme des glaçons dans un verre

composent ce court essai. Seule la mélodie que leur proximité provoque les rassemble : on pourrait les feuilleter dans l'ordre qu'on veut. Tanguy Viel prévient dès l'introduction : « Ce qui suit n'est pas un vrai livre [...]. Cet ouvrage, à la limite, est un poisson, mais plutôt même, une algue. » Le varech pousse dans de nombreuses directions, tendant un coup vers un questionnement sur l'emploi de la citation en littérature, rendant une petite visite à Montaigne ou s'intéressant à l'organisation si particulière de la bibliothèque d'Aby Warburg... Les sujets naviguent discrètement vers un même horizon : comment saisir notre pensée ? Réponse possible avec Tanguy Viel : en lisant, en dérivant.

Pierre-Édouard Peillon

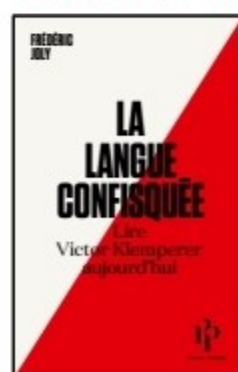
— LINGUISTIQUE

LA LANGUE CONFISQUÉE, Frédéric Joly, éd. Premier Parallèle, 286 p., 19 €.

Sur le bout de la langue

Une biographie de Victor Klemperer, qui avait analysé à chaud comment le nazisme pervertissait les mots.

★★★★★



Paru en Allemagne en 1947 et traduit près d'un demi-siècle plus tard en français en 1996, *LTI, la langue du III^e Reich* est devenu un ouvrage de référence, le pendant, en essai, du 1984 d'Orwell :

sur des exemples quotidiens, il montre comment les nazis ont perverti l'allemand pour en faire un langage dominé par la technique et un pseudo-héroïsme, venant ainsi « naturaliser », et mettre hors de portée de toute critique, les agissements du régime. On savait peu de chose sur son auteur, Victor Klemperer

(1881-1960). Juif converti au protestantisme et marié à une « Aryenne », ce romaniste spécialiste du XVIII^e siècle français ne fut pour ces raisons pas déporté ; mais, mis d'office à la retraite de l'Université, il dut quitter à 54 ans sa villa pour aller avec sa femme de *Judenhaus* (maison pour Juifs) en *Judenhaus*. Habitant à Dresde, il survécut au bombardement de 1945, puis, la ville passée à la RDA, en devint après guerre un sénateur. Dans *La Langue confisquée*, le traducteur et essayiste Frédéric Joly décrit la genèse de *LTI* et raconte comment Klemperer devait cacher son *Journal*. La réflexion philosophique abstraite qu'il



Victor Klemperer et son épouse Eva.

en tire est moins convaincante. « Lire Klemperer aujourd'hui » demanderait à analyser comment le phénomène qu'il décrit se retrouve dans nos sociétés. Car nous parlons autant notre langue que nous sommes « parlés » par celle que fabrique notre époque. Le grand livre sur ce sujet reste à écrire.

Patrice Bollon

POLITIQUE

ENNEMIS D'ÉTAT,

Raphaël Kempf,

éd. La Fabrique, 228 p., 13 €.

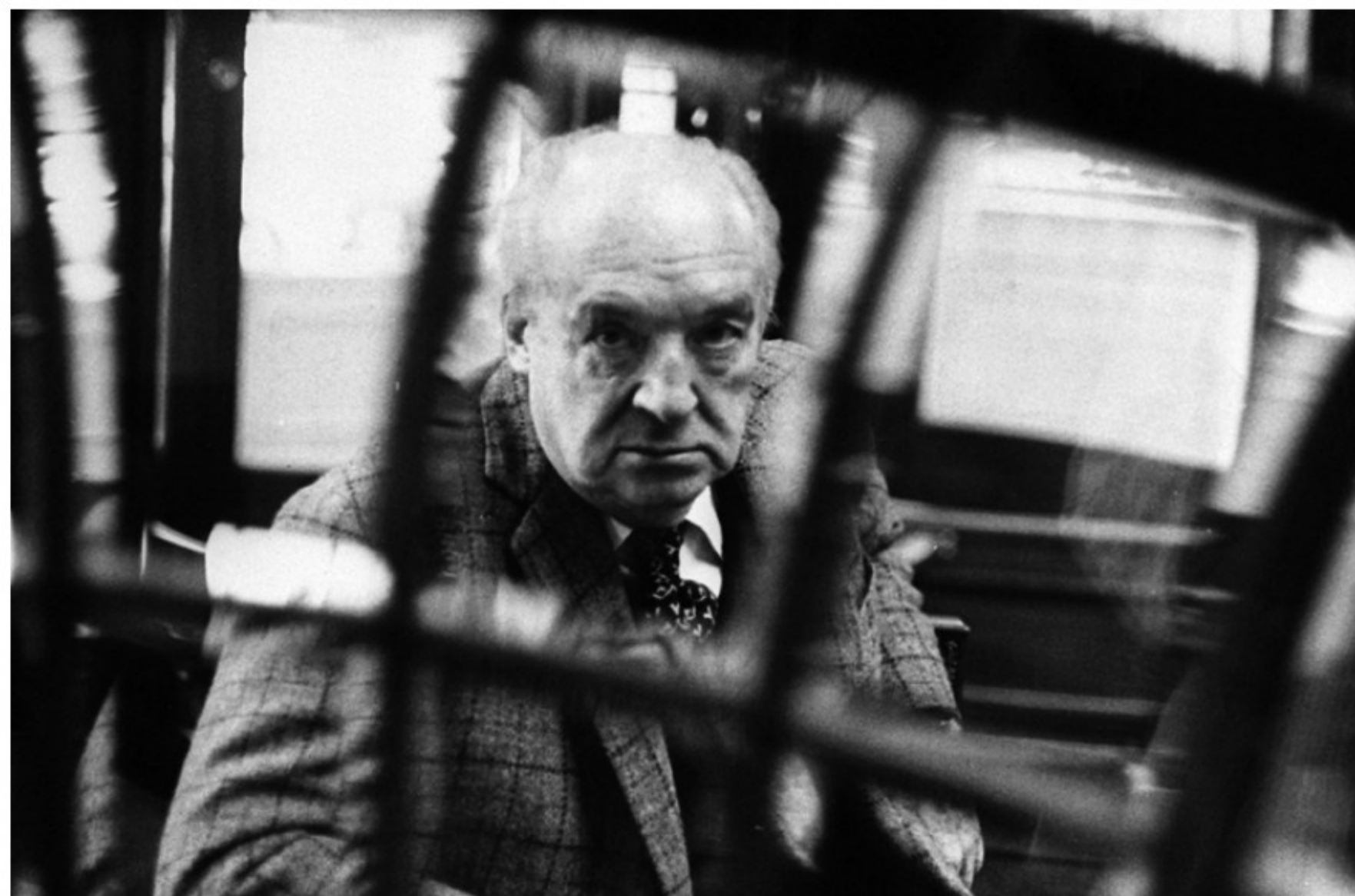
★★★★☆



« Telle est l'histoire des lois scélérates. [...] J'ai voulu montrer non seulement qu'elles étaient

atroces, ce que tout le monde sait [...] et par quelle précipitation inouïe, ou quelle incohérence absurde, ou quelle passivité honteuse elles avaient été votées. » Tels sont les mots de Léon Blum à propos des lois d'exception signées entre 1893 et 1894 en France, en pleine affaire Dreyfus, qui ont permis une chasse aux anarchistes et *a fortiori* à n'importe quel sympathisant d'une « entente », associée à une menace pour l'État et pour la « République ». La figure type de « l'ennemi d'État », dont la criminalisation est justifiée par le contexte socio-politique (l'assassinat de Sadi Carnot et la montée des nationalismes et de l'antisémitisme), est ici décryptée. Raphaël Kempf, avocat et contributeur au *Monde diplomatique*, expose, en plus des fameuses lois, les réactions de modérés (socialistes) ayant soutenu les anarchistes, sa propre analyse des pratiques policières, judiciaires et politiques de notre époque, celles qui s'imposent depuis les années 2000 jusqu'aux gilets jaunes, en passant par l'état d'urgence. « Cette conjoncture rappelle la nôtre, [...] la lutte contre le terrorisme y sert de censure systématique pour tous ceux et celles qui professent une opinion anarchiste (ou perçue comme telle). »

Marie Fouquet



Vladimir Nabokov, « passage obligé de la littérature-monde ».

SOPHIE BASSOULS/LEEMAGE

ANTHOLOGIE

DICTIONNAIRE ÉGOÏSTE DE LA LITTÉRATURE MONDIALE,

Charles Dantzig, éd. Grasset, 1 248 p., 34,90 €.

Le désordre, c'est l'ordre

Une anthologie subjective de la littérature pour introduire un savant et érudit chaos dans un domaine contaminé par la mondialisation.

★★★★☆



Avec l'*Encyclopédie capricieuse du tout et du rien* et le *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, l'écrivain, éditeur et critique Charles Dantzig avait inventé une forme, si ce n'est un genre littéraire : le répertoire particulier et inspiré des dilections et des penchants, le commentaire bavard des inclinations livresques et des goûts intimes, renouvelant le vieux genre de la critique d'écrivain qui semblait un peu délaissé depuis Julien Gracq.

Le *Dictionnaire égoïste de la littérature mondiale* de notre Sainte-Beuve contemporain enfonce le clou : œuvres, auteurs, personnages, concepts défilent au galop, d'une entrée consacrée aux crétiens à une autre à Heinrich von Kleist, de pages merveilleuses sur Nabokov à une critique du réalisme, de Borges, passage obligé de la littérature-monde, à des œuvres quasi inconnues (*Sur*

son retour, du Gaulois Rutilius Namatianus) Charles Dantzig fait des bons mots, juge, commente, théorise, digresse, bavarde, raille, ironise, philosophe.

Rappelant le mot d'Adorno selon lequel « la mission de l'art est d'introduire du chaos dans l'ordre », l'écrivain oppose – à une mondialisation littéraire faite de la circulation bien organisée de quelques best-sellers globaux habilement marchandise à la Foire de Francfort par des éditeurs planétaires – tout un univers d'érudition subjective et de partis pris ; la recherche de singularité en est le principe absolu puisque « tout ce qui est fortement caractéristique est horripilant aux médiocres et indispensable », comme l'écrit l'auteur à propos de Góngora.

Narcissique, partial, esthétisant, fantasque, agaçant, pharaonique, le volume est en quête d'adjectifs à sa mesure ; tout sauf égoïste, il est infiniment généreux.

Alexandre Gefen

THE GAME, Alessandro Baricco, traduit de l'italien par Vincent Raynaud, éd. Gallimard, 384 p., 22 €.

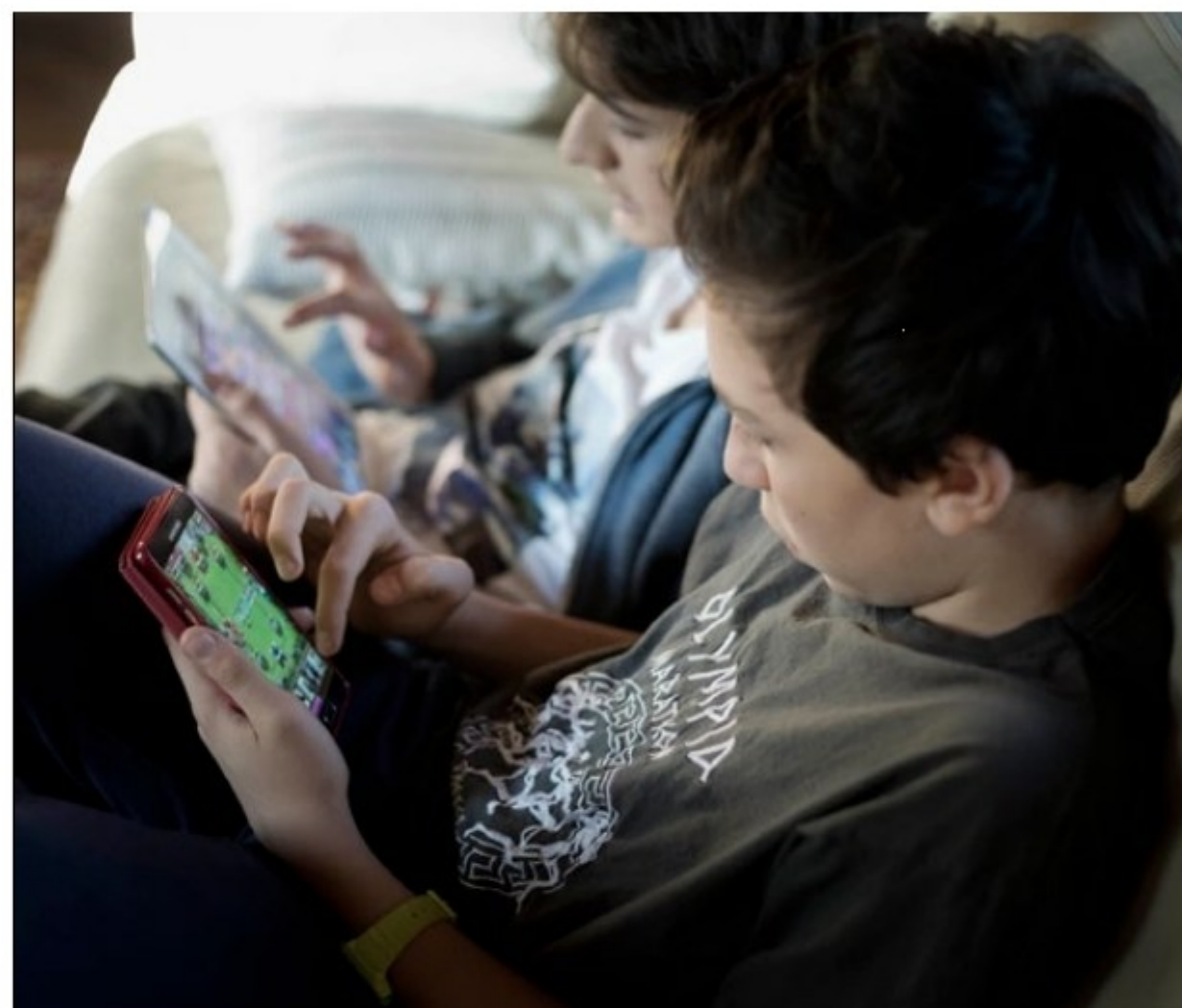
À quoi on joue ?

Par l'auteur italien, une apologie de l'univers des jeux numériques qui pêche par un optimisme pas toujours justifié.

★★★★☆



Bienvenue dans le monde 2.0, celui de la Toile, des smartphones, de la dématérialisation et des Gafam : le « Game », selon Alessandro Baricco, n'est rien de moins que « l'élévation du jeu au rang de schéma fondateur d'une civilisation entière » qui, en dépit de certains dysfonctionnements, « constitue notre assurance contre le cauchemar du XX^e siècle ». La démonstration, objections et doutes inclus, est vivifiante. Elle irrite aussi par ses oublis et ses présupposés (rien n'échappe au web, l'ego est la clé de tout, etc.). L'auteur parle liberté, insurrection, mouvement perpétuel ; on pourrait répondre uniformisation, addiction et chaos. Il ne semble pas dupe. Il a surtout choisi d'y croire. « Le Game a besoin d'humanisme », conclut-il. Quant à savoir si nous avons besoin d'un système qui s'impose à nos volontés comme le seul viable... Baudouin de Bodinat, dans *La Vie sur Terre* (1996-1999), stigmatisait « notre soumission à l'écrasante objectivité du surmoi économique ». Un sujet sur lequel Alessandro Baricco ne s'attarde guère. **Fabrice Colin**



MARIE DOCHER/PLAINPICTURE

Adolescents en pleine action.

L'EXTRÊME CENTRE OU LE POISON FRANÇAIS,

Pierre Serna, éd. Champ Vallon, 286 p., 20 €.

La chèvre est dans les choux

Concilier droite et gauche au prétexte de refuser les idéologies ne serait-il qu'un miroir aux alouettes pour attirer les girouettes ?

★★★★☆



Le concept d'« extrême centre » n'est pas neuf. Politologues et journalistes l'utilisent régulièrement dans leurs analyses, mais Pierre Serna en est devenu l'historien le plus subtil et le plus rigoureux. Directeur de l'Institut d'histoire de la Révolution française, il en avait décrit la genèse, il y a plus de dix ans, dans un livre (*La République des girouettes*) d'une richesse un peu foudroyante. Il le reprend aujourd'hui

de manière épurée en le confrontant au macronisme. Ce que montre l'essayiste et qui est le plus intéressant dans son propos, c'est que l'extrême centre est contemporain du clivage gauche/droite, dont il est la solution inversée. Né sous la Révolution, précisé sous le Directoire, installé sous l'Empire et la première Restauration, il apparaît ainsi comme une formule de gouvernement potentiellement autoritaire, teintée de technocratie et fondée sur une recherche de pure efficacité, le tout au nom d'un prétendu refus des

idéologies. L'extrême centre, en ce sens, est un positionnement doublé d'une technique. Il se définit par ce qu'il n'est pas – « ni bonnets rouges ni talons rouges ». Il se justifie par « une modération » qui est d'abord celle du « juste milieu » apte à séduire les hommes de l'État et à rassembler « les girouettes » de tout bord dès lors que la question n'est plus de savoir qui on est et d'où l'on vient mais de définir ce que l'on fait concrètement. Cette République de l'extrême centre que Pierre Serna qualifie de « poison français » est une construction a-démocratique dont l'histoire se confond avec celle du pouvoir exécutif, dont le macronisme, dans sa version jupitérienne, est le dernier avatar. L'auteur entend en faire la démonstration en déroulant à grands traits le film de l'actuel quinquennat. Ce n'est pas la partie la plus riche du livre, sans doute parce que ce qu'il avait dit auparavant se suffisait à lui-même pour entraîner la conviction du lecteur. **François Bazin**



Mokhtar Alkhanshali devant des plants de graines de café, au Yémen.

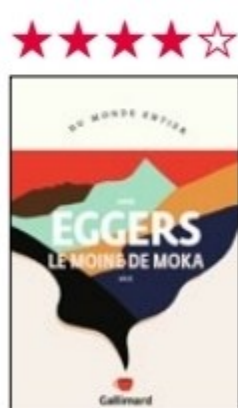
— RÉCIT

LE MOINE DE MOKA, Dave Eggers,

traduit de l'anglais (États-Unis) par Juliette Bourdin, éd. Gallimard, 384 p., 22 €.

L'homme qui avait un grain

Même si elle tourne parfois à l'hagiographie, cette *success story* d'un entrepreneur d'origine yéménite est passionnante.



À bientôt 50 ans, Dave Eggers reste un hyper-actif. Romancier, éditeur, il est aussi engagé socialement à travers une institution éducative qu'il a cofondée en 2002 à San Francisco, ou à travers le programme Voice of Witness, qui défend les droits de l'homme en recueillant les témoignages des opprimés. Cette fibre militante se reflète lorsqu'il raconte l'histoire d'Américains immigrés qui ont connu l'injustice : un réfugié soudanais dans *Le Grand Quoi*, un entrepreneur d'origine syrienne accusé de terrorisme dans *Zeitoun*, et maintenant Mokhtar Alkhanshali.

Cet Américain d'origine yéménite a relancé la production et l'exportation de café dans le pays de ses ancêtres, berceau du petit fruit rouge. Longtemps réputé médiocre et peu fiable, le café yéménite s'est hissé grâce à lui parmi les cafés les plus réputés. C'est sa *success story* que dévoile l'écrivain, de son enfance modeste à San Francisco à sa découverte de l'univers du café, ses voyages et la création de sa boîte au Yémen. Curieux de tout, têtu comme une mule, Mokhtar apparaît comme une résurrection multiculturelle du self-made-man, qui apprend vite et triomphe des obstacles.

L'empathie de l'auteur pour son personnage a tendance à transformer le livre en hagiographie, voire en

plaquette promotionnelle : Dave Eggers donne de Mokhtar un portrait tout à fait lisse, sans failles ni profondeur. Il a aussi tendance à se servir de lui comme étendard pour dénoncer le racisme institutionnel ou les préjugés de la police.

GÉOPOLITIQUE DU YÉMEN

En dépit de ce militantisme, *Le Moine de Moka* reste un récit passionnant, où l'on apprend beaucoup sur la culture du café, les techniques de torréfaction, les rapports de force entre puissances productrices ; c'est aussi un témoignage captivant sur la société yéménite et sur la situation géopolitique de la péninsule arabique. À l'époque où Mokhtar y débarque, le Yémen est un pays en crise, instable, en proie aux guerres tribales et au terrorisme. L'acharnement du jeune homme à faire partir son bateau rempli de grains, alors que le pays sombre dans le chaos, force l'admiration ; il donne à Dave Eggers l'occasion d'écrire une scène finale aux accents de film catastrophe qui est un morceau de bravoure littéraire. Commercialisé pour la première fois en 2016 par les magasins américains Blue Bottle, le café Port of Mokha reste le plus onéreux vendu par la chaîne : 16 dollars la tasse. Quand on voit par où est passé son créateur, on ne trouve pas ça si cher. **Bernard Quiriny**

Yiyun Li

Au nom du fils

Entretien avec l'écrivaine chinoise installée aux États-Unis, qui tente de surmonter par la fiction le suicide de son enfant.

La Douceur de nos champs de bataille résume bien l'univers de Yiyun Li (photo). Cette autrice chinoise lutte contre le chagrin en poursuivant un dialogue fictionnel avec son fils disparu.

Au départ, vous êtes immunologue.

Contre quoi l'écriture vous a-t-elle immunisée ?

Yiyun Li. – Écrire ne m'a pas immunisée contre la réalité. Après le suicide de mon fils, tout le monde m'a demandé « pourquoi », or il n'y a pas de réponse. Comment avancer face à l'innommable ? Aucun mot ne désigne un parent perdant son enfant...

Ce livre vous a-t-il permis de traverser « cette véritable nuit » ?

Lorsqu'une mère perd son fils, il ne reste que les mots. Ils représentent notre lien ultime. Je me suis tournée vers Shakespeare, Joan Didion ou David Grossman pour savoir comment parler à un absent. Face à ce champ de bataille intérieur, il n'y a ni gagnant ni perdant, juste une mère et son fils.



Mon rôle « donquichottesque » est d'envelopper mon enfant pour le protéger du monde. Il ne s'agit pas de saisir son geste, mais de le respecter tel qu'il était.

Vous écrivez : « La vie est imparfaite, mais elle a un sens. »

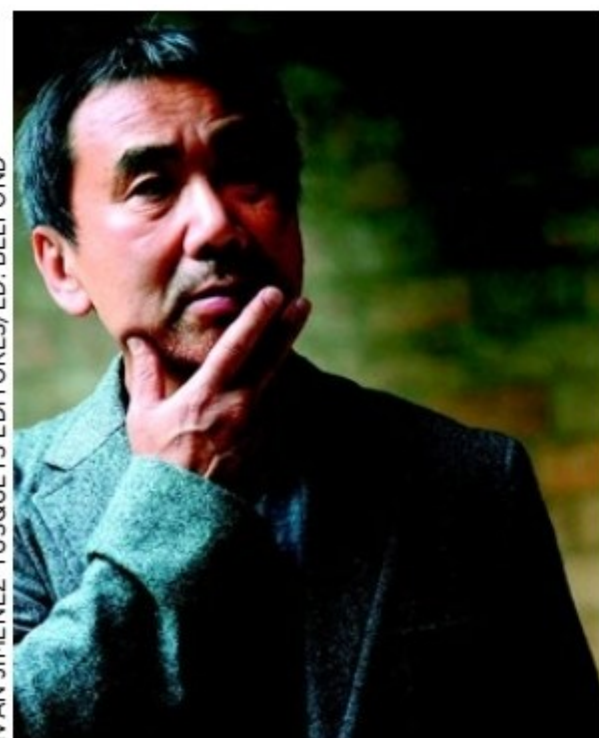
Lequel ?

Si on me demande qui je suis, je réponds : une mère tentant de survivre au temps du chagrin. Le goût de celui-ci se révèle sucré, mais il change en fonction des humeurs et des sentiments. Mon fils ne peut pas être résumé à la tristesse ou à la mort. C'est pourquoi ce dialogue – plein d'amour, d'humour et de vie – lui est fidèle. Quand une telle tragédie survient, on n'a qu'une option : la vivre comme une nouvelle expérience. L'écriture m'a sauvée, alors j'ai plus que jamais foi dans les mots. **Propos recueillis par Kerenn Elkaïm**

La Douceur de nos champs de bataille, Yiyun Li, traduit de l'anglais (États-Unis) par Clément Baude, éd. Belfond, 160 p., 20 €.

Haruki Murakami

Restons modeste



“ Je ne me considère en aucun cas comme un génie. Je ne pense pas non plus être le détenteur d'un don spécial. Bien entendu, étant donné que cela fait plus de trente ans que je gagne ma vie comme écrivain, on ne dira pas que je n'ai aucun talent. Je dois sans doute posséder quelque chose comme une certaine « disposition » ou une certaine « inclination » personnelle. Mais je crois qu'il est inutile que je me tourmente à ce propos. Mieux vaut laisser d'autres que moi – en admettant qu'ils existent – apprécier la question. ”

Profession romancier, Haruki Murakami, traduit du japonais par Hélène Morita, éd. Belfond, 206 p., 20 €.

LA COMPAGNIE DES ŒUVRES.

Matthieu Garrigou-Lagrange

**DU LUNDI
AU JEUDI
15H-16H**

En partenariat avec

LE NOUVEAU Magazine
Littéraire



L'esprit d'ouverture.



la chronique cinéma d'Hervé Aubron

Oracle brésilien

Résonnant depuis le Brésil, *Bacurau* est un cri à la fois salvateur et désespérant. Il fait entendre le souffle vital d'un pays, par-delà le bouffon sinistre qui a pris sa tête, mais c'est, hélas ! pour confirmer combien l'horizon planétaire s'obscurcit. Ses deux auteurs travaillaient sur le scénario depuis une dizaine d'années, bien avant l'avènement de Bolsonaro et de Trump : c'est peu de dire qu'ils ont eu le nez creux. Voici donc *Bacurau*, « petit village innocent au trou du cul du monde », ainsi que le résume un personnage diabolique. Ses habitants s'y accrochent, quand bien même le potentat local tente de le rayer de la carte en le privant d'eau. Puisque la soif ne suffit pas, une milice paramilitaire encercle petit à petit la bourgade : elle n'est pas constituée de mercenaires à l'ancienne, mais de touristes américains fous de la gâchette et suprémacistes. Le film hybride ainsi diverses traditions : le folklore légendaire du Nordeste, le western et le cinéma horrifique des années 1970-1980 (particulièrement celui de John Carpenter). Il condense dès lors le meilleur et le pire de la globalisation : il met en œuvre un formidable métissage d'imaginaires pour constater que ne prévalent plus que des principes de dévastation, sinon d'extermination. Son intelligence formelle peut presque en devenir inquiétante : le brillant dispositif artistique pourrait-il jouer du piège se refermant sur l'humanité ? Exaltant la solidarité d'une communauté, le film postule aussi que la loi du talion est la dernière qui vaille : il n'est plus temps de finasser. Oui, *Bacurau* sonne comme une excellente et horrible nouvelle. ■



À VOIR

Bacurau, un film de Kleber Mendonça Filho et Juliano Dornelles.
Durée : 2 h 10. En salle depuis le 25 septembre.

ILLUSTRATION ANTOINE MOREAU-DUSAUT POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

sortir

Cinéma · Théâtre · Expositions...



CYRIL BITTON/DIVERGENCE

Le cinéaste et artiste Alejandro Jodorowsky pratique aussi le tarot divinatoire.

Alejandro Jodorowsky

Le passe-muraille

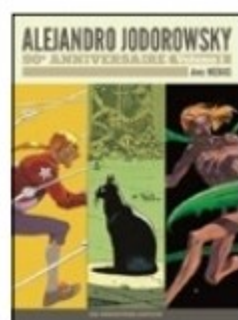
CINÉMA, ETC. À 90 ans, le Chilien explore avec la même avidité le théâtre, le roman, la poésie, la BD, la magie et le septième art.

« **M**ous ne connaissons pas ce que peut notre cerveau, nous ne connaissons pas ce que peut notre Terre. Il nous faut tenter d'explorer le plus que nous pouvons, de chaque. » Tel est le manifeste d'Alejandro Jodorowsky qui, à 90 ans, est toujours un passe-muraille des barrières disciplinaires. Son œuvre embrasse tous les arts : le cinéma (de *Fando et Lis* en 1968

à *Psychomagie*, qui sort ces jours-ci), la peinture (sous le nom de pascALEjandro, « enfant spirituel » de la collaboration et de l'amour avec son épouse Pascalle Montandon), la performance et le théâtre : il mit en scène au Mexique, dans les années 1960, plus d'une centaine de spectacles, pratique qu'il a poursuivie jusqu'à aujourd'hui – sa pièce *Le Gorille* se joue actuellement au Lucernaire. Mais aussi le roman, la bande dessinée, la poésie, l'art de tirer le tarot...

Il a offert au monde un de ses plus beaux manifestes poétiques, *Poesía sin fin*, film autobiographique sorti en 2016, où l'artiste raconte son adolescence. Le poète Adonis y joue le rôle du mentor

Critique d'art et écrivain, **Donatien Grau** a dernièrement signé chez Grasset l'essai *Dans la bibliothèque de la vie*.



À LIRE

Alejandro Jodorowsky, 90^e anniversaire. Un panorama de son œuvre de scénariste pour la BD en 12 tomes aux Humanoïdes associés.

qui donna à Alejandro son premier atelier : on y voit le jeune homme se battre contre un père abusif et doctrinaire, découvrir la magie de la vie, en mots et en actes. Faisant suite à *La Danza de la realidad* (2014) et précédant *Voyage essentiel* (à sortir en 2020), ce film découle d'un livre. Il n'en est pas une adaptation mais une transformation : autobiographie cinématographique d'une personne qui, dès son âge tendre, veut devenir poète et vient à Paris à 20 ans pour sauver le surréalisme, rencontrer André Breton et Gaston Bachelard.

Même s'il écrit depuis toujours, s'il a été, tout jeune homme, proche de Nicanor Parra et camarade d'Enrique Lihn, grands poètes chiliens, Alejandro a attendu soixante ans pour se déclarer poète, pour accepter que sa poésie soit publiée, alors même qu'il avait déjà publié des dizaines de pièces de théâtre, de contes, de bandes dessinées : il inventa avec Topor et Arrabal le groupe Panique, collabora, dès les années 1960, avec la peintre et romancière Leonora Carrington, mit en scène Ionesco, signa avec Mœbius la série BD mythique *L'Incal*, réalisa des films furieux au langage de couleurs et d'images inédites, *El Topo* ou *La Montagne sacrée*. Son projet d'adaptation de *Dune*, qui l'occupa cinq années durant (1973-1977) mais ne vit jamais le jour, est l'un des films restés virtuels qui font le plus fantasmer les cinéphiles. Il n'est pas une forme qu'il n'ait pas marquée, voire transformée. Lors de ces dernières années, il a même ouvert la voie à une poésie utilisant Twitter comme médium et faisant de la limite de cent quarante caractères une contrainte formelle. Fêré d'ésotérisme, il a créé un nouveau tarot, introduit l'alchimie dans l'existence quotidienne. Pendant des années, il a lu le tarot à toutes les personnes qui venaient et sollicitaient une intervention.

Son œuvre est comme une conflagration entre intensité poétique et leçon du récit : il cherche à partager une sagesse, un savoir, qui n'est pas seulement, dans ce qu'il appelle la psychomagie, langagier – cela, c'est la psychanalyse –, mais aussi corporel, la mémoire dans

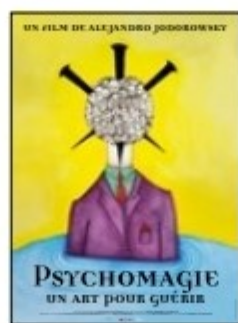
nos corps de ce que nous avons vécu, mais aussi de ce qui a été vécu avant nous – ce qu'Alejandro nomme la métagénéalogie. Ce savoir est dès lors intimement lié au plaisir du conte, de la narration, de la fable : comment un fait mène à un autre fait, propose une leçon, invite à penser l'existence autrement. Alejandro connaît et tisse les sagesses de la Grèce ancienne (il cite souvent les trois adages de l'oracle de Delphes, « Connais-toi toi-même », « Rien de trop », « Tout est un »), celle du *Bhagavad-Gîtâ* (dont sa citation préférée est « Préoccupe-toi de l'œuvre, et non du fruit de l'œuvre »), mais aussi les leçons de Freud, du philosophe ésotérique Georges Gurdjieff ou du mime Marceau.

Alejandro a 90 ans, et il est, selon la phrase fameuse de Barrès sur Proust, « notre jeune homme » : non pas comme les personnes d'âge retournent en enfance, mais comme les grands esprits demeurent, toute leur vie durant, en jeunesse. Celle-ci ne fait que s'accroître à mesure que s'étend leur connaissance des cœurs et des âmes. Il suffit de le voir danser au travers de la réalité, dans ces vidéos que

l'on peut voir sur l'Instagram de Pascale. Il suffit de l'écouter, de porter attention à sa générosité pour chaque personne qui sollicite son regard

– c'est le film *Psychomagie*, qui n'est pas un documentaire, pas un film de fiction, mais qui offre comme une lecture ou une synthèse de toute son œuvre, à partir de l'absolue vérité de personnes qui ont désespérément besoin de trouver en elles-mêmes leur solution. En les voyant, filmées avec respect, dans des images plus fortes que la plupart des illusions hollywoodiennes contre lesquelles Alejandro lutte depuis toujours, en entendant leurs phrases perdues qui sont une poésie en soi, et les mots d'Alejandro, qui viennent répondre et étendre, on se rend compte que vraiment la poésie est ici – comme dans son sourire, autant empreint de bonté qu'il l'est de sagacité.

Donatien Grau



À VOIR

Psychomagie, un film d'Alejandro Jodorowsky, en salle le 2 octobre.

À SUIVRE

Rétrospective Alejandro Jodorowsky, Cinémathèque française, Paris 12^e, du 30 septembre au 9 octobre.



Illustration du *Hobbit*, 1937.

VERNISSAGE AU MORDOR

EXPOSITION La BnF

se transforme en Mordor !

Du 22 octobre au 16 février prochain, la bibliothèque François-Mitterrand ouvrira ses galeries à l'exposition « Tolkien, voyage en Terre du Milieu », qui vous proposera d'aller de la Comté des Hobbits au Valinor des Valars, via le noir pays de Sauron.

L'œuvre de J. R. R. Tolkien se prête bien à ce genre d'évènement. Par les cartes de ses pays imaginaires qu'il se plaisait à dresser. Par les nombreux dessins dont il ornait ses manuscrits. Par ses langues inventées, et par la beauté des graphies qu'il leur donnait. Ces pièces seront entourées de manuscrits médiévaux, de contes nordiques, d'une édition rare de *Beowulf*, tous chers à l'inspiration de Tolkien. Enfin,

son travail de linguiste et de médiéviste sera évoqué à l'occasion d'un « retour à Oxford » – où Tolkien fut élève et où il enseigna toute sa vie – qui permettra de retracer le paysage historique et littéraire sur lequel il enta son monde imaginaire.

Alexis Brocas

Silence, Beckett tourne

CINÉMA L'unique film (muet) de Beckett, avec Buster Keaton, sort en DVD, assorti d'un documentaire sur sa genèse et sa réalisation.

— On dirait la rencontre de deux superhéros du dénuement qui, si proches, se neutralisent à la perfection. En 1964, Samuel Beckett et Buster Keaton se voient à New York. Première et dernière fois que l'écrivain sort d'Europe. Son éditeur américain, autrefois producteur, lui a proposé de concevoir un court métrage. Alors Beckett a écrit un projet de film, et il l'a appelé *Film*. Il sera muet, en noir et blanc, et tourné à New York. Il n'y a qu'un rôle principal. Après le refus de Charlie Chaplin, on se tourne vers Buster Keaton. Beckett lui demande s'il a des questions. « Non. » Qu'a-t-il pensé du projet ?



Samuel Beckett et Buster Keaton sur le tournage de *Film*.

Que « c'était pénible et désespérant ». Mais c'est OK. Fidèle à son personnage de casse-cou entêté, il va avec discipline, sans discuter, se plier à l'absurde course-poursuite de *Film* : durant vingt minutes, l'homme qu'il incarne s'échine à fuir tout regard extérieur, et

avant tout l'œil de la caméra. Loin de donner des directives, Beckett, assisté d'un jeune réalisateur, le laisse concrétiser sa partition, mais surveille de loin, en silence. Dans un film-essai intitulé *Notfilm*, l'Américain Ross Lipman rencontre les protagonistes (encore vivants) de

Film, relate sa maturation et sa réalisation, et le met en perspective dans l'œuvre de Beckett et l'histoire du cinéma (qui a très tôt mis en scène la caméra elle-même, notamment dans *Le Caméraman*, réalisé par Buster Keaton, et *L'Homme à la caméra* de Dziga Vertov). Ross Lipman exhume aussi des rushs abandonnés, et surtout la voix de Beckett : durant les réunions préparatoires, il fut enregistré à son insu, afin de garder trace de ses désirs, parfois sibyllins, mais, comme Keaton dans *Film*, il fuyait avec effroi les caméras et magnétophones. *Film* est dès lors comme un autoportrait qui se replie sur lui-même. **H. A.**



À VOIR

Notfilm, Ross Lipman, éd. Carlotta, dvd et Blu-ray, 128 min., 16 € environ, en vente le 16 octobre.

Sirènes de Bergerac

THÉÂTRE L'œuvre phare d'Edmond Rostand n'est pas l'apanage de la gent masculine. La preuve par les femmes.



Les femmes jouent tous les personnages.

— Les femmes ayant longtemps été exclues des scènes de théâtre, les comédiens se partageaient les rôles sans distinction de sexe. Dans cette mise en scène

de *Cyrano*, les codes d'antan font volte-face, laissant à trois femmes le soin de jouer tous les personnages de la pièce. Non par désir de revanche, mais sans doute pour suggérer que le romantisme impétueux n'est pas l'apanage de la gent masculine, et que la figure de Cyrano, colosse aux pieds d'argile, est avant tout une manière d'être au monde. Complices, ces trois grâces se font tantôt héros maniant l'épée, duègne coquette, donzelle fascinante ou amant transi. Avec une habileté toute chorégraphique, elles s'échangent les masques grotesques et les costumes bouffants, pour jouer tour à tour Cyrano, Christian, Roxane, mais aussi le comte de Guiche, Ragueneau et

les autres. Ce transformisme emprunte à la fois au théâtre baroque et au théâtre nô, deux traditions particulièrement vives au XVII^e siècle, époque à laquelle se déroule l'action. Tout « naturel » est écarté dans les mouvements, la parole, mais aussi les décors et les costumes : lanternes de papier se multiplient comme par enchantement, frous-frous, tissus précieux, maquillages circassiens... Ce qui n'empêche pas la proximité avec les personnages, physiquement d'abord – car le « quatrième mur » entre la scène et la salle est brisé à plusieurs reprises –, mais aussi symboliquement, tant ils scintillent de multiples états d'âme, entre fragilité, ardeur et farce. **Manon Houtart**



À VOIR

Cyrano, d'après Edmond Rostand, mise en scène de Bastien Ossart, Théâtre Le Funambule, Paris 18^e, prolongations jusqu'au 27 octobre.

Sous le soleil de Montauban

FESTIVAL Lettres d'automne a choisi cette année d'explorer l'œuvre d'Anne-Marie Garat.

— Chaque année, le festival Lettres d'automne, organisé à Montauban (Tarn) par l'association Confluences, consacre deux semaines à un auteur en particulier, et à des écrivains et artistes chers à son cœur. Ce parti pris permet d'explorer une œuvre avec une profondeur sans équivalent. Cette année, c'est Anne-Marie Garat qui bénéficiera de cette exposition. « Elle n'est jamais venue chez nous, mais j'avais beaucoup aimé *Le Grand Nord-Ouest*, son dernier roman, explique Agnès Gros, directrice du festival. Cela m'a replongée dans sa trilogie sur le XX^e siècle (*Dans la main du diable*) que nous sommes nombreux à avoir lue. » Autant de narrations romanesques classiques, qui empruntent parfois aux formes populaires mais développent des thèmes modernes, sur la nature, ainsi que le sort fait aux femmes.



Anne-Marie Garat.

« Elle a aussi écrit des textes plus courts (*La Rotonde*, *L'Amour de loin*, ou *Hongrie*) qui se rapprochent de la recherche formelle sur ce qu'est l'écriture. Elle a des goûts éclectiques et s'intéresse à la photo et aux nouvelles technologies. »

Aux côtés d'Anne-Marie Garat, les spectateurs retrouveront Chloé

Delaume, Bernard Chambaz, Patrick Deville... L'un des plaisirs de Lettres d'automne tient à sa programmation théâtrale : Chloé Delaume lira son manifeste *Mes bien chères sœurs*, la comédienne Nathalie Vidal un extrait du *Grand Nord-Ouest*... Notons la venue du plasticien Georges Rousse, créateur d'une extraordinaire « chambre noire » en trompe-l'œil où s'afficheront les mots d'Anne-Marie Garat. Enfin, le festival accordera une attention particulière à quelques éditeurs bien connus des lecteurs du *Nouveau Magazine littéraire*. Les éditions Verdier célébreront leur 40^e anniversaire, et les éditions Anacharsis présenteront leur catalogue enthousiasmant.

Iain O'Hurting

Lettres d'automne, du 18 novembre au 1^{er} décembre, Montauban (82), www.confluences.org/

EXPOSITION 11 SEPTEMBRE 2019 - 20 JANVIER 2020

BACON

EN TOUTES LETTRES

réserve et billet exclusivement en ligne sur centrepompidou.fr

En partenariat avec : arte, Le Point, 2, nexta, pwc

En écho à l'exposition « Bacon en toutes lettres », assistez aux rendez-vous du

Bacon Book Club

JEUDI 10 OCTOBRE, 19h

Nathalie Léger, Fiorenza Menini, Agnès Vannouvong

JEUDI 24 OCTOBRE, 19h30

Jonathan Littell, Perrine Le Querrec

JEUDI 7 NOVEMBRE, 9h30

Yannick Haenel

Des rencontres inédites avec des auteurs contemporains pour échanger autour de l'œuvre de Bacon et de l'influence qu'elle peut avoir sur l'écriture contemporaine.

Entrée gratuite

#ExpoBacon

Centre
Pompidou

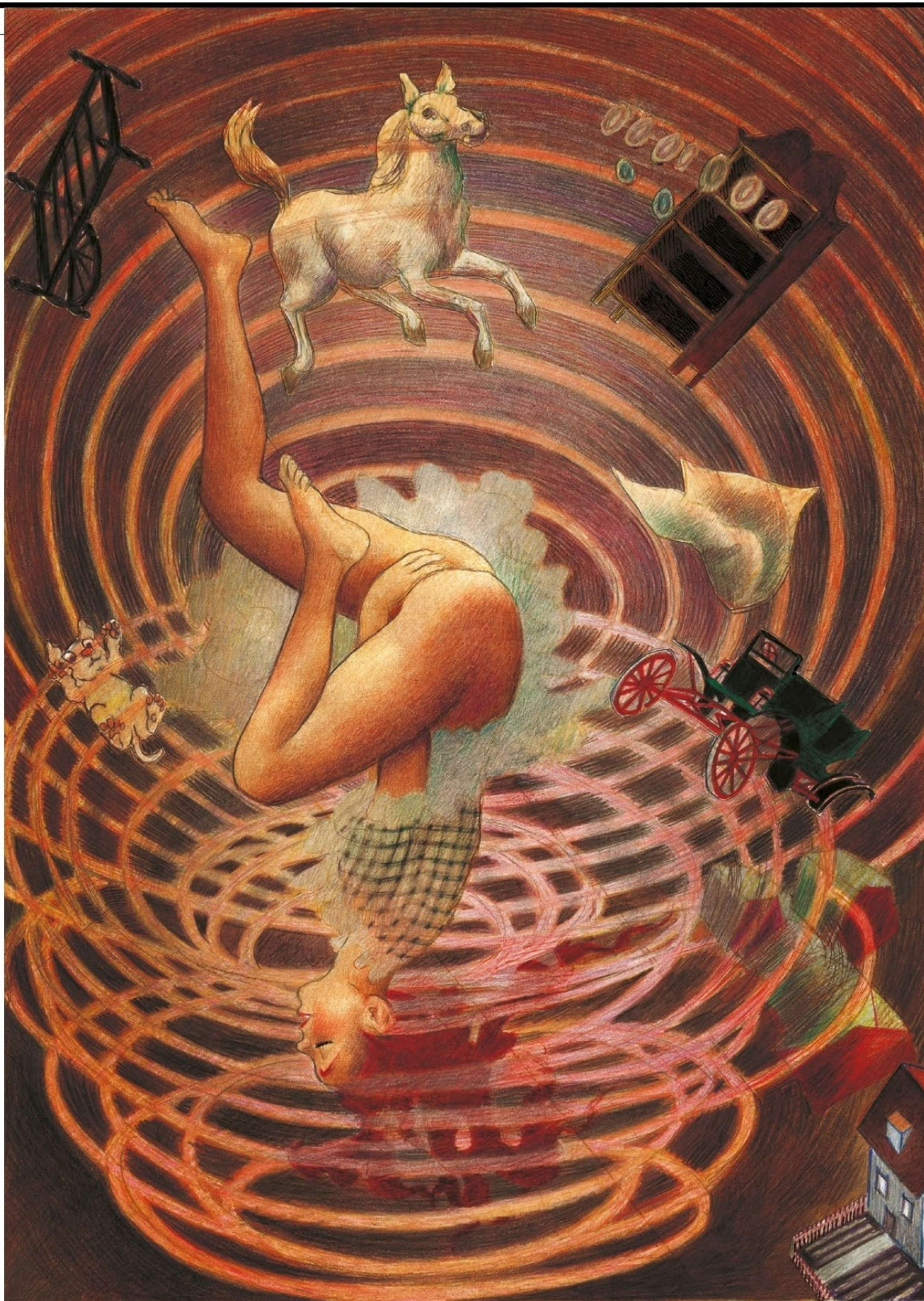
ÉROTISME

LE ROSE ET LE NOIR

Alors que la consommation de pornographie n'est plus un tabou et que la sexologie est devenue une rubrique usuelle dans les médias, où en sommes-nous avec l'écriture érotique ? Faute de place, nous n'avons pu remonter jusqu'aux émois et ébats de l'Antiquité, de la poésie courtoise ou du libertinage. Le boudoir du xx^e siècle est déjà un immense terrain d'exploration, entre audace et vulnérabilité, « grandes » signatures et romans de gare, confessions et correspondances, livres cultes et bandes dessinées.

Dossier coordonné par Hervé Aubron

...



1991-2006 ALAN MOORE & MELINDA GEBBIE- TOUS DROITS RÉSERVÉS./2005 ÉDITIONS DELCOURT POUR LA VERSION FRANÇAISE

Image extraite de l'album *Filles perdues (Lost Girls)*, d'Alan Moore et Melinda Gebbie (paru en français chez Delcourt).

Légendes des sexes et offrandes lubriques

L'année 1881 signe la fin légale de l'outrage à la morale publique et ouvre la voie à une efflorescence d'ouvrages licencieux, où s'illustrèrent Apollinaire, Richepin, Jarry et Rachilde.

Par Claudine Brécourt-Villars

La Belle Époque s'inaugure en 1880, année que l'académicien Jules Claretie, traumatisé par *Nana* et *Boule de Suif*, n'hésite pas à qualifier de « pornographique », ignorant la parution des *Cousines de la colonelle*, « roman galant naturaliste » de la marquise Mannoury d'Ectot, signé vicomtesse de Cœur-Brûlant, qu'on voulut attribuer à Maupassant. Une période bientôt bouleversée par l'affaire Dreyfus, dans laquelle Zola s'engage avec « J'accuse », période qui s'achève brutalement à l'orée de la Première Guerre mondiale.

Les ouvrages licencieux pullulent alors d'autant mieux que la loi du 29 juillet 1881 vient d'instaurer un régime libéral abrogeant les incriminations d'outrage à la morale publique et religieuse. Parmi les auteurs féconds, un certain E. D., initiales dissimulant aussi les tâcherons signataires de *La Comtesse de Lesbos* ou *la Nouvelle Gamiani* et de *L'Odyssée d'un pantalon*, les aventures loufoques d'un homme transformé par un sortilège en sous-vêtement féminin. Celui-ci décrit ainsi son émotion quand sa propriétaire gironde descend les escaliers : « Entre les cuisses, mes deux ourlets caressent les frissons dorés qui ombragent l'entrée de la grotte de volupté. » Parallèlement à

ces publications canailles, dont les titres plongent parfois dans des abîmes de stупeur, surgit une veine érotico-exotique illustrée par *Les Nuits chaudes du Cap français* d'Hugues Rebell, disparu trop tôt pour rejoindre le panthéon des écrivains libertins du tournant du siècle.

Edmond Haraucourt (1856-1941), qui commence sa carrière dans les cabarets et l'achève comme conservateur du mu-

sée de Cluny, anticipe ainsi la réception de *La Légende des sexes*, qualifiée d'« épopée du bas-

ventre » et signée Sire de Chambley : « S'ils nous lisent, les poncifs et les pontifes nous couvriront d'ignominies et nous fleurdeliseront du mot de pornographe ; les artistes seuls et les femmes

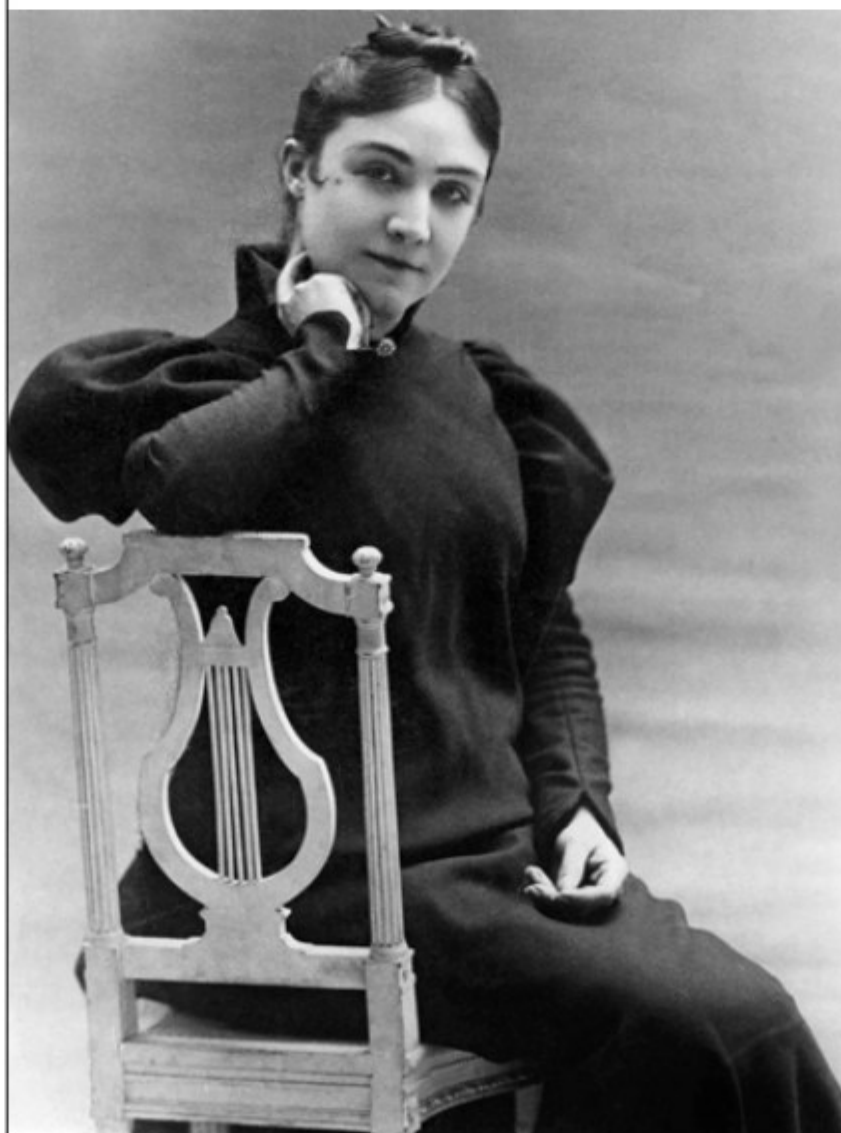
comprendront que nous ne sommes qu'un lyrique, jouant au bilboquet avec la boule de son hystérie sur le manche de ses érections. » « Lyrique » rimant ici avec « lubrique », on comprend mieux qu'en 1908 l'Académie française ne l'ait point accueilli en son sein, lui préférant Jean Richepin, pourtant condamné dans sa jeunesse pour outrage aux bonnes mœurs pour *La Chanson des gueux...*

DIOCÈSE DE LA PERVERSITÉ

Rachilde (1860-1953), de son vrai nom Marguerite Eymery, concrétise l'inspiration décadente de cette « fin de siècle » en publiant *Monsieur Vénus* en 1884, année qui voit la parution du *Vice suprême* de Péladan et du mytique *À rebours* d'Huysmans. *Monsieur Vénus* narre l'étrange liaison d'une jeune aristocrate dominatrice qui décide, dans un jeu pervers vertigineux, de féminiser un éphèbe apprenti fleuriste et de le plier à ses caprices sexuels jusqu'à ce que mort s'ensuive. Sa réédition en 1889, légèrement remaniée afin de moins choquer et préfacée par Maurice Barrès, assura à son auteur une célébrité immédiate et sulfureuse. Comme d'aucuns criaient encore à la pornographie, Barbey d'Aurevilly, que Jean Lorrain considérait comme le « grand évêque *in partibus* du diocèse de la perversité », lança cette boutade pour la défendre : « Pornographe, soit, mais tellement distinguée ! »

Sa contemporaine Gisèle d'Estoc (1845-1894), sculptrice, anarchiste et féministe, réputée pour son goût pour les travestissements et les duels, scandalisait alors aussi par sa vie amoureuse

“ Pornographe, soit, mais tellement distingué ! ”



L'écrivaine Rachilde (1860-1953).

Enseignante, spécialiste de la littérature et des idées de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, **Claudine Brécourt-Villars** a signé en 2004, avec Régine Deforges, l'anthologie *Les Poètes et les Putains* (Albin Michel).



Illustration pour *Nana*, de Zola, par Charles Demuth (1883-1936).

tumultueuse, notamment avec Guy de Maupassant, qui lui inspira des textes épars de 1881 à 1893, rassemblés dans *Cahier d'amour* (titre choisi par elle), publié un siècle après sa mort par les éditions Arléa.

À peine dégagé de cette longue étreinte où je lui ai prodigué mes caresses les plus savantes, mon amant, les yeux encore chavirés d'extase m'a soufflé dans le cou : « Tu es vraiment la femme de ma chair ! »

[...] Jeune fille, à chaque instant, j'avais le désir de me montrer nue.

Sur une feuille de papier, mon amant a écrit : « Jamais je ne pourrai oublier l'ivresse de notre amour. »

[...] Hier, il m'a dit : « Nous ne possédons jamais rien ni personne. Cœur à cœur, bouche à bouche, nous serons toujours des êtres distincts, pour ne pas dire des étrangers. »

Après avoir lancé Colette comme un produit industriel en l'incitant à écrire la série des *Claudine*, Henry

Gauthier-Villars, dit Willy (1859-1931), assura le relais en animant une « usine à romans », où il exploitait une cohorte de « nègres » de talent, dont le fulgurant Jean de Tinan, maître d'œuvre, en 1897, de ses *Maîtresses d'esthètes*.

C'est en 1903 que Marcel Schwob (1867-1905) achève *Maua*, conte érotique seulement publié en 2009 par La Table ronde, qui doit beaucoup aux fantasmes générés par sa passion pour l'actrice Marguerite Moreno, qu'il avait épousée en 1900.

La mort est-elle obscure dans la lumière rouge de ton baiser ? ô elle est rayonnante, chérie ! Parle-moi, parle-moi encore doucement dans l'oreille – parle, ô parle. Je meurs de tes désirs, je meurs véritablement. [...] Tes lèvres sont comme deux petits doigts sanglants très minces qui me tirent en toi. Ta chevelure est un nuage mortel, chargé d'or. Tes mains sont des arabesques lascives qui tracent sur ma chair un cercle fatal. Vois, je me soumets au murmure de ton incantation.

Tu es le miroir opaque et irisé d'un étang de peste douce où je ne retrouve plus mon visage. Tu m'entoures comme une eau de mort. Je sombre, je sombre, chérie, dans ta jouissance ; je me meurs, je me meurs – des lianes humides et glacées se nouent autour de moi et une volupté froide m'étreint. Mes yeux sont baignés d'ombre ; le tremblement sacré me saisit, je m'enfonce, je m'enfonce, je meurs en toi, ô mon amante, je meurs en toi.

Dans *Le Surmâle*, dernier roman publié de son vivant, Alfred Jarry (1873-1907) proclame dès l'ouverture : « L'amour est un acte sans importance, puisqu'on peut le faire indéfiniment », tournant en dérision sa représentation mécaniste et le désir dans sa forme paroxystique : le priapisme. Le livre s'achève de façon cocasse sur l'ultime recours du protagoniste Marcueil à une Machine-à-inspirer-l'amour commandée à un savant, sur laquelle il meurt électrocuté au premier essai...

BRIDGEMAN IMAGES

●●● Les cinq dernières années qui rythment le calvaire de celui qui s'était encore illustré avec *Ubu roi* marquent les débuts de la carrière littéraire d'Apollinaire (1880-1918). *Les Onze Mille Verges*, publiées anonymement en 1907, dont la première édition officielle paraît en 1970 à L'Or du Temps de Régine Deforges, sont aujourd'hui reconnues comme un des chefs-d'œuvre de la littérature licencieuse du XX^e siècle. Cette parodie pornographique mêle sur fond de guerre les tribulations orgiaques et cannibalesques de Mony Vibescu, prince roumain déjanté qui finit, faute d'avoir pu honorer vingt fois de suite la délicieuse Culculine, par mourir de façon atroce sous les flagellations de onze mille soldats s'empalant à perte de phallus.

Il est vrai qu'Apollinaire avait alors de quoi se jouer du genre, publiant bientôt dans la collection « Les Maîtres de l'amour » de la Bibliothèque des Curieux, sous le pseudonyme de Germain Amplecas, *L'Œuvre libertine des poètes du XIX^e siècle*, une anthologie avec quelques poèmes de son cru signés abbé de Thélème...

Le prince Mony et Cornabœux avaient pris place dans l'Orient-Express ; la trépidation du train ne manqua point de produire aussitôt son effet. Mony banda comme un cosaque et jeta sur Cornabœux des regards enflammés. Au dehors, le paysage admirable de l'est de la France déroulait ses magnificences nettes et calmes. Le salon était presque vide ; un vieillard podagre, richement vêtu, geignait en bavant sur *Le Figaro* qu'il essayait de lire. Mony, qui était enveloppé dans un ample raglan, saisit la main de Cornabœux et, la faisant passer par la fente qui se trouve à la poche de ce vêtement commode, l'amena à sa braguette. Le colossal valet de chambre comprit le souhait de son maître. Sa grosse main



LA MANUFACTURE DE LIVRES

Photo de Pierre Louÿs, extraite de son album érotique.

était velue, mais potelée et plus douce qu'on aurait supposé. Les doigts de Cornabœux déboutonnèrent délicatement le pantalon du prince. Ils saisirent la pine en délire qui justifiait en tous points le distique fameux d'Alphonse Allais :

*La trépidation excitante des trains
Nous glisse des désirs dans la moelle
des reins.*

Pierre Louÿs (1870-1925), célébré de son vivant pour des œuvres officielles comme *Les Chansons de Bilitis*, *Aphrodite* ou *La Femme et le Pantin*, écrivait parallèlement des textes fort libres qui ne seront publiés qu'après sa mort, lui assurant désormais la réputation de l'un des plus grands écrivains érotiques après Sade. *Trois filles de leur mère*, son

œuvre probablement la plus achevée, paraît sous le manteau en 1926, mais n'est officiellement édité qu'en 1970 par Régine Deforges, préfacé par André Pieyre de Mandiargues, suivi par le *Manuel de civilité pour les petites filles à l'usage des maisons d'éducation*, facétieux pastiche des précis de savoir-vivre destinés aux jeunes filles.

EN CLASSE

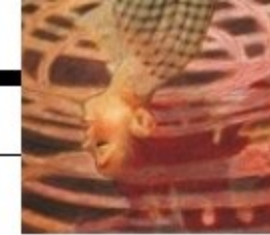
Parmi les principaux verbes de la quatrième conjugaison, il est inutile de citer *foutre*, je fous, je foutais, je foutrai, que je foutisse, foutant, foutu. La conjugaison du verbe est intéressante, mais on vous grondera plutôt de la connaître que de l'ignorer.

Si l'addition qu'on vous donne à faire produit le nombre 69, ne roulez pas de rire comme une petite imbécile.

À LIRE



Éros. Anthologie de littérature érotique, Claudine Brécourt-Villars, éd. La Table ronde, 464 p., 24 €.



Pierre Mac Orlan (1882-1970), ami d'Apollinaire, est aussi l'auteur secret d'une abondante production pornographique qu'il essaya de faire oublier, la célébrité venue. Ainsi parut en 1910, sous le nom de Pierre Du Bourdelle, *Mademoiselle de Mustelle et ses amies, roman pervers d'une fillette élégante et vicieuse*, charmant pastiche de la « Bibliothèque rose ».

Il était tentant d'achever ce rapide parcours avec Valentine de Saint-Point (1875-1953), arrière-petite-nièce de Lamartine, figure de l'avant-garde artistique et intellectuelle du début du XX^e siècle. Une femme tout à la fois écrivaine, journaliste, peintre et modèle de Rodin, danseuse et chorégraphe, à qui l'on doit notamment une *Trilogie de l'amour et de la mort*, romans où elle prône l'érotisme comme moyen d'émancipation de la femme nouvelle, et ce fameux *Manifeste de la luxure*, publié en 1913, en réponse aux outrances misogynes des futuristes italiens.

Qu'on cesse de bafouer le Désir, cette attirance à la fois subtile et brutale de deux chairs quels que soient leurs sexes, de deux chairs qui se veulent, tendant vers l'unité. Qu'on cesse de bafouer le Désir, en le déguisant sous la défroque lamentable et pitoyable des vieilles et stériles sentimentalités. Ce n'est pas la luxure qui désagrège et dissout et annihile, ce sont les hypnotisantes complications de la sentimentalité, les jalousies artificielles, les mots qui grisent et qui trompent, le pathétique des séparations et des fidélités éternelles, les nostalgies littéraires ;

“ Je fous, je foutais, je foutrai, que je foutisse. ”

tout le cabotinage de l'amour. Détruisons les sinistres guenilles romantiques, marguerites effeuillées, duos sous la lune, fausses pudeurs hypocrites ! Que les êtres rapprochés par une attirance physique, au lieu de parler exclusivement des fragilités de leurs cœurs, osent exprimer leurs désirs, les préférences de leurs corps, pressentir les possibilités de joie et de déception de leur future union charnelle. ■

Georges Bataille HISTOIRE DE LAURE

Retour sur les écrits et la vie de l'inspiratrice sulfureuse et personnage récurrent des textes érotiques d'un mystique érotique.

Une figure de femme hante les écrits de Georges Bataille à partir du milieu des années 1930. Elle s'insinue dans certaines de ses œuvres, se mure derrière la débauche, prend ensuite les traits d'une femme disparue. Colette Peignot, connue sous le nom de Laure, est morte en 1938 à 35 ans dans le lit de Bataille, qui fut son dernier compagnon. Comme *Madame Edwarda* est, d'après lui, la clé lubrique de son *Expérience intérieure*, il se peut que l'ombre de Laure livre certains indices sur la pensée érotique du grand auteur ; il se peut aussi que sa fulgurance seule ait renforcé la nécessité de la transgression dont l'érotisme est garant. Parfois elle éclate de rire, comme Dirty, abréviation provocante de Dorothea, dans *Le Bleu du ciel*, récit de l'inexorable marche vers la guerre et vers la mort de la femme aimée, aussi saoule qu'elle est belle, divine, obscène et impossible. Elle est probablement celle qui, dans *Le Petit*, reçoit une « intime caresse dans la fente », et qui, écrit encore Bataille,

Colette Peignot (Laure).



« était le soleil dans la brume étendue de [s]on malheur ». Elle aura été, enfin, peut-être, l'âme la plus transparente de la société secrète Acéphale (du nom de la revue que Bataille crée alors). Des années après, dans la somme inachevée qu'est *L'Histoire de l'érotisme*, l'écrivain tente d'ordonner une pensée à la mesure de l'expérience de la totalité, du possible, de ces moments où, écrit-il au passé, « il nous sembla que le fond des cieux s'ouvrait ».

LA CLÉ DES PLAISIRS

Avec Michel Leiris, Bataille publie à titre posthume des textes de Laure : *Histoire d'une petite fille* (1943) et *Le Sacré* (1939), recueil qui inclut poèmes et fragments érotiques. Laure se propose de démasquer avec violence la religion et l'hypocrisie de la vertu : « Aux chiottes/ les grands sentiments/ les passions pesantes/ que tout chavire/ que nos mères soient maquerelles/ que nos femmes soient putains ». Comme chez Bataille, l'expérience érotique est une issue aux forces brûlantes qui agitent les individus. Au-delà d'un seuil transgressé, le malaise est la clé des plaisirs les plus grands. C'est pourquoi chez eux les dimensions érotique et sacrilège sont indissociables : ainsi, dans un des *Écrits de Laure*, l'héroïne éponyme « monta sur l'autel pour montrer son cul à tous les fidèles et le prêtre, à l'élévation, écarta les cuisses entre lesquelles pénétra l'hostie, puis il lécha ce cul divin ». L'érotisme de Laure, gorgé de foutre, de sang et de merde, est l'étonnante passerelle entre l'enfance et la mort, le divin et l'absurde, la rage et l'amour. Dans cette œuvre méconnue, la transgression n'est pas que sexuelle, et devient vitale, permettant de résister à une société qui est, écrit Bataille, « comme la nuit, faite d'angoisse ».

Gabriela Trujillo

« Ma douce petite putain »

De Virginia Woolf à James Joyce en passant par Henry Miller et Anaïs Nin, la correspondance amoureuse des écrivains hisse parfois l'obscénité au rang des beaux-arts.

Par Sarah Chiche



Vita Sackville-West en 1925 et Virginia Woolf en 1927.

« Ça commence parfois ainsi : « J'ai aimé votre livre, alors je vous envoie le mien. » En 1977, Eugène Savitzkaya (*lire encadré page ci-contre*) publie *Mentir* aux éditions de Minuit. Hervé Guibert le lit. À celui en qui, d'instinct, il voit un frère en littérature, Guibert adresse son roman, *La Mort propagande*, et glisse, dans la clôture de deux parenthèses, son numéro de téléphone. Savitzkaya répond. Il a reçu. Il a lu. Il a aimé ; mais ne s'épanche guère. Silence de quatre ans. Puis nouvel envoi de livre « Cher Hervé, j'aime décidément beaucoup ton livre. Je le lis tout doucement. » La brûlure d'Éros se niche parfois dans le tremblement d'une virgule

ou un brusque passage au tutoiement. De 1977 à 1987, date à laquelle ils se retrouveront tous deux à Rome, Guibert et Savitzkaya s'écriront, se liront, se rapprocheront, puis s'éloigneront mais se liront encore. Dans leur correspondance, délicate jusque dans ses nonchances, s'opère une intrication entre corps du texte et corps désiré, fétichisation de l'attente, de la lettre comme de la pointe d'un nez que de la bouche on effleure au détour d'un message.

L'un, fou d'Eugène comme il sera fou de Vincent, veut foutre une écriture aimée comme on fout un corps. L'autre sinue, revient puis se dérobe,

devenant par là même l'incarnation du désir. « Je t'ai surtout embrassé, au moment de te quitter, par bravade, et j'ai eu la sensation d'une chair froide, qui se rétractait, d'un cadavre ou d'une petite fille sournoise » (lettre d'Hervé à Eugène, le 28 février 1982). « Eugène », c'est le principe de ce qui se refuse à nous mais qu'on veut baiser jusqu'à l'os.

L'AUTRE, MIROIR DE SOI-MÊME EN MIEUX

Le coup de foudre littéraire est également au centre de la rencontre entre Virginia Woolf et Vita Sackville-West. Bloomsbury Group, 1922. Virginia a 40 ans, et a déjà regardé la mort et le soleil en face. Il y a eu le succès avec *La Traversée des apparences* (1915), *Nuit et jour* (1919) et *La Chambre de Jacob* (1922) ; et il y a eu trois crises d'aliénation mentale. Âgée de 30 ans, Vita, qui n'a publié qu'un roman et surtout de la poésie, avoue : « Je compare mon écriture d'analphabète à la vôtre, si savante, et je rougis de honte. » Mais Virginia, elle, lui trouve tous les talents. À propos de son *Séducteurs en Équateur*, elle confie : « C'est là le genre de choses que j'aimerais écrire moi-même. » L'autre, miroir de soi-même en mieux, et la traque de la vérité de l'écriture, dût-elle conduire aux gouffres, voilà de quoi faire flamber le théâtre de l'érotisme entre deux femmes libres dont les maris ne sont pas des obstacles – ils sont eux aussi bisexuels et vivent des passions parallèles. Ce n'est qu'après la parution de *Mrs Dalloway*, en 1925, que Virginia et Vita commencent leur liaison. De taquines et légères, les missives où il est tout aussi bien question de Proust, de coiffure à la garçonne, de sodomie, que de cerveau qui suffoque sous le coup de l'écriture, deviennent ardentes, douloureuses, jalouses. En 1928, émerge *Orlando*, tout

Lettre d'Anaïs Nin à Henry Miller.

Dear Henry,

{...}

I adore your courage, I adore the pain it engenders, I adore the struggle you carry in yourself, which I alone fully realize, I adore your terrifying sincerity. I adore your



entier inspiré par Vita et dédié à elle. La passion passera, la correspondance, elle, ne s'interrompra qu'avec le suicide de Virginia Woolf, en 1941.

**« N'IMPORTE LEQUEL DE MES MOTS
BRÛLERAIT LE PAPIER »**

« Pas dans le cul aujourd'hui/j'ai mal/ Et puis j'aimerais d'abord un peu discuter avec toi/ car j'ai de l'estime pour ton intellect/ On peut supposer/ que ce soit suffisant/ pour baiser en direction de la stratosphère. » Ainsi s'ouvre la lettre de plus de 85 pages que l'écrivaine tchèque Jana Černá adresse, en 1948, à son amant, le philosophe et poète Egon Bondy. La liberté de vivre sa vie sans jamais céder sur son désir, le refus du tiède et des carcans sociaux, l'intrication du geste artistique au geste sexuel et amoureux, font le lit de ces pages tout en exaltation radieuse. « Le fait que je t'aime et que je veuille coucher avec toi est lié à ma passion pour ton travail. Il est vrai-

**“ Quand on parle
à table, ma chatte
peut se tenir au
garde-à-vous. ”**

ment difficile de faire la part entre l'excitation due à ton corps que je connais si intimement, et celle qui vient de n'importe laquelle de nos discussions. C'est vraiment difficile : quand je suis au lit avec toi, je peux parler philosophie, et quand on en parle à table, ma chatte peut se tenir au garde-à-vous, car on ne peut pas séparer les choses et les abstraire l'une de l'autre. » À la soif de liberté et d'autonomie se superpose le besoin charnel et spirituel de la figure aimée, portraiturée en intellectuel

I am impervious to the flat visual attack of things. I see your khaki shirt hung up on a peg. It is your shirt and I could see you in it — you, wearing a color I detest. But I see you, not the khaki shirt.

Something stirs in me as I look at it, and it is certainly the human you. It is a vision of the human you revealing an amazing delicacy to me. It is your khaki shirt, who is the axis of my world.

VÉNUS D'UN DOIGT BAISÉE ENTRE LES LÈVRES

Le plus discret des grands écrivains est aussi et surtout l'auteur d'une œuvre prodigieusement érotique.

Parfois, Eugène Savitzkaya (né à Liège en 1955) apparaît comme le secret le mieux gardé de la littérature contemporaine. Ombre farouche à la discrétion légendaire, il est aussi parmi les plus charnels des poètes. Adoré, photographié comme un ange aux contours vaporeux par Hervé Guibert, chanté par Rodolphe Burger, Savitzkaya est l'auteur de plus d'une trentaine de livres. S'y mêlent prose romanesque et poésie, odes à la paternité, évocation de ses parents, de la nature des choses et des choses de la nature. Il caresse les portes de la connaissance du monde, et certaines de ces œuvres sont prodigieusement érotiques.

En vie (Minuit, 1995) décrit la dynamique d'une maison, le quotidien dans ses interstices et ses moindres indices. Ici cohabitent le vent, les insectes, les aliments, les déjections. Il note : « Pendant l'amour, l'embrassement, la tête me tourne et je divague, me multipliant par deux, me jetant corps et biens dans un autre corps. » Dans *Célébration d'un mariage improbable et illimité* (Minuit, 2002), il écrit, de ce couple qui doit s'unir : « Ensemble lui et elle forment le centaure, l'échelle, la brouette, soixante-neuf jours d'amour, neuf de peine et six de bonheur, six de peine et neuf de bonheur. » Le mariage est un festin, on y palpe la pulsion de vie même. L'un des invités à la noce dit : « Je vois les orties pousser sur les tombes et les chardons parmi les tulipes, je vois le pubis de la femme contre le pubis de l'homme, je vois les langues enroulées l'une sur l'autre, je vois le ventre de l'homme contre les fesses de la femme, je vois la salive qui brille et je vois les yeux qui scintillent. »



Eugène Savitzkaya.

Le recueil *À la cyprine* (Minuit, 2015), enfin, est l'expérience d'excitations renouvelées avec une économie particulière. La cyprine, pierre précieuse, mollusque, est surtout une sécrétion, symptôme et véhicule du désir féminin, « l'une des substances merveilleuses du monde ». Alors, il creuse dans les sillons de Vénus « d'un doigt baisée entre les lèvres ». Le contact du vivant est une manière impure et organique d'être au monde. Savitzkaya ne néglige pas les détails lascifs de la matière. Son écriture suit le crescendo du désir, l'explosion hallucinée. La cyprine, source vive, s'écoule dans de courts poèmes : « Le losange de l'ouverture de la vulve/ de soie est autour de la pointe de la/ flèche de la verge, la chair est dans/ la chair [...]. » L'écriture de Savitzkaya a l'arrondi de l'amphore et l'épaisseur de l'humus. Mathieu Lindon l'avait bien résumé : « On aime lire un texte d'Eugène Savitzkaya, mais on est incapable d'en parler quand on l'a terminé. N'est-ce pas le propre de la jouissance ? »

Gabriela Trujillo

À la cyprine, Eugène Savitzkaya, éd. de Minuit, 104 p., 11,50 €.

●●● assailli de doutes obsédants. « S'il te plaît, c'est quoi, cette bêtise, pourquoi n'es-tu pas là ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? Que je ne puisse pas t'embrasser maintenant, que je ne puisse pas m'étendre près de toi, te caresser, t'exciter et m'exciter par toi, que je ne puisse pas te sucer jusqu'à l'orgasme et te sentir entre mes jambes et rire ensuite avec toi parce que ta barbe empest au point de donner une érection au contrôleur du tram qui poinçonnera ton billet ? Que je ne puisse pas livrer tout mon corps à ta dévastation à commencer par mes nichons et ma chatte et jusqu'à mon cul, pour que tu les baisses et les rebaises, et puis te forcer, ma langue artistement plongée dans ton cul, à balancer ta sauce. » Tout cela est encore plus émouvant quand on sait que Jana Černá est la fille de Milena Jesenská, qui eut avec Franz Kafka une correspondance plus sombre.

D'une réflexion sur la correspondance érotique, on aurait pu s'attendre à ce qu'elle s'entame par les échanges

fougueux et quotidiens entre Anaïs Nin et Henry Miller entre 1932 et 1953. Leurs jours tranquilles, à Paris, à Louveciennes ou à New York, sont faits de ceci : « Le simple contact de ta lettre me provoquait la même émotion que lorsque tu m'avais prise tout entière dans tes bras. Tu devines alors ce que j'ai

“ S'il te plaît, pourquoi tu n'es pas là ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? ”

éprouvé en la lisant. Tu as trouvé tous les mots qu'il fallait pour me toucher et me conquérir et j'étais mouillée, et tellement impatiente que je vais tout faire pour gagner un jour. [...] Je t'appartiens. Nous allons vivre une semaine comme nous n'en avons jamais rêvé. “Le thermomètre va exploser.” Je veux sentir encore le martèlement violent au fond de

moi, sentir le sang brûlant courir plus vite dans les veines, sentir le rythme lent, caressant, et puis soudain les coups violents, sentir l'excitation pendant les arrêts, quand j'entends des bruits de gouttes d'eau... et te sentir palpiter dans ma bouche, Henry. Oh ! Henry, je ne supporte pas de t'écrire – je te veux, comme une folle. Je veux écarter tout grand les jambes, je fonds, je tremble. Je veux faire des choses tellement folles avec toi que je ne trouve pas les mots pour en parler » (Anaïs à Henry le 6 août 1932). Ou de cela : « Je suis dans un tel état de passion que n'importe lequel de mes mots brûlerait le papier. Je revis constamment dans ma mémoire tous les épisodes, depuis le café Viking jusqu'à la tondeuse à gazon. Je me demande si tu parles toujours dans ton sommeil. Je me demande à quoi tu penses, lorsque tu fais l'amour maintenant. Parle-moi de ça – franchement – si tu le peux, et dis-moi que je peux oser en faire autant » (Henry à Anaïs, le 26 juillet 1932).

« VILAINE PETITE FILLE »

Soulevons un autre pli de l'étoffe. La pornographie montre. L'érotisme n'aime rien tant que l'ombre. Ce qui émeut, c'est aussi d'en trouver là où on ne s'y attendait guère. Dans ces affaires, le secret, le dévoilement tardif fait partie intégrante du dispositif. Pendant des dizaines d'années, Dominique Rolin et Philippe Sollers gardèrent le silence sur leur histoire d'amour « extraordinairement étrange » ; la parution très récente de leur correspondance, en deux volumes distincts, donne à l'ensemble un caractère encore plus troublant (1).

Quand elles sont publiées en 1975, des dizaines d'années après la mort de l'auteur d'*Ulysse*, les lettres de James Joyce à Nora Barnacle font scandale. On peut donc être un génie de la littérature universelle et avoir foutrement envie de besogner le cul de la femme qu'on aime. L'entourage s'en émeut ; Beckett s'en étrangle. « Ma douce petite putain de Nora, / J'ai fait ce que tu m'avais prescrit, vilaine petite fille, et me suis astiqué deux fois pendant que je lisais ta lettre. Je suis enchanté de savoir que tu aimes être baisée par le cul. Oui, maintenant je me souviens de cette nuit où je t'ai

LES DESSOUS DES ROBBE-GRILLET



Alain et Catherine Robbe-Grillet en 1970 à Berlin.

1951 : « C'était gare de Lyon, à Paris. Elle se tenait dans l'embrasement d'une portière ouverte, à l'entrée d'un wagon en partance vers le Simplon et l'Orient. [...] C'est l'aventure qui commençait..., notre aventure, sans qu'elle le sache. » Dans *Les Derniers Jours de Corinthe* (1994), Alain Robbe-Grillet fixe sa première rencontre avec Catherine. Elle sort de l'adolescence, mais paraît tellement plus jeune « avec ses moues d'enfant et son format de statuette ». Ils deviennent mari et femme, jusqu'à ce que la mort d'Alain, en 2008, les sépare. Elle joue dans ses films, s'in-

vite dans ses livres, l'accompagne partout dans le monde. Un an avant leur mariage, elle écrit sous son influence un premier livre, *L'Image*, récit sadomasochiste signé Jeanne de Berg et édité chez Minuit en 1956, puis 1969, deux fois censuré. Par la suite, le formalisme de Robbe-Grillet, dans ses livres et ses films, est de plus en plus consubstantiel au voyeurisme et au sadomasochisme. « Quand j'ai rencontré cet homme, se souvient Catherine, j'étais déjà disposée à cela. Il avait tenté dans ses précédentes amours, en tâtant le terrain, de parler de ses fantasmes. Mais il n'a rencontré que scepticisme, sourire, incompréhension. Moi j'ai tout de suite été intéressée, je n'ai pas pris ses fantasmes pour du snobisme ou de la pause, mais au sérieux. J'étais un terrain propice, il n'y avait plus qu'à semer. » De soumise elle deviendra dominatrice, toujours sous le nom de Jeanne de Berg. Ce qu'elle raconte dans *Cérémonies de femmes*, qu'elle vient présenter à « Apostrophes » masquée d'une voilette. En 2004, elle ne se voile plus la face et signe *Jeune mariée*, qui raconte la vie quotidienne du couple, publique et intime, de 1957 à 1962. Jean Hurtin



Nora Barnack, James Joyce (au centre) et leur témoin de mariage, à Londres, le 4 juillet 1931.

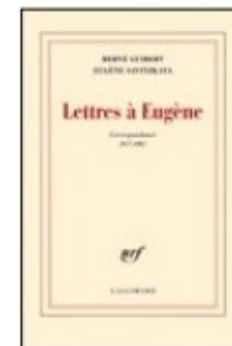
baisée si longtemps par-derrière. Jamais je ne t'ai baisée aussi salement, mon amour. Mon dard était planté en toi pendant des heures, allant et venant sous ta croupe retroussée. Je sentais tes fesses grasses et moites sous mon ventre, et je voyais ton visage rouge et tes yeux déments. À chaque fois que je te pénétrais, ta langue sortait effrontément d'entre tes lèvres, et si je te pénétrais plus fort et plus profond que d'habitude, de gros pets sales sortaient en crépitant de ton derrière. » Et, une autre fois : « Mon amour pour toi me permet de prier l'esprit de la beauté et de la tendresse éternelles reflété dans tes yeux ou de te jeter sous moi sur ce ventre que tu as si doux et de te baiser par-derrière, comme un porc besognant une truie, me faisant gloire de la sueur empuantie qui monte de ton cul, de la honte étalée que proclament ta robe troussée et tes culottes blanches de petite fille, et de la confusion que disent assez tes joues brûlantes et tes cheveux en bataille. Il me permet d'éclater en sanglots de pitié et d'amour pour une parole à peine, de trembler d'amour pour toi en entendant tel accord [...] ou bien d'être couché avec toi tête-bêche, sentant tes doigts me caresser et me chatouiller les couilles ou fichés en moi par-derrière, et tes lèvres chaudes suçant ma bite, tandis que ma tête est coincée entre tes grosses cuisses, mes mains serrant les coussins ronds de ton cul et ma langue léchant avidement dans ton con rouge

et dru. » Le plus merveilleux, c'est qu'à tout cela Nora a répondu en pire – mais ses lettres se sont, nous dit-on, perdues. À un banquet où l'on fête la sortie de *Finnegans Wake*, devant tous, elle lance à son mari : « Jim, je n'ai lu aucun de tes livres, mais je suppose que je vais être obligée de voir comme ils se vendent bien (2). » L'ironie est parfois l'autre nom de l'intelligence érotique. ■

(1) *Lettres à Philippe Sollers, 1958-1980*, Dominique Rolin (2018), et *Lettres à Dominique Rolin, 1958-1980*, Philippe Sollers (2017), tous deux parus chez Gallimard.

(2) L'anecdote est rapportée par Philippe Sollers dans *La Guerre du goût* (Folio).

À LIRE



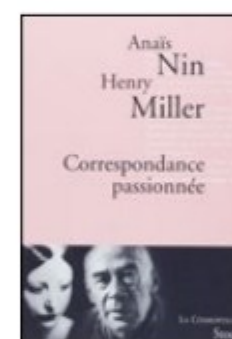
Lettres à Eugène, Correspondance 1977-1987, Hervé Guibert et Eugène Savitzkaya, éd. Gallimard, 144 p., 15,90 €.



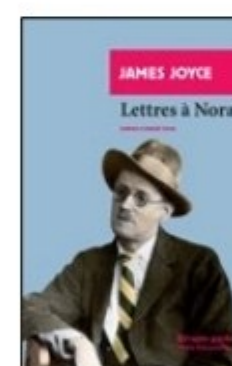
Correspondance, 1922-1941, Virginia Woolf et Vita Sackville-West, traduit de l'anglais par Raymond Las Vergnas, éd. Le Livre de poche, 696 p., 9,20 €.



Pas dans le cul aujourd'hui, Jana Černá, traduit du tchèque par Barbora Faure, éd. La Contre-Allée, 96 p., 8,50 €.



Correspondance passionnée, Anaïs Nin et Henry Miller, traduit de l'anglais par Béatrice Commengé, éd. Stock, 620 p., 22,40 €.



Lettres à Nora, James Joyce, traduit de l'anglais par André Topia, éd. Rivages poche, « Petite Bibliothèque », 208 p., 8,50 €.

LORSQUE ABEILLE MUTINE

Longtemps connu des *happy few* mais célébré aujourd'hui comme un classique des littératures de l'imaginaire, Jacques Abeille, 77 ans, est l'auteur d'une œuvre érotique qui fait de lui l'un des grands noms du genre. Un nom, ou plutôt deux : ses textes érotiques sont signés Léo Barthe, *alter ego* qui présente la particularité d'être aussi un personnage de fiction : il est une figure récurrente du « Cycle des Contrées » d'Abeille, où il apparaît comme une sorte de corbeau pornographe.

Sous le nom de Léo Barthe ont paru plus d'une dizaine d'ouvrages : *Histoire de la bergère*, *Histoire de la bonne*, *Histoire de l'affranchie* (trilogie réunie sous le titre « De la vie d'une chienne »), *Camille*, *Zénobie*, *la mystérieuse...* Précieuse, parsemée d'images somptueuses (l'orgasme, cette « paix criblée de phosphorescences »), l'écriture affiche l'influence de la littérature libertine du XVIII^e siècle, jusqu'au pastiche. Tout l'éventail des pratiques est déployé, des plus communes – lesbianisme, sodomie – aux plus rares – machines, sadisme ou même amours animalières, comme dans *Animal de compagnie*. Parfois, Jacques Abeille jette son masque et publie sous son nom des récits plus sobres sur le désir et le « contingent noir de la féminité », où la sensualité se mélange avec la tradition du conte noir et fantastique, dans une veine proche d'André Pieyre de Mandiargues. **Bernard Quiriny**

Les elles du désir

Plus sombre que l'hédoniste *Emmanuelle*, *Histoire d'O* raconte, comme ses épigones, une sexualité éprouvée dans l'abandon à un ordre masculin tout-puissant.

Par Camille Koskas

1975 : Régine Deforges, dans un entretien avec Dominique Aury, lui suggère de citer des noms de femmes auteurs de livres érotiques. Celle-ci évoque Violette Leduc, Janine Aeply, Emmanuelle Arsan, Xavière, remarquant qu'une sur deux signe de son nom, les autres sous pseudonyme. Cette énumération traduit le peu de pertinence qu'il y aurait à vouloir tracer les contours d'un érotisme au féminin. Qu'y aurait-il de commun entre l'écriture lyrique et crue de Violette Leduc contant son initiation aux amours saphiques, l'érotisme radieux et émancipateur d'Emmanuelle Arsan, l'univers onirique et tourmenté de Janine Aeply, et les récits de Xavière,

Agrégée et docteur en lettres modernes, **Camille Koskas** a codirigé avec Amélie Auzoux *Érotisme et frontières dans la littérature française du XX^e siècle*, à paraître cette année chez Classiques Garnier.

points extrêmes d'un érotisme sombre, tourné vers la claustration et l'extrême violence ? Pour autant, la parution d'*Histoire d'O* en 1954 sous le pseudonyme de Pauline Réage (*alias* Dominique Aury), avec une préface de Jean Paulhan qui vaut à celui-ci, comme à l'éditeur Jean-Jacques Pauvert, d'être poursuivi pour outrage aux bonnes mœurs, constitue un événement littéraire si important que toute une lignée d'autrices s'inscrit dans son sillage, à travers une intertextualité discrète ou assumée.

D'autres entendent s'en détacher. C'est le cas d'Emmanuelle Arsan, qui signe *Emmanuelle*, en 1959, placée sous le signe d'un Éros solaire et rayonnant aux antipodes de l'érotisme noir et tourmenté d'*Histoire d'O*. Pourtant, dans *L'Hypothèse d'Éros* (1974), l'autrice revendique sa dette envers *Histoire d'O*. Dans la société corsetée des années 1950 – l'après-guerre constituant un moment



Violette Leduc (1907-1972).

de resserrement de la censure –, *Histoire d'O*, prix des Deux Magots en 1955, en plus d'un succès de scandale, reste un jalon essentiel dans l'histoire de la littérature érotique féminine.

La portée du texte est d'une extrême ambiguïté : une femme, enfin, prend la

“ Elle admire le confort des jarretières. ”

parole pour s'exprimer sur le désir féminin, mais pour dépeindre l'abandon total de son héroïne à un ordre masculin tout-puissant, symbolisé par l'espace clos du château de Roissy, où O accepte de suivre son amant et de se soumettre aux sévices qui lui sont infligés. Ce n'est pas un hasard si Emmanuelle Arsan reprend la thématique de la soumission à un univers strictement ritualisé, mais dans une version pacifiée et voluptueuse : celle d'un voyage en avion vers Bangkok où l'héroïne couche successivement avec deux inconnus, peut-être le pendant joyeux du trajet d'O en voiture vers Roissy, où celle-ci arrive pieds et poings liés par son amant. Dans *Emmanuelle*, la jouissance érotique est une force qui élève, qui fait rayonner l'être : « [...] il lui parut qu'elle n'avait jamais été si fraîche ni resplendi de plus de beauté », songe l'héroïne après ses ébats. Comme *Histoire d'O* et *Emmanuelle*, *La Punition* de Xavière (1971) et la nouvelle « Alice's Paradise » de Janine Aeply (dans le recueil de nouvelles intitulé *Éros*



Sylvia Kristel dans le film *Emmanuelle* de Just Jaeckin, en 1974.



zéro, 1972) s'ouvrent sur un trajet en voiture vers un ailleurs mystérieux qui voit l'héroïne basculer dans un univers dont les codes sont radicalement autres. « Alice's Paradise » est une nouvelle construite dans un jeu d'intertextualité avec le roman de Dominique Aury, dont Janine Aepley était une proche, comme en témoigne la correspondance entre les deux femmes. Au début du récit, Alice rejoint en voiture un lieu orgiaque nommé Paradis, situé dans une banlieue inconnue. Comme O accompagnée par son amant à Roissy, Alice profite du trajet en voiture pour ôter sa culotte, geste qui fait office de mot de passe pour rejoindre le « Paradis ». Cependant, à la différence de la perfection glacée d'*Histoire d'O*, où rites et sévices s'enchaînent dans une mécanique parfaitement rodée, Janine Aepley cultive l'art du décalage et de la faille : la jeune femme qui accompagne Alice a les plus grandes difficultés à se déshabiller ; empêtrée dans son collant, elle admire le confort des jarretières que porte Alice qui lui épargnent un déshabillage plus complet. L'autre passagère est condamnée à boiter, les pieds nus dans ses hauts talons « comme une petite fille qui expérimente les souliers de sa mère ». Nous sommes loin du René d'*Histoire d'O*, qui défait les nœuds et tranche les bretelles avec une précision chirurgicale. Les effets de « boiterie » travaillent en permanence la mécanique érotique de Janine Aepley.

MALAISE DANS LA CIVILISATION

Même début chez Xavière, sur laquelle on ne dispose d'aucun élément biographique. Les premières pages de *La Puniton* sont consacrées au trajet en voiture de l'héroïne amenée à Lyon. Le texte ressemble plus à un cri de désespoir qu'à un récit érotique : la jeune femme est prostituée et battue dans une maison de passe où le souvenir de son amante passionnément aimée (F. B., titre d'un

précédent ouvrage de Xavière) vient parfois la visiter. Le désir s'éprouve dans une cohabitation violente avec la mort qui fait résonner les traumatismes de l'histoire : « Je souhaitais la mort pour tous les habitants de la ville, une bombe, une fin du monde. Quelque chose comme Hiroshima. » La mise en scène des pulsions destructrices se fait sous l'égide de Freud, cité en exergue : « Ceux qui préfèrent les contes de fées font la sourde oreille quand on leur parle de la tendance native de l'homme à la méchanceté, à l'agression, et donc aussi à la cruauté » (*Malaise dans la civilisation*). L'allusion aux « contes de fées »



Dominique Aury, alias Pauline Réage, dans son bureau de La NRF en 1958.

fait écho à la préface d'*Histoire d'O*, rédigée par Paulhan : « J'avance drôlement dans O, comme dans un conte de fées – on sait que les contes de fées sont les romans érotiques des enfants – comme dans un de ces châteaux féeriques, qui semblent tout à fait abandonnés... » Au « château féerique » abandonné – relief d'un *Grand Meaulnes* d'une autre époque ? – Xavière substitue un sordide hôtel de passe, renvoyant *Histoire d'O* à sa vérité la plus brutale : l'extrême solitude et la claustration. *Histoire d'O* constitue donc un acte littéraire fondateur à

l'égard duquel ces autrices ont à se positionner. Pauvert et Jean-Pierre Castelnaud, dans les préfaces qui accompagnent respectivement *Éros zéro* et *F. B.*, évoquent l'un et l'autre Pauline Réage. Ce dispositif reproduit, par certains procédés – Pauvert s'interrogeant, comme l'avait fait Paulhan, sur l'identité de l'autrice d'*Éros zéro*, qui ne publie pourtant pas masquée –, la préface de Paulhan escortant *Histoire d'O*, dont tous deux prennent soin, toutefois, de distinguer les textes qu'ils introduisent : Castelnaud affirme ainsi que *F. B.* n'est pas la petite-cousine d'*Histoire d'O*, même si le texte est imprégné de son souvenir, car *F. B.* n'est pas, comme *Histoire d'O*, une fiction littéraire, mais le récit d'une expérience transposée. De son côté, en dépit des références évidentes à *Histoire d'O*, Janine Aepley affirme la singularité de son univers.

Les nouvelles d'*Éros zéro* donnent *a priori* à lire une sexualité vécue du côté du féminin : la plupart s'organisent autour du parcours d'un personnage féminin sur qui pèse la menace d'une sexualité éprouvée dans la violence. La dimension fortement onirique de ces textes mais aussi la tension entre l'expression de ce point de vue volontiers féminin sur la sexualité et la volonté d'éliminer l'humain de récits qui surinvestissent objets et végétaux (le titre, *Éros zéro*, proche du

chiasme phonétique, place l'éros sous le sceau de la négativité) sont deux des principales originalités d'un projet d'écriture qui entend aussi s'émanciper de l'héritage d'*Histoire d'O*. Ces autrices – à l'exception d'Emmanuelle Arsan – ont cependant un point commun : elles défendent une conception de l'érotisme qui n'est pas une opération de charme, mais un moyen radical d'interrogation de la condition humaine et d'exploration de l'identité : loin de chercher à affrioler leur lecteur, leurs textes, comme *Histoire d'O*, n'hésitent pas à le mettre à l'épreuve. ■

Les chefs de la bande

Si les Italiens, Manara et Crepax en tête, sont les maîtres incontestés de la BD érotique, les Français, créateurs de *Paulette* et de *Barbarella*, n'ont pas à rougir de leurs prestations.

Par Bernard Joubert

Selon Jean-Jacques Pauvert, dans *L'Amour à la française* ou *l'Exception étrange*, c'est en France que la littérature érotique trouva au mieux à se développer, mais pour ce qui est de la bande dessinée, reconnaissons que l'Italie surpassa la Gaule. La production de *fumetti per adulti* populaires y fut pléthorique et un mensuel de haute qualité comme *Blue* (1991-2009), unique au monde, permit à de grands auteurs de s'exprimer en toute liberté – entendre : sans faire de concessions au commerce.

De même que le dessinateur américain Jack Kirby est le pionnier des superhéros, vénéré des lecteurs et de la profession, Magnus (1939-1996), de son vrai nom Roberto Raviola, fait office de *maestro* et de père fondateur pour les *fumetti* érotiques. Lorsque se développèrent les *fumetti neri*, aux héros délinquants, dans la première moitié des années 1960, il créa les célèbres *Kriminal* et *Satanik*. Et quand du crime on

“ Magnus fait office de *maestro* et de père fondateur pour les *fumetti* érotiques. ”

passa au sexe, il réalisa les plus beaux formats poches cadencés à deux cases par page. De cette période, est disponible aujourd'hui en France *L'Internat féminin et autres contes coquins* (chez Delcourt) et la série *Necron* (sept volumes chez Cornélius). Mais il faut bien sûr y

Journaliste, écrivain et éditeur, **Bernard Joubert** est spécialiste de l'histoire de la bande dessinée et de celle de la censure. Il est entre autres l'auteur d'un *Dictionnaire des livres et journaux interdits* (Cercle de la librairie, 2007-2011).



Barbarella, de Jean-Claude Forest.

ajouter *Les 110 Pilules* (Delcourt), adaptation d'un classique de la littérature chinoise réalisée avec grand soin pour le marché des librairies – Charles Pasqua, alors ministre de l'Intérieur à la conduite morale irréprochable, fit figurer l'ouvrage dans son « exposition de l'horrible » en 1987.

Venu lui aussi des petits formats pour adultes, où il n'eut qu'une production banale de débutant, l'Italien Milo Manara (né en 1945) est la figure obligée du genre, à la renommée internationale. L'intérêt pour son *Déclat* (1983) n'a pas faibli depuis des décennies, même si ce récit burlesque a donné lieu à des suites bien moins inspirées (et à un film catastrophique). Pour preuve, *Les Cahiers de la BD* viennent de consacrer un hors-série de 150 pages à cet album (*Le Déclat*. Retour sur une œuvre culte). En 2016, la vente aux enchères de 25 aquarelles de Manara (représentant Brigitte Bardot) a frôlé les

600 000 €. Mais, pour affirmer qu'un auteur a marqué son époque, préférons ce critère : les plagiaires de Manara pululent dans le monde.

PRÉSENCE CHARNELLE

Paolo Serpieri (né en 1944) est l'autre grande signature italienne. Il dessinait des westerns, avant de produire pour le marché français, à partir de 1985, neuf albums de *Druuna*, l'héroïne qui vous tourne souvent le dos – ses fesses ont une présence charnelle exceptionnelle. Il avait abandonné cette série de science-fiction éroticopessimiste en 2003, mais s'y est remis le temps d'un tome 0 en 2015. Parallèlement, il a produit de nombreux *art books* pornographiques, bien plus encore que ne l'est la série.

Guido Crepax (1933-2003) s'appelait en réalité Crepas, un détail biographique qui ne fut révélé que récemment – vous pouvez vérifier, il manque à vos dictionnaires. Dans les années 1960-1970, son

héroïne Valentina, coiffée à la Louise Brooks, a séduit un lectorat intellectuel sachant apprécier les expérimentations narratives et de mise en pages. Mais, alors que disparaissait le mensuel *Charlie* qui l'avait fait connaître en France, Crepax passa de mode. On traduisit encore ses adaptations d'*Histoire d'O* ou d'*Emmanuelle*, mais pas sa fin de carrière. Récemment, malgré des ventes faibles, Delcourt a vaillamment réédité *Emmanuelle* (ainsi que *L'Anti-vierge*, sa suite jamais traduite), *Justine*, *La Vénus à la fourrure*, *Histoire d'O* et *Anita* (une intégrale avec épisodes inédits). Actes Sud-l'An 2 a en revanche jeté l'éponge après seulement deux volumes de *Valentina*, l'œuvre maîtresse, mais fleuve.

Pour en finir avec la prolifique Italie, et pour citer quelqu'un qui n'est pas septuagénaire ou mort, évoquons Roberto Baldazzini (né en 1958) et sa recherche du trait parfait, adoubé par Moebius. Sa particularité : avoir fait œuvre d'artiste dans la pornographie. Ne cédant pas au goût du public, qui ne raffole pas des transsexuels, *Trans/Est* (Serious Publishing), *Bizareries* (Delcourt) et les très *hard* séries *Casa HowHard* et *Beba* (chez Dynamite) lui ont ouvert les revues d'art et les musées (notamment, en ce moment, celui d'Angoulême et son exposition sur la mode).

En France, si la *Barbarella* de Jean-Claude Forest (1930-1998) est un jalon historique (premier album de BD



HÉRITIERS CREPAX/2010 GUY DELCOURT PRODUCTIONS POUR L'ÉDITION FRANÇAISE

Histoire d'O, par Guido Crepax.

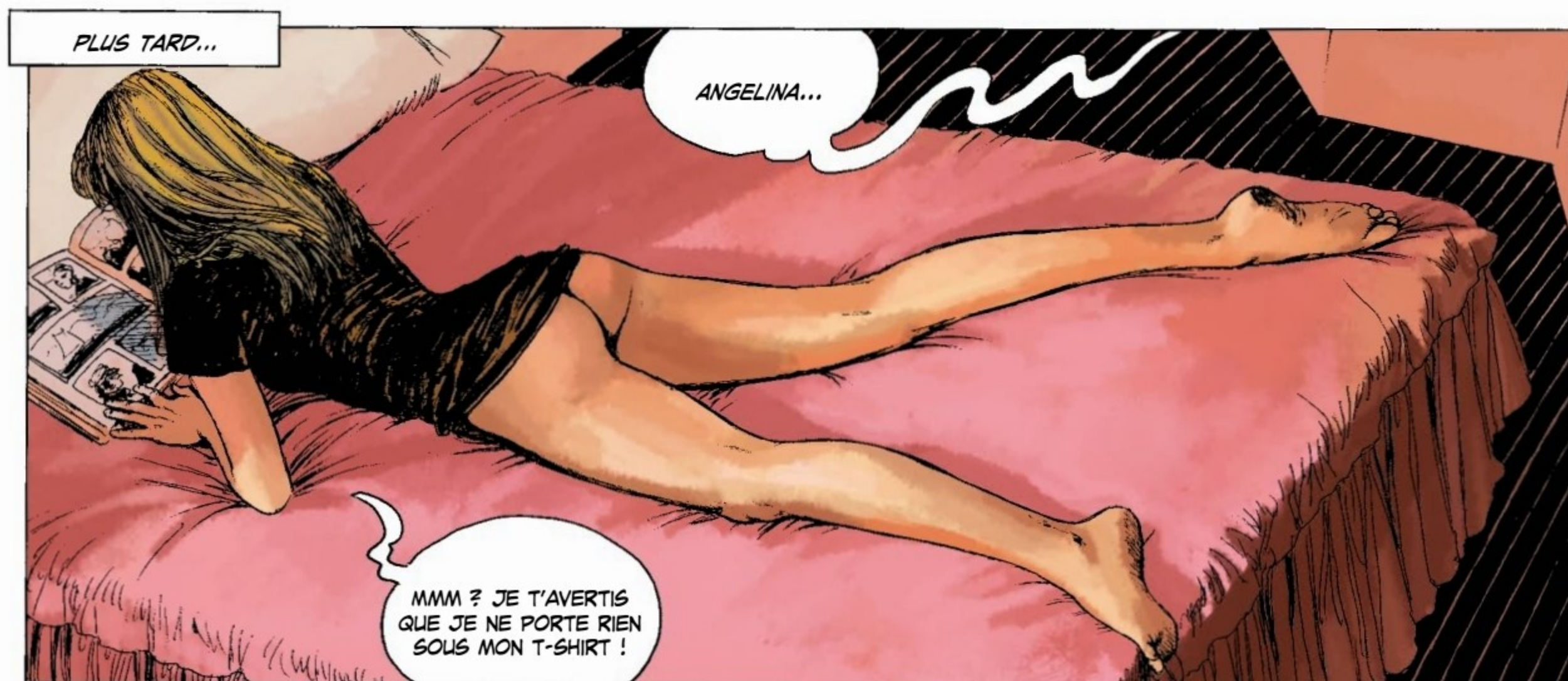
érotique, 1964) d'une poésie qui reste fascinante, c'est plutôt Georges Pichard (1920-2003) qu'il faut retenir comme grand auteur ayant consacré sa vie au genre – près de cinquante livres. Des années 1950 à 1996, où un AVC mit fin à sa carrière alors qu'il crayonnait la couverture de *L'Enquêteuse* (parue de façon posthume chez Dynamite en 2008), il fut le plus merveilleusement obsédé des

dessinateurs. Pour ses BD seulement sensuelles, il eut des scénaristes, dont Wolinski pour le feuilleton *Paulette* (ré-édité actuellement par Hachette dans « Les Grands Classiques de la bande dessinée érotique », sur abonnement), Jacques Lob pour *Blanche Épiphanie* (ré-éditée par La Musardine) ou Danie Dubos, avec laquelle il produisit plusieurs séries aujourd'hui indisponibles. Mais ce sont ses propres fantasmes, très sado-masochistes, qui l'inspirèrent le plus, au point qu'on puisse considérer que c'est avant tout pour lui-même qu'il réalisa *Marie-Gabrielle de Saint-Eutrope* (deux albums), *La Perfection chrétienne* (des illustrations si choquantes qu'il n'espérait guère leur publication, qui se fit de façon posthume chez Glénat) et que sa fin de carrière chez un éditeur porno (la revue *Bédé Adult*), durant six années, ne fut pas une déchéance mais un plaisir : on lui fichait la paix et il était payé pour dessiner avec méticulosité ce qu'il aimait.

CONTREPOIDS DANS LA BALANCE

Pichard ne fut pas le seul à délibérément choisir le marché de la pornographie pour y trouver une liberté que n'offraient pas les éditeurs *mainstream* : Riverstone, Jacobsen, Ardem, Bruce Morgan... ou, dans d'autres pays, Giovanna Casotto (Italie), Erich von Götha (Royaume-Uni), Ignacio Noé (Argentine), John Howard (États-Unis), Gengoroh Tagame (Japon)...

...



Le Déclat, de Milo Manara.

LE DÉCLAT, MILO MANARA/ÉD. GLÉNAT



Happy Sex 2, par Zep (2019).

●●● voilà d'excellents dessinateurs et conteurs qui firent le choix du porno non pas dans un esprit de mercenaires, mais parce qu'ils avaient quelque chose à y exprimer. Parlons-en toutefois au passé car, avec la disparition des magazines, la création, dans le monde entier, est en berne. Énorme contrepoids dans la balance, le *Happy Sex* de Zep, dont le tome II, sorti ces jours-ci, tiré à 250 000 exemplaires, donne aux médias l'impression que c'est « le retour du sexe dans la BD », alors que les ventes des éditeurs spécialisés (Dynamite, Tabou, « Erotix » chez Delcourt) oscillent entre deux et quatre mille exemplaires. Il en est de même pour l'humoristique collection « BD-cul » des Requins marteaux, dont la présentation parodie les formats poches des éditions Elvi-France (1970-1992), « en vente partout », sauf en cas d'auteur phare comme Bastien Vivès (*Les Melons de la colère*, *La Décharge mentale*), plusieurs fois réimprimé.

Terminons avec ce qui peut prétendre au titre de chef-d'œuvre, *Lost Girls* (*Filles perdues*), 300 pages d'une intelligence et d'une densité scénaristique jamais atteintes par d'autres, écrites par le Britannique Alan Moore et dessinées par l'Américaine Melinda Gebbie, lesquels, pas même amis au début de cette collaboration, se sont mariés après la parution (2016). « À tout couple qui souhaite enrichir sa relation, je conseille de travailler pendant seize ans sur un projet pornographique. Vous verrez, ça marche à merveille ! », a conclu le barde de Northampton. ■

La chair est triste et lasse

Menus plaisirs et viandes froides : la nouvelle ère amoureuse et son grand marché des corps inspirent à la littérature des textes tour à tour cliniques et cyniques.

Par Olivier Bessard-Banquy

Si la littérature amoureuse en France n'a pas attendu les libertins pour s'imposer, cette production, dès qu'elle a été un tant soit peu gaillarde, est restée longtemps secrète, quand elle ne s'est pas vue poursuivie ou traquée. Lecteurs, libraires, éditeurs, *de facto*, ont eu quelque peine à saisir, dans le feu de l'après-1968, ce que la nouvelle permissivité sociale a pu changer, et rares ont été les œuvres de charme, téméraires, dans ces années *peace and love*, si l'on excepte les savoureux Mémoires de l'actrice porno Sylvia Bourdon (1976) qui, vingt ans avant Catherine Millet et avec bien plus de tranchant, sont venus dire ce que sont les pulsions des femmes qui espèrent enfin pouvoir vivre en toute liberté.

Mais voilà qu'à la fin des années 1980 le lecteur découvre sur les tables des libraires des monceaux de titres en rouge et noir avec des héroïnes en guêpière. Des livres avec de vrais passages érotiques purs quand ce ne sont pas des volumes d'une entière pornographie. Publiés non plus dans des maisons spécialisées, suspectes, mais bien dans les plus grandes maisons de Saint-Germain-des-Près. *Le Boucher* d'Alina Reyes (1988), particulièrement prisé par la critique comme par le public, apparaît comme le point de départ d'une floraison. Son succès critique et public, après celui des *Vaisseaux du cœur* de

Professeur à l'université Bordeaux-Montaigne, spécialiste de l'histoire de l'édition, **Olivier Bessard-Banquy** est notamment l'auteur de *Sexe et littérature aujourd'hui* (La Musardine, 2010).



Sylvia Bourdon en 1984.

Benoîte Groult, signale que les ouvrages licencieux ne sont plus condamnés aux enfers des bibliothèques. Nombre d'auteurs respectables intègrent alors des passages pornographiques à leurs œuvres sans que cela n'altère leur audience auprès d'un large public. Le marquis de Sade lui-même entre en « Pléiade » en 1990 ; avec la consécration à retardement du plus grand des pornographes, on pense assister alors à une certaine légitimation de l'amour sauvage et du sexe contraint sur le papier.

Pas moins de 150 titres relevant du « rayon X » sont publiés dans les années 1990 chez les plus grands éditeurs. La plupart écrits par des femmes. L'enthousiasme avec lequel *Le Boucher* est reçu à sa sortie montre qu'il existe comme une attente longtemps déçue d'une littérature érotique féminine, littérature que les critiques imaginent brodée comme de la dentelle, avec force litotes et moult périphrases (sur le modèle d'*Histoire d'O*). Rachilde, Colette sont trop timorées pour les lecteurs contemporains; Anaïs Nin elle-même ne va pas assez loin. La publication du *Boucher* marque moins l'ouverture d'une nouvelle ère amoureuse au féminin que la fin d'une époque où la célébration de la fusion des corps était possible.

BAISE-MOI

Avec *Baise-moi* (1994) de Virginie Despentes et le succès d'un sexe vindicatif et furieux, cinq ans après *Le Boucher*, s'ouvre une nouvelle époque, celle d'une tentative désespérée pour donner une force noire au sexe, comme s'il était accablant de pouvoir se livrer aux plus grandes turpitudes sans craindre les foudres d'un ordre moral désormais révolu. Le public se lasse de cette pornographie aride, mais les éditeurs, imperturbables, continuent avec un temps de retard de publier des auteurs *trash* dans l'espoir de toucher le gros lot. N'y a-t-il pas quelque ironie à constater ainsi que c'est au moment même où la censure semble renoncer à s'exercer que la littérature érotique se durcit ?

Le cœur des années 1990 est en tout cas on ne peut plus raide. En 1994, Houellebecq frappe fort avec *Extension du domaine de la lutte*, qui plonge au cœur de ce que le système libéral a fait des corps – un gigantesque marché de l'amour avec quelques menus plaisirs et beaucoup de frustrations. En 1998 il va plus loin et donne *Les Particules élémentaires*, plus lourdes, plus verbeuses, où sont analysées avec sévérité les années de la libération sexuelle qui n'ont fait que valoriser les élans du corps au détriment des exigences du sentiment. Toute une vogue du récit cynique brode alors à l'infini sur le même mode du « rien ne va plus » et de « l'amour ne dure pas plus de trois ans ». Toute une littérature



Virginie Despentes en 1996.

s'ébauche sur le modèle de ce que Houellebecq a pu produire avec succès, un roman sociologisant qui s'intéresse aux effets de la libération des corps et qui glose parfois sur le charme des rencontres démultipliées – ainsi de Guillaume Fabert, dès 1989, avec son *Autoportrait en érection* – ou le plus souvent dénonce les impasses de ce flirt permanent, voué à l'échec.

Alors que la littérature blanche plonge souvent dans l'évocation lubrique désenchantée, la véritable écriture amoureuse, celle d'Esparbec notamment, monte en gamme pour donner des récits plus nerveux, plus musclés, qui sont d'authentiques explorations d'univers fantasmatiques échevelés, vivants et riches. Dans *Le Pornographe et ses modèles* (1998), Esparbec se met lui-même en scène en auteur infatigable d'œuvres vibrantes et déroule le fil de ses obsessions lascives, rappelant avec maestria ce qu'est la force du désir, et l'extase qu'est la découverte sans fin des corps.

On pourrait croire que *La Vie sexuelle de Catherine M.* est le point d'orgue de ce concert d'écrits qui sont autant de traversées de l'amour contemporain où tout est évoqué – échangisme, triolisme, ondinisme, candaulisme et mille autres choses encore, tout ce qui fait le charme de *La Femme de papier* (1989), ce très beau texte de Françoise Rey qui déroule le catalogue des fantasmes classiques au féminin. Mais le texte de Catherine Millet fait événement en 2001, non en raison de sa liberté de ton, plutôt de sa froideur, révélant les impasses ou les sécheresses d'un libertinage devenu

mécanique. Ce texte démontre combien les théories d'un Houellebecq reposent sur un fond de vérité concernant les ravages d'une certaine forme d'individualisme venu décaper les liens entre les êtres et faire de la société une sorte de grand marché des corps.

NOUVELLE LIBERTÉ DES FEMMES

La maison qui s'engage le plus radicalement à partir de la fin des années 1980 sur la voie de la révélation de l'Éros libre n'est autre que Le Seuil, maison d'origine catholique, faut-il le rappeler, qui révèle Alina Reyes, publie Catherine Millet, jusqu'au texte d'une certaine Florence Ehnuel intitulé *Le Beau Sexe des hommes*, une ode comme son nom l'indique à la grâce du membre masculin (2008). Après tous les textes évoqués de la fin des années 1980, celui qui ouvre la voie aux révélations féminines, le plus intéressant par bien des côtés après celui de Sylvia Bourdon, est celui de Nathalie Perreau, *L'Amour en soi* (1990), très beau texte qui est celui de la nouvelle liberté des femmes de se donner, texte révélateur qui va jusqu'à nier qu'il puisse y avoir une sélection amoureuse, ou qui explique dans quel cas, ou pourquoi, les femmes peuvent s'offrir sans façon, et à n'importe qui. Un nouveau genre littéraire s'impose, celui de la vie sexuelle, comme il y a eu la vie des saints ou des hommes illustres, et au-delà toute « une pornographisation de la littérature ». Si l'effet de mode est passé, la liberté prise par les romanciers le sera pour toujours tant il sera désormais difficile d'imaginer une écriture quelconque de l'amour sans une évocation des liens charnels dans le roman. ■



Alina Reyes a signé *Le Boucher* (1988).

Rêves sous cellophane

Confessions intimes sur les riches heures révolues du poche érotique par un amateur aux connaissances encyclopédiques, qui a payé de sa personne en mettant la main à la plume.

Par *Christophe Bier*

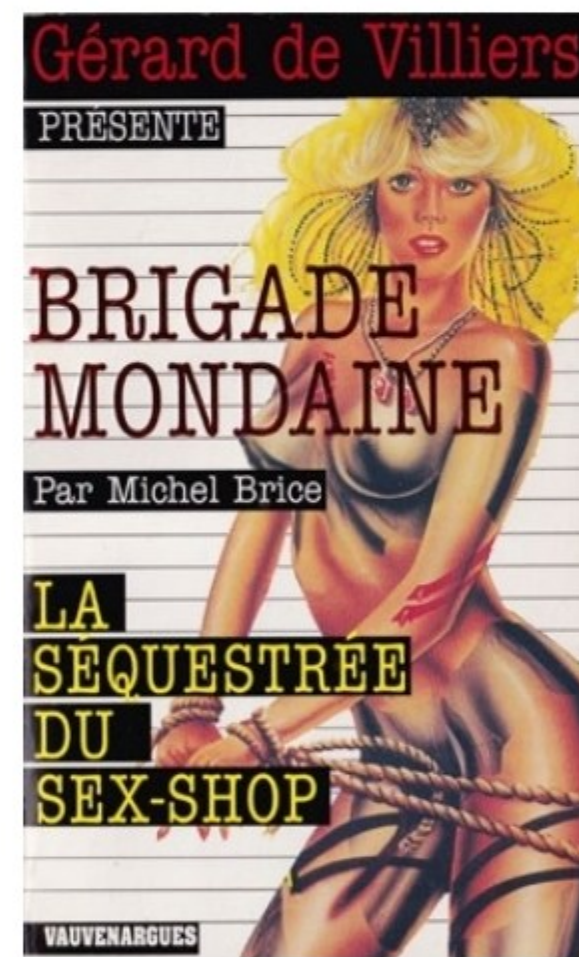
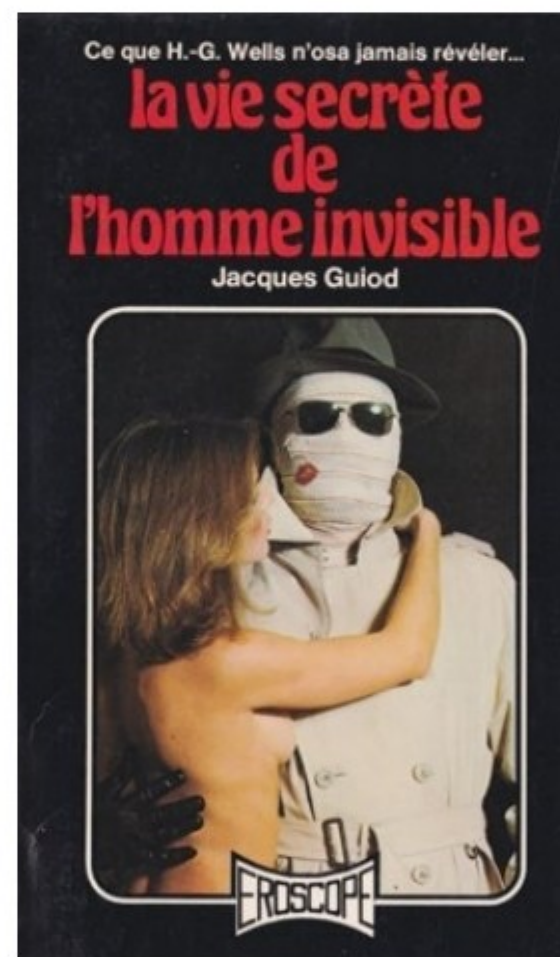
1 980, un hypermarché Carrefour et son imposant parking. Je furète seul dans le rayon « livres ». Ici, tout est vaste. Des mètres de BD, de livres de poche. Des pin-up à l'aérographe sur des « Brigade mondaine ». *La Fermière du vicomte*, *La Secte des Amazones*, *Le Harem de Marrakech*... J'ai 14 ans. Un sortilège pornographique de quelques francs me pousse aux portes insoupçonnées d'un imaginaire divagant. Je garde le souvenir du « Brigade mondaine » n° 10, *Le Cygne de Bangkok*, et d'une bourgeoise dépravée sous le joug d'une dominatrice au crâne rasé. J'ai oublié leurs noms – Fabienne Valois et Fiji – et l'enquête, mais non le corselet, fortement baleiné, qui broie la taille de la première, au moyen d'une fermeture à crans d'acier. Ses hanches jaillissent en corolle. Femme coupée en deux. Le mécanisme froid ignore la souffrance des chairs. Une scène m'embrase : Fabienne est suppliante, mais Fiji, intraitable, resserre les crans. J'entendais leur claquement. « Dehors, Fabienne Valois courait sur la pelouse en se tenant la taille à deux mains, avec une étrange démarche exagérément déhanchée, comme si elle avait une coxalgie. » Cette silhouette impossible, titubant dans la nuit, me brûle les yeux. Le terme médical, dont le sens m'échappait, exacerbe l'imaginaire. Je découvre un monde dans lequel des femmes se métamorphosent en guêpes.

Les pornos dits « de gare » connaissent alors leur âge d'or. Fini les « curiosa » de luxe pour élite bibliophile et les clandestins sous le manteau,

Christophe Bier a dirigé le *Dictionnaire des films français pornographiques et érotiques* (Serious Publishing, 2011). Ses chroniques pour « Mauvais genres », sur France Culture, ont été rassemblées dans *Obsessions* (Le Dilettante, 2017).

diffusés par d'audacieux brigands comme Éric Losfeld. Après 1968, profitant du relâchement de la censure, Pierre Genève, un auteur de romans d'espionnage, fonde Eurédif. Sa collection « Aphrodite », format 11 x 17,5, invente un nouveau secteur lucratif de la littérature populaire : le poche érotique. Au départ, personne n'y croit, alors Pierre Genève part lui-même sur les routes pour alimenter les maisons de presse, les

cru, les titres sont triviaux, souvent impératifs : *Quand les vagins craquent*, *Sors-la vite que je goûte ton foutre*, ou encore *C'est bon la bite* et *Mon cul*, d'une admirable simplicité. Même dans cette jungle frelatée existent des auteurs, comme Henri de Canterneuil, autrement dit le chanteur anarchiste Jehan Jonas, dont certains romans de zoophilie, d'inceste et de voyeurisme sont frénétiques.



gares, les cités balnéaires, refourguant les invendus aux grandes surfaces, installant des présentoirs dans des magasins d'alimentation. Jaloux du succès, les concurrents s'engouffrent dans le filon. Ils sont tous là, dans *mon* Carrefour, les « Scarabée d'or » de Dominique Leroy, les « Jacques de Saint-Paul » de Régine Deforges, les « Eroscore » des éditions Lattès, « La Brigandine » d'Henri Veyrier. À son tour, Hachette entre dans la danse avec Média 1000, en 1981, servie par son puissant réseau de diffusion.

L'érotisme reste pondéré, sans commune mesure avec les romans illustrés des sex-shops, dans lesquels le sexe est

En 1987, Georges Pailler, projectionniste de cinéma, a abandonné ses rêves de littérature quand un collègue lui présente Claude Bard, jeune commercial chez Hachette qui dirige les Média 1000. Pailler devient Esparbec, auteur et directeur de collection exigeant. Place à une écriture directe, ressentie, avec son « atelier de pornographie », fait d'authentiques obsédés mais aussi de professionnels sans fantasmes remaniant des textes mal rédigés mais riches en dépravations. *Il m'a forcée à être sa poupée de chair*, *À l'auto-école je me suis vraiment mal conduite*... Les « Confessions érotiques » privilégient le passé composé,



tandis que « Les Interdits » se veulent plus littéraires. Esparbec réclame une écriture « neutre », qui n'en rajoute pas, transparente. « Il ne faut pas qu'on s'intéresse au style, explique-t-il, sinon on ne s'intéresse plus à l'histoire (1). » Il bannit le recours au joli, au « bien écrit », abhorre la ruse métaphorique, qui permet à l'auteur des détours pour éviter l'explicite. Il refuse le langage codé : « On utilise un vocabulaire de spécialistes : *flaccide, pieu, mandrin, tumescent, turgescence, cyprine*. L'abondance de ces mots, jamais employés dans la vie courante, est un signe qu'il ne s'agit pas de sexe réel. »

Esparbec prend toute la lumière, avec la complicité paresseuse des historiens de l'érotisme. Sauver Esparbec, célébré par Pauvert comme « le dernier des pornographes », les autorise à ne rien lire d'autre. De son atelier pourtant se

marché se tasse, l'autocensure pointe le nez et la cellophane recouvre les livres. Soucieux de son image de marque, le groupe Hachette abandonne Média 1000, racheté par Claude Bard pour poursuivre les collections.

UN HOMME RÉDUIT EN CHIEN

Esparbec retouche ses petits pornos pour des rééditions grand format à La Musardine, le label plus convenable fondé par Claude Bard. *Le Pornographe et ses modèles*, son autobiographie fantasmée, séduit la critique, qui salue un « nouvel » auteur. Sa notoriété ne profite pas aux collections de poche qu'il dirige et qui continuent leur déclin. Chassé des supermarchés, le vice prospère est terminé, les tirages tombant à 6 000 en l'an 2000 (2). Média 1000 reste l'unique label de ce créneau moribond, les concurrents ont disparu, même le groupe Vauvenargues de Gérard de Villiers déserte le navire.

À cette époque, je cours les bouquinistes, en quête de romans de flagellation de l'entre-deux-guerres aux titres bizarres comme *Écuries humaines*, j'assiste aux vernissages du musée de l'Érotisme à Pigalle, j'écris des articles pour la revue échangiste *Couples*. Et je deviens, à mon tour, romancier populaire pour Média 1000, fournissant un titre par mois pour « Contraintes »,

collection dirigée par Robert Mérodack, un spécialiste du SM qui s'amuse à mes fantaisies. J'écris très vite, stimulé par les à-valoir (10 000 F, soit 1 500 €) et la tension sexuelle que produisent les situations. Des auteurs affirment rester froids, maîtres du récit. Cela me paraît impossible. J'écris aussi avec ma queue. Elle est d'ailleurs très proche du clavier d'ordinateur, juste en dessous. Je cours après un fantasme, pour le battre tant qu'il est chaud, me laisser submerger, être la première victime, haletante, de mes mots. Au décès brutal de Mérodack, tout s'effondre. Je laisse un manuscrit à Esparbec, qui le refuse. « C'est du

travail extérieur de professionnel qui pisse de la copie sans jamais le moins du monde se mouiller », écrit-il dans son compte rendu de lecture.

Aujourd'hui, les boutiques des gares sont exsangues de pornographie. Média 1000 publie encore des « Confessions érotiques » et des « Interdits », qui ont dépassé leur n° 500, mais ce ne

Des romans de flagellation aux titres bizarres comme *Écuries humaines*.

sont plus que des rééditions dont les tirages ne dépassent pas les 2 000 exemplaires. Nostalgique de la fièvre du romancier porno, j'ai proposé en 2018 un nouveau roman. Signé Maxime B., *Comment je suis devenu le toutou de ces dames* fut le 496^e « Confessions érotiques », une consécration discrète quand d'autres rêvent de Gallimard. Mon écriture ne saisisait plus les scènes en temps réel. Elle les ruminait sur plusieurs mois, pour descendre très loin dans le fantasme, l'épuiser, s'y perdre et se heurter à l'ombre et au vide. Ce vertige est « la raison d'être de toute représentation érotique », écrit Annie Le Brun : « Et c'est alors que, mis en face du plus ténébreux théâtre pour scruter les formes de son plaisir, chacun est amené à prendre le risque de s'aventurer au bord de soi-même. [...] Avec la perspective érotique, l'œil ouvre sur l'infini. Peu de regards s'en accommodent et s'y accommodent (3). »

Ma confession est celle d'un homme réduit en chien, interdit de parole, un corps aboyant, dans son « égarante nudité (4) ». Avec ce narrateur voluptueux qui se méfie des mots, j'ai voulu éprouver « la liberté d'un corps conquérant son espace imaginaire, d'un homme explorant l'immensité de son ombre (5) ». J'ai voulu être ce chien. ■

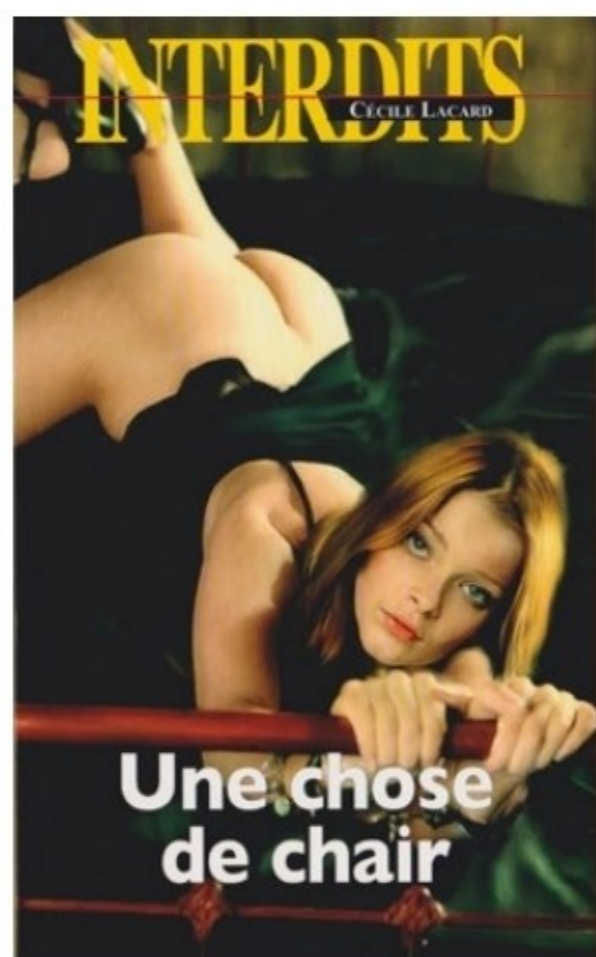
(1) Les citations sont extraites de notre entretien-postface de *La Pharmacienne*, d'Esparbec, éd. La Musardine, « Érotiques contemporains », 2015.

(2) En 1987-1988, les tirages de chaque titre étaient de 20 000, baissant de moitié en 1996.

(3) Annie Le Brun, « Regard sans tain » (1979).

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*



distinguent d'autres talents. Je me souviens du très vicieux *Il m'avait mise à l'engrais* de Carlo Vivari, de *La Bête de compagnie* de Jack Sabal, de plusieurs Christian Defort, des récits obsessionnels de Frédéric Mancini (*Glory Holes, Humidités*), de *M'offriras-tu encore* de Vincent Rieussec, de *La Fiancée des bouchers*, conte cruel d'Eve Arkadine, avec son héroïne mutique, souillée par la violence sexuelle des hommes.

En 1994, le sénateur Charles Jolibois déclenche un vent de panique morale avec l'adoption de l'article 227-24 du Code pénal sur les messages « à caractère violent ou pornographique ». Le

démonologies

de Gérald Bronner



La suite dans les innés

La défiance – souvent justifiée – qu’inspire l’héritage biologique par rapport à l’acquis social, figure du bien, en fait à tort une figure du mal.

« Certaines choses sont innées. » Voilà une déclaration qui n’est pas vue d’un bon œil. Quelques belles âmes en font même facilement l’une des figures du mal. Il est vrai que l’idée selon laquelle certaines choses s’héritent biologiquement a pu favoriser des idéologies meurtrières comme celle du racisme. Il est tout aussi vrai que certains ont fait un usage trompeur des phénomènes de la sélection naturelle et de la biologie en général lorsqu’ils affirmèrent que ceux-ci éclairaient si bien les phénomènes sociaux qu’ils légitimaient la brutalité des luttes et toutes sortes d’inégalités. Il est vrai enfin que, largement diffusées par la grande presse, certaines affirmations innéistes mal comprises, comme l’idée qu’il existerait un « chromosome du crime », ont de quoi faire sourire.

Que ces excès idéologiques aient conduit une partie de l’opinion à juger que l’invocation de l’existence d’un inné de l’espèce humaine est un des stigmates du mal, voilà qui est assez problématique pourtant. En effet, les progrès de la science ont largement

été établi que l’inné n’est pas pour rien dans la réalité des faits sociaux et des faits cognitifs. Ainsi, pour n’en prendre qu’un exemple, le langage, phénomène éminemment social, est-il rendu possible par des dispositions naturelles. Les résultats obtenus en psychologie de la petite enfance, qui montrent que les bébés ont une connaissance intuitive de règles physiques, biologiques ou psychologiques, vont aussi dans le sens d’une conception en partie innéiste de

“ L’idée qu’il existe un chromosome du crime a de quoi faire sourire. ”

nos capacités cognitives. Pourtant, à tout propos, lorsqu’un homme politique, un commentateur ou même un scientifique évoque cette part d’inné en nous, il a, sur les réseaux sociaux et ailleurs, à affronter une vague de désapprobation morale. L’idée qu’une part importante de notre intelligence serait héritée de notre patrimoine génétique, par exemple, est particulièrement urticante pour une partie de la population.

Cela ouvre en creux l’énigme de savoir pourquoi l’acquis est devenu une figure du bien pour certains. Sans

doute est-ce d’abord parce que certains se font une idée fausse de ce que recouvre la réalité biologique de l’inné et supposent qu’elle renvoie à une forme de fatalité de destin indépassable qui condamnerait au conservatisme. La belle ambition d’améliorer l’humain par la culture et l’éducation a peu à peu consacré la notion d’acquis comme une figure du bien. Celle-ci a conduit à plier certains faits à une certaine idée morale du monde. L’un des plus dra-

matiques exemples est le soutien que les fantaisies d’un Lyssenko ont reçu d’une certaine intelligentsia au xx^e siècle parce qu’il combattait en biologie la

théorie génétique qui paraissait bourgeoise et réactionnaire aux idéologues... entraînant des décisions agricoles désastreuses. Si l’inné et l’acquis étaient deux personnages, sans doute riraient-ils du rôle du gentil et du méchant que certains veulent leur attribuer : ils se serreraient la main, figurant ainsi la nature profonde de l’humanité. ■

Sociologue, **Gérald Bronner** est membre de l’Académie des technologies et de l’Académie nationale de médecine. Dernier ouvrage paru : *Déchéance de rationalité* (Grasset).



الخطوط التونسية
TUNISAIR

CONFÉRENCES, 4^e trimestre 2019

Programme :

DJERBA 10 octobre

Tourisme

Les nouvelles pistes pour la Tunisie

TUNIS 1 novembre

Cinéma

Tunisie terre de tournages

DAKAR 12 décembre

Francophonie

Dakar- Paris, l'axe historique



Renseignements :

sommet-francophonie.challenges.fr

Une production : Challenge

SCIENCES
AVENIR

La Recherche

Historia

L'Histoire

LE NOUVEAU
Magazine

INSTITUT
FRANÇAIS
TUNISIE

Hertz

www.discovertunisia.com



mgen[★]

GROUPE **vyv**

MA SANTÉ, C'EST SÉRIEUX.

J'AI CHOISI MGEN

MUTUELLE SANTÉ - PRÉVOYANCE

Martin Fourcade et 4 millions de personnes ont choisi MGEN pour la confiance, la solidarité, l'accès aux soins de qualité et le haut niveau de prévoyance.

www.antigel.agency - 01410 - Mai 2018 - © Hervé THOUROUDE - Ce document est non contractuel

MARTIN FOURCADE
CHAMPION DU MONDE &
CHAMPION OLYMPIQUE
DE BIATHLON

MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, n°775 685 399, MGEN Vie, n°441 922 002, MGEN Filia, n°440 363 588, mutuelles soumises aux dispositions du livre II du code de la Mutualité - MGEN Action sanitaire et sociale, n°441 921 913, MGEN Centres de santé, n°477 901 714, mutuelles soumises aux dispositions du livre III du code de la Mutualité.



mgen[★]

GROUPE **vyv**

MA SANTÉ, C'EST SÉRIEUX.

J'AI CHOISI MGEN

MUTUELLE SANTÉ - PRÉVOYANCE

Martin Fourcade et 4 millions de personnes ont choisi MGEN pour la confiance, la solidarité, l'accès aux soins de qualité et le haut niveau de prévoyance.

www.antigel.agency - 01410 - Mai 2018 - © Hervé THOUROUDE - Ce document est non contractuel

MARTIN FOURCADE
CHAMPION DU MONDE &
CHAMPION OLYMPIQUE
DE BIATHLON

MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, n°775 685 399, MGEN Vie, n°441 922 002, MGEN Filia, n°440 363 588, mutuelles soumises aux dispositions du livre II du code de la Mutualité - MGEN Action sanitaire et sociale, n°441 921 913, MGEN Centres de santé, n°477 901 714, mutuelles soumises aux dispositions du livre III du code de la Mutualité.



mgen[★]

GROUPE **vyv**

MA SANTÉ, C'EST SÉRIEUX.

J'AI CHOISI MGEN

MUTUELLE SANTÉ - PRÉVOYANCE

Martin Fourcade et 4 millions de personnes ont choisi MGEN pour la confiance, la solidarité, l'accès aux soins de qualité et le haut niveau de prévoyance.

MARTIN FOURCADE
CHAMPION DU MONDE &
CHAMPION OLYMPIQUE
DE BIATHLON

MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, n°775 685 399, MGEN Vie, n°441 922 002, MGEN Filia, n°440 363 588, mutuelles soumises aux dispositions du livre II du code de la Mutualité - MGEN Action sanitaire et sociale, n°441 921 913, MGEN Centres de santé, n°477 901 714, mutuelles soumises aux dispositions du livre III du code de la Mutualité.